





3451.

*prof.*  
*D.*





LeRakan



1777



ŒUVRES  
MÊLÉES

DE MONSIEUR  
L'ABBÉ NADAL.

*TOME SECOND.*



B. Kart.

GEHT VOR

GEHT VOR

GEHT VOR

GEHT VOR

GEHT VOR



# ŒUVRES

## MÊLÉES

DE MONSIEUR

*Augustin*

L'ABBÉ NADAL;

De l'Academie des Inscriptions &  
Belles - Lettres.

TOME SECOND.

Contenant Plusieurs pièces fugitives & ses Dissertations sur les Tragédies de Racine.



[2 vol]

A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint - Jacques, |  
à la Science.

---

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





# POESIES.

*Tome II.*

a 11





---

# ESTHER

DIVERTISSEMENT SPIRITUEL

Exécuté pour la première fois  
par l'Académie de Musique  
de Poitiers, le 4. Mars 1735.

---

A MADAME  
LE NAIN,  
INTENDANTE DU POITOU.

C'EST avec une ardeur égale  
Que cherchant à vous plaire au gré de vos desirs ;  
Et la Musique & sa Rivale \*  
De vos devoirs chrétiens vont remplir l'intervalle  
Par les plus innocens plaisirs.

\* La Poëse..

---

*Noms des Acteurs.*

ASSUERUS.

ESTHER.

HYDASPE.

Un ISRAELITE.

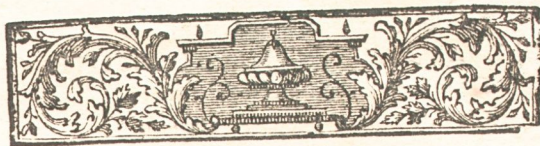
Une ISRAELITE.

Troupe d'ISRAELITES.

Le CHOEUR.

Suite d'ASSUERUS & d'ESTHER.





# ESTHER ,

DIVERTISSEMENT SPIRITUEL.

## SCENE PREMIERE.

*Troupe d'Israélites de l'un & de l'autre Sexe.*

UN ISRAELITE.



DES bienfaits du Très-haut rappelons la  
memoire ;

Sa faveur nous combla des dons les plus  
cheris :

Retracer nos perils , c'est celebrer sa gloire ,  
Quelle soit de nos chants & l'objet & le prix.

Sous l'effort d'une main barbare  
Tout Israël étoit prêt de tomber ;

Rien ne pouvoit le dérober  
Aux coups que lui prépare

Aman , d'un Roi puissant Ministre encor plus fier ?

Mais au salut de ce peuple si cher  
Dieu qui veille , & pour lui tôt ou tard se declare ,

Fait servir la beauté d'ESTHER.

UN ISRAELITE & UNE FILLE ISRAELITE.

De la beauté chantons les charmes ,

C'est de tout un peuple en alarmes

Qu'elle va relever l'espoir :

De deux beaux yeux en larmes

Chantons tous le pouvoir.

LE CHOEUR.

De la beauté, &c.

UNE ISRAELITE.

Dieu forme ESTHER à son image ,

Il lui fait part de ses traits souverains ;

De la beauté lui-même il fait usage

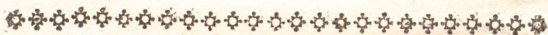
Dans ses plus augustes desseins.

Le cœur le plus severe

De ses aimables coups se trouve combattu :

C'est souvent du desir de plaire

Que naît l'amour de la vertu.



## SCENE II.

ESTHER, *plusieurs Filles Israélites.*

UNE ISRAELITE.

**C**Harmante ESTHER, hâtez-vous de répandre  
Des pleurs qui d'Israël vont changer les destins ;  
Au cœur d'ASSUERUS portez les coups certains



SPIRITUELLES.

11

Dont notre bonheur doit dépendre.  
 Mais déjà du pied de l'Autel  
 Vos soupirs ont monté vers ce Trône immortel ;  
 D'où va partir l'arrêt suprême  
 Que le Ciel cache en ses décrets :  
 Déjà fremit Aman de ces puissans attrails  
 Que Dieu vient d'augmenter lui-même :  
 Vous regnez sur le cœur du Roi ;  
 Osez devant ses yeux vous montrer sans effroi :  
 Parmi les soins d'un vaste Empire  
 Ce n'est qu'à vos pieds qu'il respire.

ESTHER.

Ah ! quel espoir pourroit m'être permis !  
 Du trop perfide Aman je connois l'artifice ;  
 Le destin de l'Etat dans ses mains est remis ,  
 C'est à son gré que de ses ennemis  
 Son injuste faveur obtient le sacrifice.  
 Est-ce là le bonheur que je m'étois promis !  
 O toi, Seigneur, qui vois mon trouble & ma surprise ,  
 Est-ce ainsi que ta main préparoit mes douleurs ;  
 Le trône où je me vois assise ,  
 Doit-il être arrosé tant de fois de mes pleurs !  
 Ah ! s'il faut qu'Israël perisse ,  
 Que me sert l'éclat des grandeurs ;  
 Et pourquoi nous semer de fleurs  
 Les bords mêmes du précipice ?  
 Des decrets de ta justice

Qui peut percer les profondeurs ?  
 Sous quels dehors brillans ton courroux se déguise ?  
 Faut-il que la terre s'instruise  
 Par l'exemple de nos malheurs !  
 Le Trône où je me vois assise ,  
 Doit-il être arrosé tant de fois de mes pleurs ?

## UNE ISRAELITE.

Disсіpez vos frayeurs , j'en atteste vos yeux ;  
 J'atteste ces regards aussi purs que les Cieux :  
 L'ennemi qui déjà dans son cœur nous immole ;  
 Et croit qu'un vain oracle abusâ nos ayeux ,  
 N'a conçu qu'un projet frivole.  
 Vous allez ramener la paix dans ce séjour :  
 C'est la foi qui l'annonce , & l'espérance y vole  
 Sur les ailes de l'amour.

## UNE ISRAELITE.

Le Ciel, n'en doutez point , prendra votre défense ;  
 Le Trône éblouissant n'avoit autour de lui  
 Que les soins seducteurs , que l'altière licence ,  
 C'est par vous seule qu'aujourd'hui  
 L'écueil fatal de l'innocence ,  
 En devient le plus ferme appui.

## UNE ISRAELITE.

Allez où d'Israël la gloire vous appelle ,  
 Vos pas seront suivis d'une brillante Cour :  
 Que ne peut point un si beau zèle ,  
 Quand il est conduit par l'amour ?



SPIRITUELLES.  
LE CHOEUR.

13

Allez où d'Israël, &c.

ESTHER.

Entrons, mêlons nos pleurs, venez, troupe fidelle :  
Et toi, dans mes desseins, Dieu des Juifs, soutiens moi,  
Tourne à ta gloire encor le trouble où je me voi.

UNE ISRAELITE.

Vole, amour, que ta flamme éclaire  
Un Roi dont la faveur a surpris la vertu ;  
Qu'avec toi seul il délibère :  
Vole dans ses conseils, amour, que tardes-tu

---

SCENE III.

ASSUERUS, ESTHER.

*Suite d'Esther & d'Assuerus.*

ASSUERUS.

Quel profane vers moi porte un pas téméraire ;  
Et qui peut enfreindre des loix  
Que lui doit imposer la Majesté des Rois ?  
C'est vous, ESTHER ? d'où naît cette pâleur mortelle ;  
Quel triste effet sur vous ma présence fait-elle ?

ESTHER.

sans votre ordre en ces lieux j'ose m'offrir à vous ;  
Hé ! puis-je sans mourir craindre votre courroux !

POESIES  
ASSUERUS.

Dans quel cruel état me jetez-vous vous-même ?  
Vous le sçavez , à prévenir vos vœux  
J'attache mon bonheur suprême ;  
Sans vous , sans mon amour extrême  
Je ne puis être heureux.

ESTHER.

Hé bien, pour tous les Juifs qu'un grand péril menace ;  
Souffrez qu'à vos genoux mes pleurs demandent grâce ;  
Dans Suse au glaive abandonnés  
Aman les a tous condamnés

ASSUERUS.

Quel intérêt pressant pour une indigne race  
Vient d'attendrir votre ame , & fait couler vos pleurs ?  
Lui devez-vous quelque reconnoissance ?

ESTHER.

C'est de ce même peuple accablé de malheurs ;  
Que votre Epouse a pris naissance ;  
En verra-t-elle opprimer l'innocence ,  
Et la laisserez-vous en butte à ses douleurs ?

ASSUERUS.

Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ;  
Quand je brûle pour vous d'un feu toujours nouveau ?  
N'ai-je ceint votre front d'un auguste bandeau  
Que pour voir soupçonner ma tendresse !



Je sçais dans vos bontés quel secours m'est promis ;  
Dans votre ardeur pour moi rien n'a pû vous con-  
traindre ;

Mais c'est au rang suprême où le Ciel vous a mis ,  
Que les plus grands cœurs sont à plaindre.

ASSUERUS.

Del'Empire sur moi qu'exercent vos attraits ,  
Parlez , que voyez-vous qui ne vous avertisse ?

ESTHER.

Un Ministre cruel va combler ses forfaits ;  
Et surprendre votre justice ;  
Pour nous lancer les derniers traits ,  
On n'attend qu'un instant propice.

ASSUERUS.

Ah ! que plutôt Aman. éprouve le supplice  
Dont il vient d'ordonner lui-même les apprêts ;  
Sur ses pareils que son sang rejaillisse.  
Pour être instruit de mes ordres secrets ,  
Et pour punir qui vous opprime ,  
HYDASPE dans ces lieux semble s'offrir exprès ;



## SCENE IV.

HYDASPE, *Troupes d'Israëlites.*

ASSUERUS.

**V** Ien, sui-moi, mesurons la vengeance & le crime:  
*Ils sortent.*

---

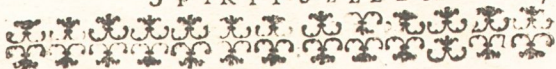
## SCENE V.

CHOEUR d'Israëlites.

**C**iel ! juste Ciel ! que d'ESTHER à jamais  
Puisse durer le repos & la gloire :  
Si ses vertus annonçoient sa victoire ,  
Que son triomphe égale ses attraits.

L'EPOUSE





## L'EPOUSE

DU

## CANTIQUE.

*Paraphrase selon l'esprit des Peres , du premier  
Chapitre du CANTIQUE des CANTIQUES.*

## SCENE PREMIERE.

L'EPOUSE, Troupe d'ISRAELITES.  
Troupe des FILLES DE SION.

UNE ISRAELITE.

**L** Oin d'ici profanes plaisirs,  
Dans d'innocens transports l'Amante la plus  
tendre ,  
A l'époux qu'elle adore , adresse ses soupirs :  
La Terre se tait pour l'entendre ,  
Et le Ciel s'ouvre au feu de ses désirs.

Tome II.

B

POESIES  
L'ÉPOUSE.

Parez-vous de toutes vos graces ; ( a )  
Du sentier marqué par mes traces ,  
O filles de Sion , ne vous écartez plus ;  
Cherchons mon époux ; le tems presse ,  
C'est trop tarder , volez sans cesse ,  
Après l'odeur de ses vertus.

O tendresse ! ô faveur suprême ! ( b )  
Mon Roi m'a révélé lui-même  
Les mystères sacrés de ses justes decrets :  
D'un plaisir à jamais durable ,  
Ne cherchons l'attrait ineffable ,  
Que dans ses entretiens secrets.  
Parez-vous , &c.

UNE FILLE DE SION.

Celui qui du sein de la gloire , ( c )  
Fait partir à son gré la mort ou la victoire ,  
S'attendrit à nos pleurs , se plaît à nous charmer .  
Tous nos destins sont dans sa main puissante ;  
Mais une ame pure , innocente ,  
Seule est capable de l'aimer.

( a ) *Curremus in odorem unguentorum tuorum...  
filia Jerusalem.*

( b ) *Introduxit me Rex in cellaria sua , exulta-  
bimus & letabimur in te.*

( c ) *Recti diligunt te.*



## UNE AUTRE FILLE DE SION.

Le bruit qu'a déjà sçu répandre (a)  
 Son nom sacré par toutes nos Cités,  
 De son Empire a fait dépendre,  
 Le cœur de nos jeunes beautés.

CHOEUR DES FILLES DE SION,  
ET DES ISRAELITES.

Le bruit qu'a déjà sçu répandre, &c.

## UN ISRAELITE.

Sensible à la voix qui l'appelle,  
 Sur un Char éclatant l'époux descend des Cieux;  
 Au premier regard de ses yeux,  
 La Terre est plus riante, & la clarté plus belle.  
 Fier d'un fardeau si glorieux,  
 Le Cherubin ardent le soutient de son aile;  
 Et pour en adoucir la splendeur immortelle,  
 La Charité précède & l'annonce en ces lieux.

(a) *Effusum nomen tuum : ideo Adolescentula  
 dilexerunt te.*



## S C E N E I I.

L'EPOUX, L'EPOUSE, TROUPE D'ISRAELITES,  
TROUPE DES FILLES DE SION.

## L'EPOUX.

C Her objet de mes soins , du charme qui m'attire ( a )  
Mon cœur est toujours plus flatté :  
Dans tes yeux la douceur respire ,  
Plus touchante que la beauté.

## L'EPOUSE.

Mon bien-aimé , que mon ardeur te touche ( b ) ;  
Rends-moi le prix de ma fidélité ;  
Puisse de ta divine bouche ,  
Sur mes lèvres passer l'aimable vérité.  
Jerusalem m'est un témoin fidèle ,  
De la langueur dont mon cœur fut blessé.  
Dois-je à tes yeux être moins belle ,

( a ) *Oculi tui Colombarum.*

( b ) *Osculeur me osculo oris tui. Nigra sum  
sed formosa, filia Jerusalem.*



Si l'éclat de mon tein te paroît effacé ?  
 Mon bien-aimé , &c.

## L' E P O U X.

Ce n'est qu'à l'éclat de mes armes , ( a )  
 Qu'il me seroit permis de comparer tes charmes ;  
 Mais en vain sur leurs chars mes ennemis domptés ,  
 Même au-delà des temps iroient porter ma gloire ,  
 Mon amour te retrouve en ces lieux écartés ,  
 Plus belle encor que la victoire.

## L' E P O U S E.

Non , il n'est rien que tu n'effaces , ( b )  
 Dans tout ce qui brille à mes yeux.

## L' E P O U X.

A la beauté tu joins tes graces , ( c )  
 Présent le plus flatteur des Cieux.

## L' E P O U X &amp; L' E P O U S E.

Non , il n'est rien , &c.

( a ) *Equitavi meo in curribus Pharaonis assimilavi te.*

( b ) *Ecce tu pulcher es , & decorus.*

( c ) *Ecce tu pulchra es , amica mea.*

B iij

P O E S I E S  
L' E P O U S E.

Cher Epoux , dois-je craindre encore ( a )  
De te voir écarter de ces heureux climats ?  
Dis-moi dans quel endroit la terre qui t'adore ,  
Doit recevoir les traces de tes pas.  
De l'Astre qui nous luit la flamme dévorante ,  
N'a point de ton Epouse épargné les appas.  
Ne souffre point que plus long-temps errante ,  
J'arrose de mes pleurs les lieux où tu n'es pas.

L' E P O U X.

Tendre comme la Tourterelle , ( b )  
Pour un Epoux absent gémissante comme elle ,  
Non tu ne brilles point d'un éclat emprunté ;  
Ce n'est qu'à toi que tu dois ta beauté.

L' E P O U S E.

Divin Epoux , rends mon cœur plus tranquille , ( c )  
Viens , au milieu de mes ardeurs ,  
T'unir à moi dans cet azile ,  
Que l'amour a semé de fleurs.

( a ) *Indica mihi quem diligit anima mea : ubi  
pascas , ubi cubes in meridie. Decoloravit me Sol.*

( b ) *Pulchra sunt genae tue sicut Turturis : col-  
lum tuum sicut Monilia.*

( c ) *Dilecte mi , lectulus noster Floridus.*



Rien n'est égal dans l'ardeur qui me presse, ( a )  
 Au bien que répand ton amour :  
 L'odeur des parfums qu'il me laisse ;  
 Est plus pure encor que le jour.

## UNE FILLE DE SION.

Quel est cet auguste Mystère ?  
 Son Roi verse en son sein les plus riches trésors :  
 Entre les bras d'une Epouse si chère ,  
 Dans un sommeil divin se perdent ses transports.

## CHOEUR DE FILLES DE SION.

Quel est , &c.

## L' E P O U S E.

Durez momens où mon Epoux repose , ( b )  
 Momens où je le tiens attaché sur mon sein ,  
 Comme une fleur nouvellement éclosé ,  
 Et qu'il viendrait d'y placer de sa main.  
 Loin de ses yeux dans l'ardeur qu'il m'inspire , ( c )  
 Le tendre écho rendoit mes douloureux accens ;

( a ) *Meliora sunt ubera tua vino . . . fragrantia  
 unguentis optimis.*

( b ) *Fasciculus dilectus meus mihi , inter ubera  
 mea commorabitur.*

( c ) *Dum esset Rex in accubitu , nardus mea  
 dedit odorem suum.*

A ses côtés ma main brûloit l'encens,  
Pour parfumer l'air même qu'il respire.

### UNE FILLE DE SION.

Que tout ici garde un profond silence ;  
Ruisseaux formés un murmure plus doux ;  
Chantres de ce bocage où regne l'innocence ,  
Dans vos transports retenez-vous.  
Zéphirs faites-vous violence :  
Mers suspendez la fureur de vos flots ,  
Suivez le cours d'une onde pure ;  
Que tout respecte le repos  
Du Souverain de la nature.

### UN ISRAELITE.

Puisse à jamais , de ta gloire jaloux ;  
Le Ciel dans une paix profonde  
Conserver nos chastes Epoux :  
C'est sur l'espoir d'un bien si doux ,  
Que tout notre bonheur se fonde.  
D'un feu si pur dépend le sort du monde.

### CHOEUR DES ISRAELITES , ET DES FILLES DE SION.

Puisse à jamais , &c.





## PARAPHRASE

DU TROISIÈME CHAPITRE

DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

*In Lectulo meo per noctes quæsiui, &c.*

**L**ieux sacrés, divines retraites,  
Où je me reposois sous les yeux d'un époux,  
Rendez-moi sa présence & les douceurs secrètes  
Dont mon cœur étoit si jaloux!



Jerusalem pour moi n'a plus les mêmes charmes,  
Ses attraits sont perdus sans cet époux divin :  
Dans une épaisse nuit & parmi les allarmes,  
Je le cherche par-tout & je le cherche envain.  
Témoin de mes regrets, parlez ô Cité sainte !  
De vos sacrés remparrs j'ai parcouru l'enceinte ;  
De mes pleurs mille fois tout mon sein s'est lavé.

Où ne me conduit point l'ennui qui me dévore  
 J'ai volé sur les pas d'un Amant que j'adore,  
 J'ai langui sur sa trace & ne l'ai point trouvé.



Vois à quel point tu me transportes,  
 Digne objet des soins les plus purs !  
 J'ai rencontré dans des sentiers obscurs,  
 La garde qui veille à nos portes.  
 Incertaine, éperdue à chacun; tour à tour,  
 Je demande celui que cherche ma tendresse,  
 Mon bien-aimé, plus cher que la beauté du jour.  
 Dans les cris que je leur adresse,  
 Ils ont respecté mon amour.



Mais, ô Ciel ! dans le moment même,  
 Où mon espoir cesse d'être flatté,  
 Je retrouve l'époux que je chéris, qui m'aime,  
 Et dans mes bras pressans je le tiens arrêté.  
 Mes pleurs échaufent ma Prière;  
 J'ai conjuré sa foi, je ne l'ai point quitté,  
 Qu'il n'ait suivi mes pas jusques au Sanctuaire,  
 Dans le sein de la vérité.





Quelle est dans sa route brillante,  
Celle qui des deserts s'envole vers les Cieux ?  
Telle est la fumée odorante,  
Qu'élevent à grands flots des parfums précieux.



C'est dans le sein de l'ombre & du mystère  
Que repose le salulaire,  
Trésor caché d'éternelles clartés :  
Les Chefs en Israël veillent à ses côtés,  
Et le sang innocent n'en souille point les armes :  
Leur glaive à la victoire instruit,  
En écarte au loin les allarmes,  
Et les surprises de la nuit.



Salomon couronné par les mains de la gloire,  
Est monté sur un char plus rayonnant encor  
Que le bel Astre qui l'éclaire :  
Aux cédres du Liban s'y joint la pourpre & l'or,  
Et l'amour même ordonne une fête si chère.



Tout s'efface à l'éclat de ton divin flambeau,

Ardente Charité, c'est toi seule qui brilles ;  
Un feu si pur répand un jour nouveau :  
Les yeux s'ouvrent , tu les défilles ,  
Jusques dans la nuit du tombeau.  
Réjouis-toi , Sion , & vous ses chastes filles ,  
Sortez pour contempler un triomphe si beau.





LE PARADIS  
TERRESTRE  
IMITE' DE MILTON

Poëte Anglois.

DIVERTISSEMENT SPIRITUEL

*En un Acte.*

*Exécuté par l'Academie de Musique de Poitiers ;  
le 23. de Mars 1736. Et mis en Musique par  
M. BOURGEOIS, Maître de la Musique  
de S. A. S. Monseigneur le Duc.*

---

*A C T E U R S.*

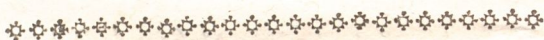
ADAM.

EVE.

UN ANGE.

LE NARRATEUR.

CHOEUR DES ANGES.

*A MADAME LE NAIN*  
*Intendante du Poitou.*

**D**E l'humble Pieté votre cœur est le Temple;  
Ouvrage du Ciel même, à sa gloire élevé  
Et si de vos vertus Eve eût donné l'exemple,  
Le genre humain étoit sauvé.





## SCENE PREMIERE.

ADAM, EVE, LE NARRATEUR.

LE NARRATEUR.

C E fut au jour marqué dans ses decrets divers ;  
Que Dieu laissant agir sa puissance secrete ,  
Vit du sein du néant éclore l'Univers :  
Que la clarté, dit-il , se fassé : elle fut faite ,  
Et les Cieux , & la terre & les mers tour à tour  
Formés avec même avantage ,  
Coururent se placer chacun dans leur séjour :  
Et celui dont la main sur le flambeau du jour  
Sembloit de son pouvoir faire l'apprentissage ,  
Réserva la beauté pour son dernier ouvrage ;

Quand Dieu de ses augustes mains  
Eut fait Adam sur son modelle ;  
De sa chair , alors immortelle ,  
Il sceut au plus beau des humains  
Faire une Epouse encor plus belle.

Dans un jardin délicieux ,  
Qu'entre mille parfums arrose une onde pure ;



Sous un berceau, l'amour de la nature ;  
Que perçoit foiblement la lumière des Cieux ;  
Pour la première fois sur un lit de verdure

Nos Amans ouvrirent les yeux.

A leur aspect leur cœur ne peut suffire ;  
L'œil s'égare, la voix sur leurs lèvres expire,  
Les sens sont suspendus, les transports sont divins ;  
Et lui-même d'un doux fourire  
Dieu bénit l'œuvre de ses mains.

Par une douce violence  
Adam rompit le premier le silence ;

A D A M.

Cher objet, avec qui je me trouve lié  
Des nœuds sacrés d'une ardeur mutuelle ;  
Fille du Ciel, ma Compagne fidelle,  
Chère part de moi-même, ou plutôt ma moitié,  
Sois pour moi, dans le cours d'une chaîne si belle,  
Un sujet éternel d'amour & d'amitié.  
Ose attacher sur moi ces yeux dont la lumière  
Brûle mon cœur de feux aussi purs que ma foi,  
Et reçois ces regards avec qui toute entière  
Mon ame s'envole vers toi.

E V E.

Digne présent du Ciel, hôte de ces beaux lieux ;  
Auteur d'un doux transport que je ne puis compren-  
dre,

J'ignore



J'ignore encor quel bien est le plus précieux,  
Ou de te voir ou de t'entendre.  
Que béni soit l'état où je me voi :  
Je brûle de porter la chaîne  
Qui te doit unir avec moi.  
Esclave ensemble & souveraine  
Ma gloire est d'obéir quand je regne sur toi ;  
Et cédant sans effort au penchant qui m'entraîne ;  
Je sens que mon cœur vole au-devant de ta loi.

## A D A M.

De tes devoirs c'est à moi de t'instruire.  
Sois attentive aux objets que tu vois ;  
Si Dieu pour les former n'employa que sa voix ,  
Il peut d'un souffle les détruire ;  
Et tout dans le chaos rentreroit à la fois.  
Arrête , m'a-t-il dit , arrête , & considère.  
D'Eve & de toi par un decret austere  
J'attache les destins à cet arbre fatal.  
Contemple ce beau fruit , qui du bien & du mal  
Renferme le profond mystere.  
C'est de ce fruit qu'il vous faut abstenir ,  
Gardez-vous d'y porter une main temeraire ,  
Ou la terrible mort sçaura vous en punir.

## E V E.

C'est une épreuve bien legere  
De la fidélité que l'on doit à ses loix.

*Tome II.*

C

Aux risques d'attirer l'éclat de sa colere;  
 Est-ce à la volupté, quand elle est passagere,  
 A déterminer notre choix?

A D A M.

Il n'exige de nous que cette obéissance  
 Pour prix de l'immortalité,  
 Qu'avec tant d'autres biens sa faveur nous dispense.  
 Si nous chérissions sa bonté.  
 Craignons encor plus sa puissance.

---

## S C E N E I I.

UN ANGE, ADAM, EVE, LE NARRATEUR,

E V E.

**M**inistre & favori des Cieux,  
 Esprit pur, Ange tutelaire,  
 Fends la céleste plaine, & vole en ces beaux lieux.  
 Mais sensible à notre prière,  
 Déjà de ton aile legere  
 L'éclat vient de fraper nos yeux.  
 Soutiens-nous dans l'ardeur de plaire  
 Au Dieu qui prévient tous nos vœux.

L' A N G E.

De ses bienfaits, de ses faveurs extrêmes  
 Vous sçavez le prix qu'il attend.



Les ombres de la nuit & les abysses mêmes,  
 L'astre du jour sur son char éclatant,  
 Le Ciel, tout obéit à ses ordres suprêmes ;  
 Pourriez-vous n'en pas faire autant ?

## T R I O.

L'ANGE, ADAM, EVE.

Les ombres de la nuit & les abysses mêmes ;  
 L'astre du jour sur son char éclatant,  
 Le Ciel, tout obéit à ses ordres suprêmes ;  
 Pourrions-nous n'en pas faire autant ?

## S C E N E I I I.

ADAM, EVE, LE NARRATEUR.

ADAM.

**P**uisse de toute créature  
 Etre adorés ses ordres souverains :

E V E.

Gloire à celui qui remet dans nos mains  
 Tous les plaisirs de la nature.

ADAM.

C'est à nous de servir ses augustes desseins.  
 Il a soumis à notre empire  
 L'air, la terre, la mer, & tout ce qui respire.

C ij

## E V E.

Des dons qu'il a versés sur toi.  
 Le prix sera toujours présent à ma mémoire :  
 Mais quoi qu'il ait fait pour ta gloire ;  
 En me donnant ton cœur il a plus fait pour moi.

## D U O.

## A D A M, E V E.

Pour hâter un bonheur suprême ;  
 Sermens sacrés, unissez nos destins :  
 Volez au trône de Dieu même  
 Sur les ailes des Cherubins.

## E V E.

Amant si sensible & si tendre ;  
 Ou plutôt mon maître & mon Roi ;  
 C'est de toi que je vais dépendre ;  
 Un Dieu m'en impose la loi.  
 Déjà sa voix s'est fait entendre ;  
 La terre en a tremblé d'effroi ;  
 Et dans tes bras Eve vient rendre  
 Le premier tribut de sa foi.





## IV. ET DERNIERE SCENE.

L'ANGE, CHOEUR DES ANGES ;

plusieurs Voix prises du Chœur des Anges ,

ADAM, EVE, LE NARRATEUR.

LE NARRATEUR.

**L** E Chef de ces Esprits qui volent vers le faite  
Où dans sa majesté repose l'Eternel ,  
Ouvrit les honneurs de la fête  
Par ce Cantique solennel.

L' A N G E.

Rends leurs felicités plus sûres, (a)  
Hymen , céleste Hymen , allume ton flambeau ;  
Tu preserves les cœurs de cruelles blessures,  
Tu fais leur destin le plus beau ;  
Et d'une chaste main déchirant son bandeau ,  
Tu fournis à l'Amour ses flammes les plus pures.

Chantez sous ces rians lambris ,  
Chantez les délices secretes  
De deux cœurs ardemment épris ;

(a) *Epithalame.*

Si les douceurs en sont parfaites ;  
C'est parce qu'un Dieu les a faites :  
Obéir à ses loix , c'est en rendre le prix.

## LE CHOEUR DES ANGES.

Chantons sous ces rians l'ambris ,  
Chantons les délices secretes  
De deux cœurs ardemment épris ;  
Si les douceurs en sont parfaites ,  
C'est parce qu'un Dieu les a faites :  
Obéir à ses loix , c'est en rendre le prix.

## UNE VOIX DU CHOEUR DES ANGES.

Tendres Messagers des beaux jours ,  
Favoris naissans de l'Aurore ,  
Oiseaux , célébrez leurs amours ,  
Et redoublez vos chants encore.  
Que sous leurs pas naissent toujours  
Les fleurs que l'on y voit éclore :  
Qu'à jamais durent dans leur cours  
Les biens que leur ame dévore.

Ranimez pour eux vos accens ;  
C'est à Dieu même rendre hommage :  
Ils brûlent de feux innocens ,  
Et plus doux que votre ramage.  
Que de leurs transports renaisans



Vos sons nous retracent l'image :  
 Ils brûlent de feux innocens ,  
 Et plus doux que votre ramage.

## LE NARRATEUR.

L'Echo , témoin du nœud qui les engage ,  
 Rendoit ainsi leurs vœux & leurs tendres soupirs.

## D U O.

## ADAM , EVE.

Puisse pour nous le Dieu qui comble nos desirs ,  
 Charmant Epoux , } être toujours le même.  
 Charmante Epouse , }  
 Rien ne peut l'emporter sur nos premiers plaisirs ,  
 Que l'éclat seul de sa gloire suprême.

## L' ANGE.

Vous pour qui tous les cœurs sont faits ,  
 Aimable & pure intelligence ,  
 Puissiez-vous durer à jamais !  
 Vos biens les plus parfaits  
 Ne coûtent rien à l'innocence ;  
 Elle en augmente encor le prix & les attraits.

Vous pour qui tous les cœurs sont faits ,  
 Aimable & pure intelligence ,  
 Puissiez-vous durer à jamais !

## TOUT LE CHOEUR.

Vous pour qui tous les cœurs sont faits ;  
Aimable & pure intelligence ,  
Puissiez-vous durer à jamais !



ELEGIE






---

 POESIES DIVERSES.
 

---

## E L E G I E

\* SUR LA MORT DU MARQUIS  
D'ESTAMPES DE SALLEBRIS,  
Guidon de la Gendarmerie , tué  
à la Baraille d'Hocstet.

O Toi, que dans l'horreur d'un funeste carnage  
La mort vient d'enlever au Printems de ton  
âge,

Cher & terrible objet du trouble que je sens  
Ecoute s'il se peut des regrets impuissans :  
Vois-moi baigné des pleurs que tu me fais répandre ;  
Et reçois le tribut que je dois à ta cendre !  
Le Danube sanglant qui vit trancher tes jours  
plûtôt que mes ennuis aura fini son cours ;  
Mon ame pour toi seul à la douleur ouverte ;  
Dans le malheur public n'a senti que ta perte.  
Tu regnes seul encor sur mes sens éperdus ,  
Et la Patrie en moi voit ses droits suspendus.

\* Second fils du Marquis d'Estampes , Cheva-  
lier des Ordres du Roy.

Tome II.

D

Que dis-je ? prévenu d'une vaine sagesse  
La douleur me sembla toujours une foiblesse ;  
La nature opposoit envain ses mouvemens ,  
Je voyois d'un œil sec tous les événemens ;  
Mais hélas ! ton trépas si près de ta naissance ,  
De ma raison séduite a montré l'impuissance :  
Ou plutôt elle-même en ce cruel malheur ,  
Loin de me soulager irrite ma douleur.  
Dans cet affreux revers je vois ta destinée ;  
Aussi bizarre , hélas ! qu'elle est infortunée.  
Dans un espoir plus doux par nos soins élevé ;  
A périr par le fer étois-tu réservé ?  
Aux devoirs les plus saints formé dès ton enfance ;  
Nos Temples de ton zele attendoient leur défense ;  
Et du pied des Autels nous t'avons vu voler  
Vers le funeste bord où tu scus t'immoler.  
De quelle noble ardeur ton ame fut éprise ?  
Mais dans ce jour cruel quelle fut ta surprise ;  
Quand voyant l'ennemi , pour la première fois  
Tu vis devant ses pas reculer le François ?  
Déjà dans son devoir ta troupe est incertaine ,  
D'un invincible corps , ombre impuissante & vaine.  
Envain ton étendart croit les rallier tous ,  
Tandis que sur toi seul il appelle les coups.  
Rien ne peut t'étonner. Je vois ta jeune audace ;  
Du péril en cent lieux affronter la menace ;  
Ramener le Soldat qu'entraînoit son effroi ,  
Et dédaigner la mort qui vole au tour de toi.



Mais déjà sous ta main , trois fois le plomb perfide  
Atteint d'un coup mortel le coursier qu'elle guide :  
La retraite envain t'offre un sentier trop battu ,  
Tu crois devoir mourir , où tu n'a pas vaincu ,  
Trop content d'emporter une gloire funeste.  
Dans mes regrets du moins souffre que j'en atteste ,  
Les Chefs qui dans la route où l'on t'a vû courir ,  
N'ont sçu dans ce grand jour ni vaincre ni mourir.  
Laisse-moi n'écouter que l'ennui qui me presse ,  
Et leur redemander ton sang & ta jeunesse ,  
Ta générosité , ta droiture , ta foi ,  
Tous les dons différens qui nous charmoient en toi ,  
Cette noble fierté , ces graces naturelles ,  
Que respirent encor tes dépouilles mortelles.  
Hélas ! dans un péril à ton cœur assorti ,  
Que n'avois-tu pour chef , Orleans ou Conti ?  
Tu vivrois , ou du moins ton ardeur pour la gloire  
N'eût pû périr alors qu'au sein de la victoire.  
Varus , cruel Varus , rends-moi mes légions ;  
S'écroie le Vainqueur de mille régions :  
Tel Louis dans l'éclat d'une douleur plus juste ,  
Remplissoit son Palais des mêmes cris d'Auguste.  
Le sort nous fait sentir ses coups injurieux ,  
Qu'êtes-vous devenus , ô jours si glorieux !  
Où prévenant de loin ces déroutes fatales ,  
Turenne triomphoit à forces inégales ,  
Faisoit trembler l'Europe avec de moindres corps ;  
D'un ennemi puissant éluoit les efforts ;

D ij

Et maîtrisant par-tout la fortune & le nombre,  
Fit encore après lui redouter sa grande ombre !  
Mais jusqu'où ma douleur va-t'elle s'égarer ?  
C'est à moi de te plaindre , & non de murmurer.  
Dans le cours des destins tout devient respectable ;  
Du Ciel qui te détruit tel est l'ordre immuable :  
De la prudence humaine il rompt tous les ressorts ;  
C'est lui seul qui pour toi trompa tous nos efforts,  
Dissipa dans ton cœur la semence première ,  
T'arracha malgré nous du fond du Sanctuaire ,  
Et qui dans les Decrets qu'il nous cache toujours,  
T'a conduit sous le fer qui moissonna tes jours.  
Que n'ai-je vu par lui ma triste destinée ,  
Par des liens plus forts à la tienne enchaînée ;  
Et te suivant encor sur ces bords écartés ,  
Que n'ai-je pû du moins mourir à tes côtés ;  
Expier avec toi le crime de nos armes !  
Pour secours dans mes maux je n'ai plus que des lar-  
mes ;  
Contre moi maintenant tout semble conspirer ,  
Toi même tu te plaît à me mieux déchirer.  
Sans cesse au tour de moi je vois ton ombre er-  
rante ,  
Elle me suit par-tout , pâle , morne , & sanglante :  
Dans cet état du moins ne t'offre plus à moi ,  
Epargne un malheureux plus à plaindre que toi.





## F E S T E

DONNE'E A PARIS.

**L**E Chevalier Couvay, Portugais, Consul Général de sa Nation, ayant été chargé par la Cour de Portugal de donner une Fête publique au sujet du double mariage des Infants & des Infantes d'Espagne & de Portugal, prit toutes les mesures nécessaires pour l'exécution des ordres qu'il avoit reçus, & pour donner en même tems des marques éclatantes de son zèle ardent & de son profond respect pour la personne sacrée de Sa Majesté Portugaise, & pour son Auguste Famille, il s'est attaché en tout à soutenir la dignité de sa Commission. Toutes les différentes parties qui entroient dans la composition du dessein que le Chevalier Cou-

D iij

vay s'étoit proposé , se trouvant dans l'état de perfection que l'on pouvoit désirer , autant par la capacité & la vigilance , que par le grand nombre des personnes employées, sous la direction du sieur Testard , si distingué par ses talens dans l'Academie des Peintures de Paris , l'invitation fut faite à tous les Ambassadeurs & Ministres des Cours Etrangères qui devoient assister à cette célébration , & le jour fut pris pour le dix-huit du mois d'Avril : on ne travailla que la nuit du Samedi au Dimanche pour la décoration extérieure. Presque toute la façade de l'Hôtel de-Vic , où le Chevalier Couvay fait sa demeure , se trouva dès la pointe du jour occupée de cette décoration , & présenta aux yeux du peuple un spectacle qui lui parut subit. La face de l'Edifice ou du Temple , étoit d'un marbre blanc fin , de quarante - deux pieds de large sur cinquante de hauteur : le plan s'avançoit en forme circulaire , & présentait deux-avant-corps.



que couronnoit un entablement d'ordre Corinthien , orné d'une fûte de lapis , & de toutes les moulures qui servoient à l'enrichir. Il étoit porté par six colonnes de la même matière , dont quatre servoient à former la saillie des-avant-corps. Dans les entre-deux de ces colonnes étoient placés deux Medaillons de chaque côté ; ils étoient ornés de festons d'or moulu , aussi bien que les chapiteaux & les bases des colonnes. Dans les premiers Médaillons étoient deux Emblèmes ; dans l'un, l'Amour tenoit son arc d'une main , & de l'autre quatre flèches ; il avoit son carquois sur l'épaule & voloit au-dessus des deux Hemispheres, dont l'un représentoit par ses traits Géographiques, le contour des Etats que le Roi d'Espagne & le Roi de Portugal possèdent en Europe , & l'autre ceux qu'il possède dans le nouveau monde ; & pour ame ces mots ,

*Notus utroque sub axe.*

D iij

Dans l'autre Médaillon , l'Hymen  
tenoit dans chaque main une torche al-  
lumée , & voloit à la rencontre de l'A-  
mour , au dessus de deux semblables  
Hemispheres avec ces mots ,

*Unus non sufficit orbis.*

Dans les deux autres Médaillons  
étoient les devises suivantes ; des ra-  
meaux d'olivier , des branches de  
myrthe & de laurier , rassemblés com-  
me pour en faire des Couronnes , dont  
quelques unes paroissoient déjà com-  
mencées ;

*Quot apta Coronis !*

Un bouquet magnifique de roses &  
de lys.

*Novus ex nexu decor.*

Les deux autres eolomnes qui étoient  
aussi de lapis , mais plus éloignées que  
les premieres , servoient à porter l'enta-  
blement du milieu qui laissoit une place.



à la Renommée, d'où elle prenoit son vol pour app rendre aux deux Mondes la nouvelle de cette Alliance souveraine. Sur la banderolle de la trompette qu'elle tenoit dans la main gauche, étoit écrit :

*Vires acquirit eundo.*

Ce mot a son allusion à l'accroissement de la puissance du Portugal.

Les arrieres-corps étoient formés par deux consoles qui portoient sur le même socle de l'ordre Corinthien; elles étoient couronnées par une corniche dont les moulures participoient de l'entablement, & ces mêmes consoles portoient sur leurs corniches deux vases dont la forme étoit singulière & la matière précieuse.

Les Obelisques qui couronnoient l'Edifice, soutenus sur deux pied-d'estaux, dont le plan, par un contour opposé à celui des-avant corps, paroissoit se retirer en demi-cercle, comme pour

aller rejoindre le corps du bâtiment, étoient de 20. pieds de haut, & terminés par deux cassolettes d'or moulu. Des Génies pareillement d'or moulu, placés sur la saillie des pied-d'estaux de chacun des obelisques, portoient des Ecussons où étoient les Armes d'Espagne & de Portugal : autour des obelisques on avoit peint des fleurs qui passaient en festons sur le devant des pied - d'estaux ; & tomboient ensuite de chaque côté jusques sur l'entablement.

Le milieu de cet édifice étoit occupé par la statuë de Minerve, qui d'un côté présentait la main à l'Amour, & de l'autre à l'Hymen. L'Amour portoit dans celle de ses mains qui étoit libre un Ecusson chargé de deux portraits accolés, des deux Infants d'Espagne & de Portugal; & l'Hymen portoit pareillement ceux des deux Infants.

Aux deux extrémités étoient la statuë de Neptune & celle de Cybele. Tout cela est relatif à une double allian-



ce de deux Royaumes puissans , l'un par l'étenduë de ses Domaines, & l'autre par la navigation. Le grand nombre d'illuminations, tant celles qui la nuit suivante éclairaient toute la façade de l'Hôtel, que celles qui étoient placées dans les maisons opposées, faisoient sortir toutes les figures de la décoration, & les animoient de telle sorte, que toutes les Divinités sembloient en mouvement pour la célébration de ces Mariages. Les croisées du dedans de la Cour, qui a environ 24. toises en quarré, étoient également illuminées. Toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe qui étoient invitées, se rendirent à l'Hôtel de Vic vers l'heure de midi : quoique la Cour fût en deuil, l'Assemblée le quitta ce jour-là. Les Dames qui avoient été invitées par Madame Couvay, & qui étoient au nombre de 25. ou 30. n'avoient rien oublié pour donner à la fête tout l'éclat que le sexe seul peut lui donner, lorsque une parure également brillante & entenduë, en relève les graces.

& la beauté. Les Ministres s'y montrèrent dans toute la magnificence que demandoit la dignité de leur représentation ; on croit devoir , pour l'honneur de cette journée, en mettre ici les noms.

M. MASCEY, *Nonce du Pape.*

M. LE BARON DE BENTERRIEDER ,  
*Plénipotentiaire de l'Empereur.*

M. LE MARQUIS DE SANTA - CRUZ ,  
*Plénipotentiaire d'Espagne.*

M. LE MARQUIS DE BARRANECCA ,  
*aussi Plénipotentiar d'Espagne.*

M. DE VALPOOLE , *Ambassadeur  
d'Angleterre.*

M. LE COMTE MAFFEI , *Ambassadeur  
du Roi de Sardaigne.*

M. CANALI , *Ambassadeur de Venise.*

M. VAN-HOEY , *Ambassadeur d'Hol-  
lande.*

M. DE GHEDDA , *Envoyé extraordi-  
naire de Suede.*

M. LE COMTE D'ESTINVILLE , *Envoyé  
extraordinaire de Lorraine.*

M. LE COMTE DE SAN SEVERINO ,



D'ARRAGON, *Envoyé extraordinaire de Parme.*

M. LE PRINCE KOURAKIM, *Ministre Plénipotentiaire du Czar.*

M. DE GREVEMBROCK, *chargé des Affaires de l'Electeur Palatin.*

M. L'ABBE' FRANQUINI, *chargé des Affaires du Grand Duc de Toscane.*

M. LE MARQUIS DE RANGONI, *Envoyé de Modene.*

M. LE CHEVALIER BORIO, *chargé des Affaires du Duc de Guastalla.*

M. SORBA, *Envoyé de Genes.*

M. L'AFFICUTZ, *chargé des Affaires du Roy de Dannemarc.*

M. L'ABBE' ROTA, *Auditeur de la Nonciature.*

M. LE BARON DE FONFECA, *chargé des Affaires de l'Empereur, &*

M. LE CHAMBRIER, *chargé de celles du Roi de Prusse, envoyerent s'excuser pour cause de maladie.*

& M. LE BAILLY DE MESME *Ambassadeur de Malthe, ne put s'y rendre non plus, ayant appris*

le même jour la mort du Marquis de Fontenille son beau-frere.

Leurs Excellences en sortant du Salon où elles s'étoient assemblées pour se rendre dans le lieu où le dîner étoit servi, passerent dans l'appartement de Madame Couvay, qui se trouva ouvert, & ayant vû l'assemblée de toutes les Dames, se plainquirent, avec beaucoup de politesse, de la Cérémonie qui les séparoit d'une Compagnie si gracieuse. Lorsque la table fut servie, on donna le signal par une décharge de plus de 50. boëtes placées dans le jardin.

Dans une profusion somptueuse de toutes espèces de mets, dont on avoit fait venir partie de plusieurs Provinces voisines, & de quelques-unes éloignées, on admira particulièrement la délicatesse & la propreté, & sur-tout l'ordonnance du service. Le sieur de la Barre qui a conduit les tables, est ce célèbre Maître d'Hôtel, qui avoit été mandé d'Angleterre pour le re-



pas du Couronnement du feu Roi Georges. Il crut que dans une fête où étoient invités tous les Ministres des Cours étrangères, il y avoit de la galanterie à y exposer des mets de chacune de leur Nations. C'est ce qu'il fit sans qu'il y eût en cela affectation trop marquée, & par forme d'hommage à leur goût particulier.

La table fut servie en gras & en maigre, & il étoit difficile de décider dans lequel des deux le service étoit le plus magnifique, & la chere plus délicate. Il y avoit 24. Suisses pour porter les plats, & 15. Valets de Chambre pour la table; la décharge des boëtes dans le jardin fut réitérée, lorsque l'on but aux doubles mariages.

Une seconde table de 30. couverts pour les Dames & pour quelques amis particuliers, dont Madame Couvay faisoit les honneurs, fut servie en même temps & dans le même ordre que celle des Ambassadeurs.

On sortit de table sur les cinq heu-

res, & toute la Compagnie se rassembla dans un salon, où parmi tous les ornemens dont il étoit susceptible, étoit placé le portrait de Sa Majesté Portugaise. Le sujet de la décoration qui occupoit la porte de l'Hôtel avoit donné lieu à un Epithalame au sujet du double mariage, & où regnoient les mystères de la même allégorie. Ce divertissement fut mis en musique par un des plus habiles compositeurs, & exécuté par les plus belles voix & les meilleurs Simphonistes. La Demoiselle le Maure qui représentoit Minerve, y soutint par la beauté de sa voix, toute la distinction qu'elle s'est acquise.

Voici les paroles de l'Epithalame : elles sont de M. l'Abbé Nadal, fort connu par les Tragedies qu'il a données au Public, & ci-devant Secrétaire de l'Ambassade extraordinaire à la Cour d'Angleterre de feu M. le Duc d'Aumont.

Le lieu de la Scene représente un temple que l'on vient d'élever sur les confins



confins de l'Espagne & de Portugal ,  
pour la celebration des mariages. Mi-  
nerve que les Destins ont chargée de  
cette double union , préside à la Ce-  
remonie , & le Dialogue est entre cet-  
te Divinité & l'Hymen, l'Amour , les  
Graces , les Vertus , une Troupe de  
Jeux, d'Amours, & de Genies.

## MINERVE.

Hymen , Amour , allumez vos flambeaux ;

C'est Minerve qui vous l'ordonne :

Pour former les nœuds les plus beaux ;

Acquittez-vous des soins que je vous donne,

Hymen , Amour , &c.

## L'HYMEN.

C'est à Minerve à disposer de moi ;

Elle est des Dieux la sagesse profonde.

## L'AMOUR.

Je veux bien , comme vous , en recevoir la Loi ;

Moi qui la donne à tout le monde.

## L'HYMEN &amp; L'AMOUR ensemble.

C'est à Minerve à disposer , &c.

Tome II.

E

Je veux bien comme vous , &c.

### MINERVE, L'AMOUR , L'HYMEN.

Que des Destins l'ordre enfin s'accomplisse ,

Pour le bonheur de cent peuples divers.

Que le sang des Bourbons aux Bragances s'unisse ,

Des fruits d'un double hymen , qu'un si beau sang  
remplisse

Tous les Trônes de l'Univers.

### LE CHOEUR.

Que des destins , &c.

### L'AMOUR.

Jeux , Amours , volez sur mes traces ;

Pour unir de tendres Epoux ;

Et pour en rendre encor le spectacle plus doux ,

Montrez-vous au milieu des Vertus & des Graces.

### L'HYMEN.

En faveur des divins attraits ,

Dont le Ciel partagea deux augustes Mortelles ;

Amour change avec moi tes flammes & tes traits ;

Et que des cœurs comblés des biens les plus parfaits ,

N'en soient encor que plus fideles :

Pour les unir de mille nœuds secrets ,

Et qu'ils brûlent d'ardeurs qui soient toujours nou-  
velles ,

Amour , change avec moi tes flâmes & tes traits.



UN GENIE, *En parlant de l'Infant d'Espagne ,  
& de l'Infante de Portugal.*

O sagesse éternelle, adorable Minerve,  
C'est à toi que le Ciel réserve  
D'unir ces deux Amants à tes pieds abbatus!  
Dans cette fête illustre, & que toi seul ordonnes;  
L'Hymen offre mille Vertus,  
Et l'Amour autant de Couronnes.

UNE GRACE à l'Infant de Portugal.

Minerve à votre fort préside,  
Elle r'assemble ici sa Cour  
A l'Autel où l'Hymen vous guide,  
Hébé, l'aimable Hébé vous attend en ce jour;  
Hâtez-vous, volez jeune Alcide,  
Sur les aîles de l'Amour:  
Dans un choix où le Ciel décide,  
La gloire & la beauté vous flatent tour à tour;  
Hâtez-vous, volez jeune Alcide,  
Sur les aîles de l'amour.

UN SECOND GENIE à l'Infant de Portugal.

Quelle gloire vous environne?  
Prince, vous êtes né pour porter la Couronne.  
Déjà, vers vous les cœurs volent de tous côtés;  
En portant vos regards du couchant à l'aurore,  
De quel vaste pouvoir ne sont-ils pas flattés?  
Digne fils d'un Heros que l'Univers adore,  
Par les mains de l'Amour, l'Hymen vous lie no ore

E. ij

A ces grands Rois dont vous sortez.

MINERVE.

Fiers Aquilons, fuyez dans vos grottes profondes ;  
 Qu'un Ciel plus pur éclaire ce séjour ;  
 Et pour respecter ce grand jour,  
 Faites taire le bruit des ondes.  
 Et toi Soleil, suspens le cours de ton flambeau,  
 Témoin pour quelque temps d'un spectacle si beau,  
 Cours l'annoncer dans les deux Mondes.

L'HYMEN, L'AMOUR.

Vous, Souverain des Mers, vous puissante Cybele ;  
 Soyez les sûrs garants d'une union si belle ;  
 De tant de Rois victorieux  
 Protégez le sang glorieux.

MINERVE.

Que le Destin jamais n'en tarisse la source,  
 Qu'il triomphe toujours, qu'il regne en ces climats,  
 Autant que le Soleil, qui jamais dans sa course  
 Ne disparoit de leurs Etats.

LE CHOEUR.

Que le Destin, &c.

Le Concert étant fini sur les neuf heures, la plupart des Ministres Etrangers se retirèrent pour songer à leur déguisement, & chacun d'eux revint



à la tête d'une Mascarade brillante.

L'illumination du jardin venoit d'être annoncée par une grande quantité de fusées volantes qui en partoient de tous côtés, & qui ne discontinuerent point pendant long-temps.

A dix heures du soir, on servit un ambigu pour les Dames, sur une table de 30 couverts; les Cavaliers en grand nombre mangeoient debout.

Une fête si brillante fut terminée par un bal qui commença à minuit; il y eut un concours de plus de 2000. Personnes qui n'entrèrent que par billets, à l'exception de Mrs. les Ducs de Villeroy & de Gevres qui entrèrent sur des cachets de leurs Armes.

Le Prince Kourakin ouvrit le bal avec Madame Couvay: il y avoit six pièces & deux galeries éclairées & disposées pour recevoir les Masques, on dançoit dans les deux principaux salons. Dans une des chambres étoit dressé un buffet par gradins, garni de toutes sortes de fruits, de confitures sèches,

de biscuits , & de toutes sortes de vins & de liqueurs. Des valets de chambre portoient continuellement dans les salles , des corbeilles remplies de ces mêmes fruits & confitures, des soucoupes & des caraffes de liqueurs fraîches , des glaces, &c. on servit du café & du chocolat à tous ceux qui en demandèrent.

Quelques Princesses du Sang s'étant démasquées , M. Couvay fit porter aux lieux où elles se reposoient, toutes sortes de rafraichissemens par six Valets de Chambre escortés par deux Suisses.

Au fond du Jardin de l'Hôtel de Vic, est un treillage qui représente un édifice d'ordre Dorique, ceintre en son plan entre deux Pavillons ornés de pilastres groupés, couronnés de leurs entablemens, avec des vases au-dessus; & d'un fronton circulaire avec une coupole qui les termine; un grand ceintre entre les deux Pavillons, est également orné de pilastres, couronnés de leurs



entablemens, avec des vases au-dessus. Dans toute l'étendue de cet édifice, entre les pilastres sous l'entablement, regnoient des festons & guirlandes à fleurs; & au-dessous, des vases d'orangers. Tout ce treillage étoit éclairé, & formoit la façade d'un Palais brillant dans un ordre d'Architecture, dont toutes les parties distinctes étoient lumineuses. Dans le milieu étoit un fronton circulaire, où la figure de l'Air, posée sur un pied-d'estal, représentoit une Divinité portée sur des flammes.

Le parterre divisé en six allées formoit une étoile dans le milieu, d'où s'élevoit une pyramide illuminée. On avoit placé de la symphonie dans plusieurs endroits du Jardin, qui parut alors un Salon brillant; & en même temps un débouchement pour les Masques, ce qui ôta toute la confusion du Bal, & n'y laissa de mouvemens que ce qu'il en falloit pour former un beau desordre.

Les avenues de l'Hôtel étoient gar-

dées par deux escoliades du Guet à cheval & d'une à pied ; la porte & le dedans par douze Suisses.

On avoit eu la précaution, en cas d'accident, de faire venir une pompe de la Ville avec quatorze hommes pour la faire jotier : il semble que tout contribuoit au succès de la Fête ; & deux fontaines de Vins y coulerent dès les neuf heures du soir pour le Peuple, qui donna beaucoup d'applaudissemens à celui qui soutenoit l'honneur de sa Nation avec autant d'éclat que de goût, & d'intelligence, pendant que de toutes les personnes de considération de l'un & de l'autre sexe, & de toutes les Cours qui composoient l'assemblée, le Chevalier Couvay recevoit chez lui, toute espèce de loüanges ; mais d'un air de politesse & de galanterie de sa part, que la fortune ne donne point, & qu'il n'est juste d'attribuer qu'à la façon de penser & à la noblesse des sentimens.





SUR LA CONVALESCENCE  
DE MONSIEUR  
DE CAILLY,  
*Avocat Général à la Cour des Aydes.*

**D**ESCENDS du Ciel, ô divine Trinité !  
Viens nous sauver d'une cruelle épreuve. :

C'est à toi d'entendre les cris  
De l'Orphelin & de la Veuve.  
En faveur des jours de CAILLY  
Laisse un exemple mémorable :

Arrête en ses projets la Parque inexorable ;  
Et dissipe les maux dont il est assailli,  
Ses travaux vainement assurent sa mémoire :  
Dans de pénibles soins à son zèle trop doux,  
Les jours qu'il a passés, assez longs pour sa gloire ;  
N'en seroient que plus courts pour nous.

*Tome II.*

F

Parent tendre , Ami sûr , & Citoyen fidèle  
 Il cherehe ses devoirs au sein de la Vertu.  
 De tes honneurs sacrés comme lui revêtu  
 ( a ) L'illustre D E S A G U E T S lui servit de modele.

Que dis-je ! Ce fut sous ses yeux

Que sa jeunesse fut formée ,

Et que porté par lui jusques au sein des Dieux

D'une éloquence consommée

Il puisa le goût précieux.

Souviens-toi que tandis qu'il rendoit tes Oracles ,

D'une injuste faveur le pouvoir odieux

Au maintien de tes droits , n'apportoit point d'obsta-  
 cles.

C'est de ton esprit seul qu'il se sentoît saisir ;

Dans les partis divers il n'eut point à choisir.

De l'austere équité, C A I L L Y suivit les traces,

Et ne partagea son loisir

Qu'entre les Muses & les Graces.

Décesse , il te sied bien de protéger un sang

Que son dessein dévouë au culte tes Temples :

( a ) *Fen M. Desaguets , Avocat Général de  
 la Cour des Aydes.*



C'est sous tes Loix encor que dans un premier rang

(a) Un Frere renommé donne de grands exemples ;

Son esprit droit & courageux

Nous rappelle l'honneur antique.

Quelquefois des Ris & des Jeux

La Troupe l'environne au sortir du Portique ;

Mais ici ma douleur ne doit point s'égarer.

Dans un péril pressant daigne nous rassurer ,

O Divinité que j'implore ,

Calme le juste effroi qui glace nos esprits ,

Et de ces jours si chers qu'un cruel mal dévore ,

Ta balance à la main daigne peser le prix.

Vois la nature en proie aux plus vives allarmes :

Connois l'amour du Pere , à la douleur du Fils.

O combien de Vertus s'annoncent par ses larmes !

Dans ces augustes lieux , parmi ces Fleurs-de-Lys ,

Où si sensiblement ta Majesté respire ,

Fais que ce Pere un jour puisse le voir assis :

Dans tes sentiers glissans puisse-t'il le conduire ;

Et que lui présentant ses Vertus pour appui ,

Tous les sages Arrêts que sa Justice inspire ,

Soient autant de leçons pour lui.

Mais déjà la Déesse exauce ma prière ,

(a) *M. de Merinville , Conseiller de la  
Grand<sup>e</sup> Chambre.*

J'ai vû partir du Ciel un rayon de lumiere ,  
Qui , fidele à son ordre , & servant son dessein ;  
D'un nouvel Esculape \* a rechauffé le sein.

Loin d'ici tout sçavoir funeste ,  
Loin d'un Art dangereux les secours inhumains ,  
Nos pleurs ont attendri la puissance celeste.

Conduite par de sages mains

La Nature fera le reste.

\* *Le Frere Fulgence , Augustin.*







A M A D A M E  
 LA COMTESSE  
 D E F I E N N E S

*Sur la mort de Madame la Marquise  
 d'Estampes sa mere.*

E L E G I E.

ENfin c'est trop gémir : calmez belle Comtesse  
 Les cruels mouvemens d'une longue tristesse.  
 Votre mere n'est plus , son sort en est plus beau;  
 Jetez au lieu de pleurs des fleurs sur son tombeau :  
 C'est dans le sein des Dieux que repose son ame ,  
 Et cette portion d'une celeste flâme ,  
 Cet invisible trait de la Divinité ,  
 Sur les ailes du tems à son centre est monté.  
 Ces Dieux qui des mortels reglent les destinées ,  
 Du sein du néant même , en comptent les années ,  
 Posent l'ordre éternel de leurs justes décrets ;

F iij

Il est comme à nos jours , un terme à nos regrets.  
Cessez de vous montrer désolée & mourante ;  
Ou l'ombre d'une mere autour de vous errante ,  
De ses tristes clameurs assiégeant vos esprits ,  
Viendra de son amour redemander le prix :  
Garde-toi de troubler ma dépouille mortelle ,  
Je veux de ta douleur d'autres soins , dira-t'elle ;  
Songe à ces droits sacrés que je t'ai confiés ,  
Et que déjà le Ciel a trop justifiés.  
De ton sang dans tes mains la fortune est remise ,  
Tu lui dois tous les soins d'une sage entremise ;  
Et voyant ses honneurs & sa gloire exposés ,  
Raproche , s'il se peut , des cœurs trop divisés.  
Voilà belle Comtesse , en consumant vos charmes ,  
Où va se terminer tout le prix de vos larmes.  
Songez à quel emploi vos jours sont réservés ,  
A ces jeunes Epoux à qui vous vous devez ;  
A la tendre amitié de tant d'égards suivie ;  
Vous nous devez à tous compter de votre vie.  
Sur vous-même aujourd'hui tentez un noble effort ,  
Sans pâlir , d'une mere envisagez la mort :  
Vous la ferez revivre en marchant sur ses traces.  
Ses vertus égaloient le nombre de vos graces ,  
De combien de trefors son grand cœur fut formé ,  
De quel souffle divin son courage animé ,  
D'une vie agitée a bravé les orages ,  
Et des plus cheres mains essuyé les outrages ,



Sans que d'aucun effort son esprit abbatu ;  
 Ait démenti sa gloire & trahi sa vertu !  
 De l'honneur de son sexe uniquement jalouse ;  
 Cultivant les devoirs & de mere & d'épouse ,  
 Foulant aux pieds le faste & fuyant le grand jour ,  
 Elle se déroboit aux honneurs de la Cour ;  
 Fuyoit des vains plaisirs la foule enchanteresse.  
 Vous occupiez alors ses soins & sa tendresse ,  
 Elevée en son sein sous ses yeux surveillants ,  
 Croissoient en vous ces dons dangereux & brillans ;  
 Les dons de la beauté , source de tant d'allarmes ,  
 Dans ses craintes souvent arrosés de ses larmes.  
 D'un rapide succès ses vœux furent suivis ;  
 Sa tendresse toujours corrigea ses avis.  
 Son austere vertu n'avoit rien de farouche ;  
 Les Dieux même avoient mis leur prudence en sa  
 bouche.

De ses soins vigilans ils hâtoient les moissons ;  
 Et l'exemple chez elle abregoit les leçons.  
 Des feux d'un chaste hymen à son repos funeste ;  
 Long-tems dans la retraite elle a traîné les restes :  
 C'est-là que partageant ses soins & ses douleurs ,  
 Vos mains , vos seules mains , ont essuyé ses pleurs ,  
 Ont versé dans son cœur une innocente joye.  
 Dans quels secours ardents votre amour se déploie ?  
 Des jeux & des plaisirs les conseils séduisans ,  
 Respectoient sa vieillesse & la glace des ans.  
 Par-tout votre tendresse écartant tout obstacle ,

F iiii

De sa fille à ses yeux offroit le doux spectacle.  
Sans cesse elle vous cherche & vous trouve toujours ,  
Mais contre nos destins que peuvent les secours ?  
De son dernier tribut l'instant fatal arrive ,  
La mort sourde à vos cris l'appelle sur la rive.  
Je vois malgré les pleurs que vous lui dérobez ,  
Ses yeux levés sur vous dans l'ombre retombés.  
C'en est fait, elle meurt, le Ciel tranche une vie  
De trouble, d'amertume & de gloire suivie :  
Et son cœur expirant au gré de ses desirs ,  
Dans vos embrassemens rend les derniers soupirs.







A MONSIEUR  
LE MARQUIS  
DE CAILLY  
LE FILS.

E P I S T R E.

O Toi, pour qui Thémis vient d'ouvrir sa  
carrière,  
Toute couverte encor des traces de lumière,  
Que l'Auteur de tes jours te laisse sur ses pas,  
Viens, reconnois sa route, & ne la quitte pas.  
Toi-même previens-toi de tout ce qu'on espere  
Des services du Fils, sur l'exemple du Pere.  
Apprends dans quels travaux il faut s'ensevelir;  
Connoître ses devoirs, c'est déjà les remplir.  
Sçache ce que tu dois à l'Etat, à toi-même,  
Ce qu'exige de toi l'autorité suprême;  
Tributs vraiment sacrés, dont le prix glorieux  
Dégage tes sermens, & satisfait aux Dieux.

Tu t'en vas de tes mains jeunes & fortunées ;  
 Des Mortels avec eux régler les destinées.  
*De l'équité des Loix Arbitres souverains !*  
*Où, le Ciel met nos jours & nos biens dans vos mains ;*  
*Dans ses bornes par vous tout pouvoir se resserre ,*  
*Et vous êtes des Dieux , vous qui jugez la Terre.*  
 Il te faut donc , CAILLY, de ces nobles em-

plois

Sentir la dignité , bien plus encor le poids.  
 Tu peux sçavoir beaucoup ; mais de la vraie étude  
 Ce qu'à ton âge on sçait , n'est qu'un léger prélude.  
 De plus doctes Ecrits par tes mains feüilletés,  
 Vont offrir à tes yeux d'augustes vérités.  
 Des maximes d'Etat va dépouiller l'Histoire,  
 Des droits des Nations remplis-toi la mémoire ;  
 Fouille tous les Tresors ouverts à tes pareils,  
 Et dans le sein des Dieux va puiser tes conseils.  
 Mais malgré ces secours , dans ton apprentissage ,  
 Ose de ton esprit faire un second usage.  
 Quel que soit le parti qu'on veuille te vanter ,  
 Examine , médite, avant que d'adopter.  
 Ne crains point de montrer un esprit trop rebelle ;  
 La vérité par-là te paroitra plus belle ;  
 Et produite à tes yeux avec des traits nouveaux ,  
 T'offrira de sa main le prix de tes travaux.  
 Elle te comblera d'un plaisir véritable :  
 Mais c'est peu d'être instruit , il faut être équitable ;  
 Et Rapporteur choisi , s'il le faut dès demain ,



Les yeux ceints d'un bandeau , prens la balance en  
main.

De cent faits exposés l'espèce est différente :  
D'un adroit Orateur sur les lèvres errante  
Souvent la vérité se déguise à nos yeux ;  
Et cependant C A I L L Y , cette Fille des Cieux ,  
De son obscurité toujours prompte à renaître ,  
Si l'œil est surveillant , ne peut se méconnoître.  
Elle est telle que rien ne peut lui ressembler :  
Mais si même la Loi ne sert qu'à l'accabler ,  
Si quelque vieux respect s'élève encor contr'elle ,  
Ne vas point de la Loi prendre en main la querelle ;  
Laisse la sans honneur dans ses détours obscurs ,  
Cherche à la vérité des asyles plus sûrs.  
Le Ciel alors en nous lui ménage un refuge ,  
Dans un cas délicat le cœur est un grand Juge :  
Tu dois le consulter , & tu peux hardiment  
Au nombre de nos Loix , mettre le sentiment.  
C'est dans ce Tribunal que Thémis elle-même  
Recele quelquefois sa sagesse suprême :  
Dans ce Temple vivant se gravent tous les droits ,  
Elle y posa sur tout la sûreté des Rois.  
Hors de là , si tu veux imiter tes Ancêtres ,  
Sois l'esclave des Loix plutôt que de tes Maîtres ;  
Et toujours dépendant d'un devoir rigoureux ,  
Sers-les-bien contre tous , & même aussi contr'eux.  
Mais on ne parvient point à de hautes merveilles ,  
Sans des soins redoublés , sans de sçavantes veilles.

Le Ciel eût-il pour toi prodigué ses trésors ,  
Que ton ame toujours se porte aux grands efforts ;  
Et soit en commençant d'autant plus animée ,  
Que de tes premiers pas dépend ta renommée.  
Injuste trop souvent à force d'exiger ,  
Le Public né malin se hâte de juger :  
Mais d'un brillant début conservant la mémoire ,  
Son suffrage long-tems l'attache à notre gloire ;  
Et sur ses bruits flatteurs en tous lieux publiés ,  
A nos propres succès nous nous trouvons liés.  
Tel qui d'un vol superbe entre dans la carrière ,  
S'arrête rarement , ou retourne en arriere.  
Sur tout qu'à tes devoirs toujours subordonnés  
Les plaisirs par tes mains soient d'abord enchainés.  
Fuis cette volupté dont l'attrait nous excède ;  
Possède là du moins sans qu'elle te possède.  
Ménage, tu le dois, de précieux instans ,  
La Veuve & l'Orphelin ont des droits sur ton tems.  
Voudrois-tu t'écartant avec trop de licence ,  
Acheter tes plaisirs du sang de l'innocence :  
Et rejeter des cris qui volent sur tes pas ,  
Comptable au Ciel des biens que tu ne ferois pas ?  
Non qu'un esprit bien fait , dans le desir de plaire ,  
Ne puisse aussi sans honte en chercher le salaire.  
Souvent de la beauté sous le joug abbatus ,  
Nous devons à l'Amour jusques à nos vertus :  
Il a droit de regner sur les plus belles ames ,  
Un noble orgueil s'anime à l'éclat de ses flâmes ;



Et pour être conduits au destin le plus beau ;  
De beaux yeux quelquefois nous servent de flam-  
beau.

Mais d'un pareil Ecrit, CAILLY, que vas-tu croire,  
Toi, que tous tes desirs emportent vers la gloire ;  
Toi, qui dans ton métier brûlant de tout sçavoir,  
N'as besoin que de toi pour suivre ton devoir ;  
Et sur qui de l'honneur l'exemple se doit prendre ?  
J'ai voulu te louer, il falloit te surprendre,  
J'ai risqué des conseils prévenus ou suivis,  
Et d'après tes vertus tracé tous mes avis.





# A M A D A M E

## DE LA VAUPALIERE,

*Sur un voyage qu'elle fit au Château de  
Cailly en Normandie.*

O N dit qu'un jour Venus disparut de Cithere ;  
Soit qu'un nouvel amour , ou qu'un dessein  
secret  
En eût précipité le départ indiscret ,  
On ignore encor ce mystere.  
Amour pour découvrir les traces de sa mere ,  
Ne se permet aucun repos ,  
Et dans l'ennui qui l'accompagne ,  
Dépêche au Ciel , met Amours en campagne ;  
Les uns vers Amathonte , & d'autres vers Paphos.  
Tout est en feu sur leur passage ,  
Et cependant de leur message ,  
Ils ne recueillent d'autre fruit ,  
Que d'aller en tous lieux répandre leur tristesse ;  
Et du séjour de la Deesse ,  
Aucune nouvelle , aucun bruit.



La Troupe se rejoint , tient conseil ; & sans doute ,  
Bien peu d'avis y furent trouvés bons :

Conseil d'Amours , n'est conseil de barbons.

On se partage encore , on prend une autre route ,  
Et leur vol recommence aussi rapidement.

De nouveaux feux , on voit le ciel qui brille ,  
Lorsque d'enfans ailés cette ardente quadrille

Vient se rabattre en un vallon charmant ,

Non loin des rives de la Seine ;

Vallon délicieux , & qui pourroit sans peine ,  
A celui de Tempé disputer d'agrément.

Là d'un commun consentement ,

Une jeune beauté , regnoit en Souveraine :

Au lieu d'Amours , qu'elle ne connoit pas ;

Les cœurs y voloient sur ses pas.

A son abord , ah voilà notre Reine ,

Nous la retrouvons , grace aux Cieux :

Non ce ne sont point là les traits d'une mortelle ,

S'écrioit-on , c'est sa taille , c'est elle.

Moi je la reconnois , disoit l'un , à ses yeux ,

C'est le flambeau divin qui luit sur notre empire ;

Et moi , dit l'autre , à son sourire ;

Je ne puis me tromper , c'est Venus que je vois.

Elle voulut parler ; aux accens de sa voix ,

L'onde de s'arrêter , & Zephirs de se taire ,

Ainsi que les chantres des bois ;

Chacun du Dieu d'Amour crut entendre la Mere :

Ses yeux à cet honneur , demeurèrent baissés.

Nos petits Dieux embarrassés ;  
Méconnoissent Venus à cet air si modeste ;  
D'un souci plus cruel ils se sentent pressés.  
Phebus qui de son char vient d'éclairer le monde ,  
Alloit bientôt s'ensevelir dans l'onde :  
De ses feux les plus purs le Dieu s'étoit paré ,  
Peut-être à l'aventure étoit-il préparé :  
On eut recours à lui pour éclaircir l'affaire.

Elle avoit ses difficultés ;  
Il s'arrête , & c'étoit le moins qu'il eût pû faire ;

A l'aspect de tant de beautés.  
Approchez-vous , dit-il , Amours & m'écoutez :

De votre Déesse à Cythere ,  
Je vous annonce le retour ,  
Tout y paroît calmé : le reste il le faut taire.

Votre méprise en ce séjour ,  
Ne vous doit point paroître singulière ;  
Et tout autre que vous s'y tromperoit toujours.

A des charmes plus doux , au printems de ses jours ,

Reconnoissez la Vaupalière :

En elle la gloire de plaire ,

Ne dépend point de vos secours.

Elle a comme Venus son cortège fidele ,  
Ses honneurs sont plus grands , tous points bien  
debattus.

Partez , Amours : il suffit auprès d'elle ,

Et des Graces & des Vertus.





## A MADAME \*\*\*

*Sur ce qu'elle vouloit quitter une Mai-  
son qu'avoit occupée long-tems N\*\*.  
ou la célèbre Leontium.*

N E quittez point des lieux si beaux  
Où l'ombre de N\*\* de myrthe couronnée  
Ne se montra jamais sous de tristes lambeaux,  
Mais de Jeux & d'Amours toujours environnée.  
Ce séjour par elle habité  
Devint un temple respecté;  
Où tous les cœurs voloient à l'envi sur ses traces.  
Jouïssiez-y du sort qu'elle a long-tems goûté:  
Elle n'eut point votre beauté,  
Et vous avez son esprit & ses graces.





L A  
T O I L E T T E.

M A surprise est ici complete ,  
 Hé quoi ? belle de \* Lisle , au printems de vos-jours ,  
 Assister à votre Toilette ,  
 Sans y voir folâtrer les Ris , ni les Amours ;  
 Sans qu'aucun d'eux se joüe au travers de la glace ,  
 D'où vos beaux yeux ordonnent vos atours ;  
 Sans que d'aucun le perfide secours ,  
 D'une Mouche assassine ose indiquer la place ?  
 Mais que dis-je ! au respect qui les tient écartés  
 Loin des lieux que vous habitez ,  
 De plus d'une vertu je reconnois la trace ;  
 Et ce n'est point ici l'Autel ,  
 Où la vaine beauté contemplant son image ,  
 A soi-même se rend hommage.  
 Ce n'est Toilette, où le visage  
 Se compose comme Pastel ;

\* Seconde Fille de feu Monsieur le Marquis  
 de Lisle , & sœur de Madame la Comtesse de  
 Monbas.



Ce n'est réduit où l'on apprête ;  
 Sourires , regards , airs de tête ,  
 De ses attraits naïfs la beauté s'y soutient ;  
 La décence y préside , & la pudeur s'y peint ,  
 Des traits d'une fierté modeste.  
 A l'Urne \* d'Arethuse on a par fois recours :  
 L'eau pure qu'elle enferme y vient seule au secours ,  
 Et la nature fait le reste.  
 Telle dans nos champs embellis  
 Par la saison richement disposée ,  
 La tendre & céleste Rosée ,  
 Entretien la fraîcheur d'un Lys.

\* *Nymphé de la suite de Diane ; & changée  
 par elle en Fontaine pour la sauver des poursuites  
 du Fleuve Alphée.*





## D I A L O G U E.

THEMIRE , TIRCIS.

THEMIRE *seule.*

**V** Ole Amour, vange-toi du Berger qui m'engage,  
 Il affecte à mes yeux des feux qu'il ne sent pas :  
 Il feint de m'aimer, mais hélas ?  
 Il n'a de toi que son langage ,  
 L'ingrat sans me chercher adresse ici ses pas.  
 Vole Amour, &c.

THEMIRE ET TIRCIS.

THEMIRE.

Non vous ne m'aimez point, cher Tircis, je le voi.

TIRCIS.

De vos soupçons l'injustice est extrême,  
 Votre beauté vous répond de ma foi.

THEMIRE.

Quand je tiendrois des Dieux cette faveur suprême,  
 Non, la beauté toujours ne donne point la Loi.



## TIRCIS.

He bien sur mon amour j'atteste les Dieux même,  
 Pour vous prouver que je vous aime,  
 Que faut-il de plus?

## THEMIRE.

Aimez-moi.

## TIRCIS.

O Ciel, à travers tant de charmes,  
 Je vois se mouiller vos beaux yeux!  
 C'en est fait, je te rends les armes,  
 Amour, & je sens que tes feux,  
 S'embrasent encor par ses larmes.

## DUO.

Puisse sur nos cœurs à jamais;  
 Regner l'aimable intelligence:  
 Bénissons la flamme & les traits,  
 Dont l'Amour tôt ou tard assure sa vengeance.





L' A M O U R  
E T T H E M I S.  
A M. L E N A I N.

*Intendant du Poitou.*

A R B I T R E des loix souveraines ,  
Toi qui de l'équité prends le juste niveau ,  
Le Nain, reçois ce Conte , enfant de mon cerveau ;  
Themis pour moi te l'offre pour étrennes ,  
Et pour le lire, Amour te prête son flambeau.

L' A M O U R & T H E M I S.

De ses devoirs toujours plus occupée ,  
Themis le bandeau sur les yeux ,  
Tenoit de son air grave autant que gracieux ;  
D'une main la balance & de l'autre l'épée :  
Elle venoit de descendre des Cieux ,  
Et c'étoit pour trancher une illustre querelle  
Qu'elle avoit parcouru tous les champs azurés.  
Le trajet étoit long pour elle ,  
Qui toujours , comme on sçait , marche à pas me-  
surés.



Avant que la Déesse eût terminé l'affaire ,  
Et remis chacun dans ses droits ,  
Aux charmes du sommeil rien ne put la soustraire :  
Justice s'endort quelquefois.  
Arrive alors un cas étrange :  
Cet enfant malin & narquois ,  
L'Amour , avec Themis voulut faire un échange  
De son arc & de son carquois.  
Il prend son temps , il s'approche en silence ,  
Et déjà saisissant l'épée & la balance ,  
Il alloit en leur lieu substituer ses traits.  
Loin d'insulter à l'innocence ,  
Il l'eût mise à couvert d'attentats indiscrets :  
Au lieu de feux , dont s'arme sa puissance ,  
Il n'eût lancé que des Arrêts ;  
Trop content , dans l'espoir d'une gloire nouvelle ,  
De mettre en d'autres mains l'honneur de ses exploits.  
Si bien que la Reine des Loix ,  
A ses devoirs toujours fidelle ,  
Eût servi les Amours , métier peu digne d'elle ;  
Puis renversant l'ordre & le préjugé ,  
La balance à la main l'Amour auroit jugé ,  
Et d'un Code nouveau présenté le modèle.  
Au premier mouvement de ce Fils de Cypris ,  
Themis , peu s'en faut , éperduë ,  
Au Ciel , d'où récemment elle étoit descendue ,  
Commençoit à porter ses cris.

Quel desordre n'alloit point naître ?  
Si l'Amour soutenu par les Jeux & les Ris,  
Essaim folâtre ensemble & traître,  
L'eût surprise au milieu de ses suppôts cheris,  
Graves barbons & vrais Dieux de la terre !  
Mais craignant qu'en effet le trouble qui s'accrut,  
N'allumât le feu de la guerre,  
De l'ordre du Ciel même Apollon accourut.  
Que vois-je ? & de quelle indécence  
Donnez-vous l'exemple aux humains ?  
Eh quoi ! l'Amour & la Justice aux mains,  
Profanant ainsi leur puissance,  
Prétendroient usurper l'un sur l'autre leurs droits ?  
A peine eut-il parlé, sa divine éloquence,  
Plus souveraine encor que l'Amour & les Loix,  
D'un éclat imprudent prévint la conséquence.  
Pour établir, poursuivit-il, entre vous  
L'union & l'intelligence,  
Je viens de faire choix d'un moyen des plus doux :  
Il est un Mortel dont la Race  
M'a fourni de tout tems d'illustres Nourrissons :  
Il a sçu jeune encor en atteindre la trace,  
Et priser les vertus beaucoup plus que les noms.  
Ce fut en sa faveur que le Dieu de la Thrace  
Des mains d'un chaste Hymen y joignit des moissons  
D'une gloire que rien n'efface.  
Amour, il tient de toi l'art de plaire & la grace ;  
Et toi, Themis, s'il faut ne nous déguiser rien,

Son



Son cœur est ton ouvrage , & son esprit le mien.

A mes leçons dès le berceau docile ,  
Dans le sein de l'honneur sous mes yeux cultivé ,  
Genie actif, heureux , facile ,  
Toujours plus net alors qu'il est plus élevé :

Voilà quels traits forment son caractère ,  
Et par où dans le cours d'un brillant Ministère ,  
Il balance les droits du peuple & de la Cour.

Par l'accord que je prétends faire ,  
Chacun de vous sur lui va regner tour à tour ;  
Sans que de ses travaux l'un puisse le distraire ,

Ni que suivant une loi trop severe ,  
A travers ses loisirs l'autre se fasse jour.  
Tout se conclut ainsi qu'Apollon le desire ;  
Et le Dieu regagnant le celeste séjour ,  
Alla veiller au bien de son Empire.

C'est depuis ce tems-là qu'au gré de tes desirs ;  
Et qu'à l'aide , Le N. , des Filles de Memoire ,  
L'Amour a pris le soin de tes plaisirs ,  
Et Themis celui de ta gloire.





## SUR UNE CAVALCADE.

Quelle est la charmante quadrille,  
Qui vient de s'offrir à nos yeux?  
A la beauté dont elle brille,  
On diroit que jusqu'en ces lieux,  
Des climats où le jour commence,  
Les courciers du Dieu Radieux,  
N'ont franchi tout l'espace immense;  
Que pour nous amener des Cieux,  
Deux objets tendres, gracieux,  
Où les Dieux même ont mis leur complaisance.  
On diroit que plus fiers encor de leur fardeau,  
Que de celui du Char de la lumière,  
Ils n'ont fourni cette carrière,  
Que pour rendre le jour plus beau.  
De l'une & de l'autre Courrière,  
Aussi-tôt une ville entière,  
Vient admirer le spectacle nouveau;  
Et de près plus on les observe,  
Plus tous les cœurs se trouvent, sans réserve,



Ou de respect , ou d'amour prevenus :

L'une a les graces de Minerve ,

L'autre le souris de Venus.



## A MADEMOISELLE

D \* \* \*

*Sur la retraite qu'elle habite.*

CHANSON.

P Ar-tout où vous portez vos pas ,  
Le Ciel répand sa clarté la plus pure ;  
Sous vos regards s'enrichit la nature ,  
Tout rit où brillent vos appas.  
La tendre Amante de Zephire ,  
N'abandonne plus ce séjour ,  
Entre vous & le Dieu du jour ,  
De ces beaux lieux vous partagez l'empire.



HJ

---

*Sur la même.*

## AUTRE. CHANSON.

C E n'est jamais qu'avec l'eau pure ,  
Et par les mains de la nature ,  
Que ton visage est apreté :  
C'est ainsi que l'aimable Flore ,  
Ne doit l'éclat de sa beauté ,  
Qu'aux larmes seules de l'Aurore.







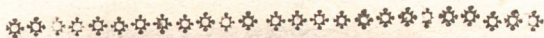
L E

## RENDEZ-VOUS,

CHANSON.

**D**ieu du jour que ta course est rapide & legere !  
 De deux Amans puisse l'humble priere,  
 S'élever jusqu'à toi sur l'aile des Zéphirs !  
 L'Amour qui nous rejoint, après mille soupirs ;  
 Redemande le prix d'une faveur si chere ;  
 Mais le tems vole & borne nos desirs.

Si dans ta brillante carriere,  
 On t'a vû quelquefois retourner en arriere ;  
 Arrête-toi pour servir nos plaisirs.



AUTRE.

**D**ans ce repas pour moi tout est mystere :  
 La Table est un Autel, le flambeau qui l'éclaire  
 Est ce feu petillant d'un vin délicieux ;

D'une voluptueuse chere  
 La fumée est l'encens qui brûle pour les Dieux ;  
 Comus , c'est toi que je contemple,

H iij

Sous les traits empruntés du maître de ces lieux :  
 Et ce Salon , belle Iris , est un Temple ,  
 Dont la Divinité repose dans vos yeux.



## CH AN S O N.

*Une Dame avoit demandé à l'Auteur quelques paroles sur la mort du Marquis de \* \* \* tué à l'affaire de Parme , il prit sa pensée dans le mot de cette belle devise d'une Tourterelle qui a perdu son pair. Piango la sua morte , & la mia vita.*

**D**Ans les périls dont Bellone est suivie ,  
 Mon Amant vient de terminer son sort.  
 La douceur de le voir m'est pour jamais ravie :  
 C'est peu pour moi de regretter sa mort ,  
 Je dois pleurer encor plus sur ma vie.







L A  
CONQUE MARINE  
A MADEMOISELLE  
D'ABIN.

J Eune d'Abin , commandez à vos larmes,  
Ces feux cruels d'où naissoient tant d'allarmes ;  
D'un triste effet ne seront point suivis :  
Le Ciel commence à vous rendre les charmes ,

Qu'il sembloit vous avoir ravis.

Dieux ! qu'ils brilloient quand je les vis ;

Dans ce \* jardin où les Jeux & les Ris ,  
Leur tenoient lieu de cortège & de guides !  
Et qui sembloit à vos regards surpris ,  
Plus beau que n'est celui des Hesperides.  
N'aviez besoin lors , d'appréts ni d'atours ;  
Et pour l'honneur de la gent Poitevine ,  
Il m'en souvient , & souviendra toujours ,  
Les uns vantoient votre taille divine ,  
D'autres vos traits, & puis tous vos appas ,

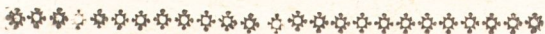
\* *Les Thuilleries,*

H iij

Par le menu ; les graces , le sourire ,  
Le regard tendre : & s'il faut tout vous dire ,  
D'autres loüoient ce qu'ils ne voyoient pas.

Or deormais n'ayez l'ame chagrine :  
Car sous ce voile , où par d'heureux secours ,  
Un teint plus net se forme , & peau plus fine ,  
Votre beauté va reprendre son cours.

Telle autrefois d'une Conque Marine ;  
Sortit la Reine des Amours.



## EPIGRAMME.

**L** Es Systêmes hardis dans les sujets sublimes ;  
Ceux même où la raison a le plus éclaté ,  
N'ont pû tirer encor de ses profonds abîmes ,  
L'aimable & simple verité.  
En vain pour la connoître & ne pas s'y méprendre ;  
On a de siècle en siècle à l'envi travaillé :  
Tant de brillans Effais ne font , à le bien prendre ,  
Que songes d'un homme éveillé.







# LE CONCERT

*Etabli à Poitiers.*

**D**Ans \* un Palais de nos Ayeux ;  
 Riant Domaine à present de Cythere,  
 Azile aimé d'un de nos demi-Dieux ,  
 Du Dieu Pan rival gracieux ,  
 Et de tous ses accords brillant dépositaire :  
 Dans ce lieu , dis-je , interdit au vulgaire ;  
 Et les Mardis ouvert aux curieux ,  
 Hyer parmi des sons mélodieux ,  
 Et dans ces doux momens d'un plaisir Ephemere ;  
 Une beauté survint , & charma tous les yeux.  
 Du Dieu d'Amour je la pris pour la mere ;  
 Comme elle , elle embrasoit les cœurs de mille feux ,  
 Sur une Enfant qui marchoit sur ses traces ,  
 Plus d'un regard aussi-tôt est tombé :  
 Un souris fin , sa jeunesse & ses graces ,  
 Me la font prendre à son tour pour Hébé ;  
 Nymphé qui verse aux Dieux ce moussieux qui petille ;  
 Seul nectar , dont par fois leurs cerveaux sont frappés ;

\* *L'Hôtel de Ville.*

Mais aux transports qui m'étoient échappés ;  
 Sur les attraits dont l'une & l'autre brille ,  
 Ouvrez les yeux , vous vous trompez ,  
 Me dit quelqu'un ; c'est Saint Chartre & sa fille :



## C H A N S O N.

**P**Rès de ces bords j'ai vû Cloris,  
 Je l'ai reconnue à ses graces ;  
 Mais les Amours s'y sont mépris,  
 Et tous, comme à leur mere , ont volé sur ses traces :  
 Troupe folâtre prétends-tu ,  
 Bornor sa gloire aux dons de plaire ?  
 C'est aussi-bien Minerve à sa vertu ,  
 Qu'à sa beauté la Reine de Cythere ,

## A U T R E.

**N**On ce n'est point par les soins de l'Aurore ;  
 Que Flore brille ici des plus vives couleurs ;  
 Elle n'a pas besoin du tribut de ses pleurs.  
 Lieux enchantés vous n'y verrez éclore ,  
 L'éclat de vos plus belles fleurs ,  
 Que sur les pas de celle que j'adore ,







# CANTATES

## SUR LA PAIX.

Quelle splendeur tout-à-coup m'environne ?  
L'Olympe s'ouvre, & du Conseil des Dieux ;  
Je vois sortir d'accord Minerve avec Bellone.  
C'en est fait , le Destin l'ordonne ,  
La Paix va descendre en ces lieux ;  
Mais déjà sur son Char elle s'offre à mes yeux :  
La Justice l'embrasse , & l'Amour la couronne,  
C'est le plus beau présent des Cieux.  
Divinité toujours charmante ,  
Vole sur l'aile des Zéphirs :  
C'est par toi que la jeune Amante ,  
Voit la fin de ses déplaisirs.  
Pour une gloire encor plus belle ,  
Viens désarmer de fiers vainqueurs ;  
Calme l'Empire de Cybele ,  
Et regne encor plus sur les cœurs.  
Dieux, à combien d'horreurs qui désoloient la Terre  
Vont succéder de miracles divers !  
La même main qui lançoit le Tonnerre  
Répand le calme dans les airs ;

Par elle un plus beau jour éclaire l'Univers;  
La discorde fuit devant elle.

A peine encor sauvés de cent périls affreux;  
De cruels combattans terminent leur querelle;  
Par de communs plaisirs, & dans les mêmes jeux,

Qu'à l'envi de chaque Bergere,  
Sur ces bords brillent les appas:  
Dans la danse la plus legere,  
Que toutes pressent sous leurs pas  
L'émail des Prez & la fougere.  
C'est à Flore à parer leurs têtes,  
C'est au bel enfant de Cypri  
D'ordonner leurs jeux & leurs fêtes;  
Ce n'est qu'à lui qu'il est permis,  
De tenter encor des conquêtes.

Mais quel est ce Heros conduit par la Victoire;  
Ce jeune Roi, plus beau que le fils de Venus?

Va-t'il fermer le Temple de Janus,  
Ou rapporter aux Dieux tout l'éclat de sa gloire?  
Non: ces augustes traits ne sont point inconnus,  
Tous les cœurs volent sur ses traces;  
Tous les yeux en sont éblouis:

Voit-on la Majesté s'unir à tant de graces,  
Sans y reconnoître Louis?  
Aimable Paix, r'anime la nature,  
Fille du Ciel fais-nous d'heureux loisirs;  
Brille en ces lieux d'une clarté plus pure;  
Et sur ses pas fais voler les plaisirs.



Après pleurs d'une absence trop dure,  
 Belles, cherchez l'objet de vos desirs ;  
 Nymphes des eaux ue de votre murmure ,  
 Le bruit s'accorde à leurs tendres soupirs.



*Justitia & Pax osculatae sunt. Psal. 84*

## C A N T A T E

*Sur la Paix procurée à l'Europe par  
 Monseigneur le Cardinal de Fleuri,  
 Principal Ministre.*

EMINENTISSIMÆ SIMPLICITATIS VIRO. Vell. Pater,

C I E L , c'est à toi qu'il en faut rendre grace:  
 Du sang qui l'arrosa la Terre fume encor ,  
 Et déjà de nos maux le souvenir s'efface.  
 Un Mortel parmi nous sous les traits de Nestor  
 Du Monde entier vient de changer la face,  
 Et ramene le Siècle d'Or.  
 C'est par lui qu'à nos vœux ta main toujours propice  
 Conduit un jeune Roy, l'amour de ses Sujets:  
 Telle Minerve au Fils d'Ulysse  
 Apprenoit à regler ses augustes projets.

LOUIS par lui va remporter  
 Le prix d'une nouvelle Gloire ;  
 Sa Clemence vient d'éclater  
 Au sein même de la Victoire.  
 Déjà le droit des Souverains,  
 Dans ses limites se resserre ;  
 Il donne la Paix aux humains,  
 Et de nouveaux Rois à la Terre.

Ministre aimé des Cieux , à tes pieds à la fois ;  
 La Discorde est aux fers , la pâle Envie expire ;  
 Tu relevés l'éclat de ce superbe Empire ,  
 Tes conseils font sa gloire & tes Vertus nos Loix :  
 Des innocens plaisirs la troupe s'y r'assemble ,  
 La Pieté s'y plaît & rentre dans ses droits :  
 Qu'il est beau de donner ensemble  
 L'exemple à des Sujets , & des leçons aux Rois !

Chastes Filles de Memoire ,  
 Par les chants les plus parfaits  
 Rendez hommage à sa gloire ,  
 Et publiez ses bienfaits ;  
 Déjà la Nayade attentive  
 Est prête à suspendre le cours  
 D'une onde pure & fugitive  
 Qui murmure dans ses détours.  
 De sa propre beauté , tel qu'un Lys , revêtu ,  
 De son sublime Rang l'appareil l'importune :  
 Son Cœur, plus grand que sa fortune,



Ne met de prix qu'à la Vertu.  
Après avoir éteint le flambeau de la guerre  
Il va porter plus loin ses travaux immortels :  
C'est en reglant les droits des Maîtres de la Terre ,  
Qu'il préparoit l'accord du Trône & des Autels.

Entre tes divines mains  
Toi qui tiens ses destinées ;  
Pour le repos des humains ,  
Prolonge au moins ses années ;  
Qu'aucun souci pendant leur cours  
Sur son front n'imprime ses traces ;  
Qu'ainsi que dans ses plus beaux jours  
Flore s'y jouë avec les Graces.





# BERSABEE.

## CANTATE.

**D** Es profondes Forêts la Deesse en allarmes ;  
 Diane , dans les eaux d'un bain délicieux ,  
 Surprit les regards curieux ,  
 D'un mortel qui bientôt lui paya de ses larmes ,  
 Le triste plaisir de ses yeux ,  
 Et perit de ses propres armes ,  
 Telle aussi Bersabée en un bain écarté ,  
 Tranquille & sans soupçon prodiguoit tous ses char-  
 mes  
 Aux yeux d'un Roi puissant qu'enivroit sa beauté.  
 Amour ta puissance est extrême ,  
 Et tu peux quand tu veux ,  
 Du sein de l'Onde même ,  
 Faire partir tes feux.  
 Trop souvent pour se soustraire ,  
 Au regard qui nous éclaire ,  
 On prend d'inutiles soins ;  
 Le plus secret mystère ,  
 N'a que trop de témoins.  
 Envain David frappé d'un semblable spectacle ,  
 Rapelle



Rapelle la vertu qu'il a fait éclater :  
Il cede aux doux transports qui viennent l'agiter ,  
Et ne songe plus qu'à l'obstacle ,  
Qu'un Epoux va lui présenter.  
Celui dont la brillante audace ,  
A l'altier Philistin fit craindre son courroux ;  
Aux yeux de Bersabée a bientôt trouvé grace ;  
Mais d'un vaillant & malheureux Epoux ,  
Dont la présence l'embarrasse ,  
Comment tromper les yeux jaloux ?  
Un Roi que la gloire environne ,  
A ses côtés , & sur son trône ,  
Peut placer la beauté ,  
Dont il est enchanté :  
Mais il flétriroit sa mémoire ,  
Et même sans aucun retour ,  
S'il en coûtoit à sa gloire ,  
Pour mieux servir son amour.  
Qu'un projet funeste & barbare ,  
Aux Amans jaloux coûte peu !  
Pour un cœur dont l'amour s'empare ;  
Le crime n'est bien-tôt qu'un jeu.  
D'une guerre alors déclarée ,  
Et qui s'ouvroit de toutes parts ,  
Le triste époux de Bersabée ,  
Urie , affrontoit les hasards :  
Par tout sa valeur sans égale ;  
Comme un torrent rapide alloit suivre son cours ;

Quand pour mieux assurer ses perfides amours,  
L'ordre secret du Roi précipita ses jours,  
Dans le péril certain d'une embuche fatale.

Le Ciel prit plaisir de placer  
David au rang suprême,  
Heureux s'il eût seu commencer  
Par regner sur lui-même.

O Ciel ! un Roi de tes dons revêtu ;  
Doit-il brûler sous d'amoureuses chaînes ;  
Et l'exemple de la vertu ,  
L'est-il encor des foiblesses humaines ?







*Sur les travaux ordonnés pour la beauté & la commodité des Chemins.*

E P I S T R E.

A MONSIEUR \* \* .

O U I , cette noble ardeur dont ton cœur est épris ,  
 De tes travaux, Cleon, reçoit déjà le prix :  
 Déjà sur cet essai de tes nouveaux Ouvrages ,  
 Le voyageur charmé prodigue ses suffrages.  
 Ce lieu même où l'on voit tant de cris s'élever ,  
 Sera le plus ardent bien-tôt à t'approuver.  
 Le murmure du peuple est un premier salaire ,  
 Il faut pour le servir risquer de lui déplaire ;  
 Ne point perdre de vûë en ce noble embarras ,  
 L'incalculable honneur de faire des ingrats.  
 En soutenant les droits d'un pouvoir légitime ,  
 Ce qu'on perd sur l'amour se reprend sur l'estime ;  
 Et quelque triste jong où l'on soit abbattu ,  
 Chacun rend tôt ou tard justice à la vertu.  
 Tu sçais ce que malgré de trop justes menaces ,  
 Le bas peuple en sa fougue entreprit sur nos Places ;

I ij

Et comment, insultant le Maire & ses faisceaux ;  
 Il courut immoler de tendres Arbrisseaux.  
 A l'aide du cordeau (a) Dryades alignées,  
 Nymphes que sous ce nom la Fable a désignées.  
 Mais le calme rentra dans les esprits flottans,  
 Et la tige en sa fleur annonça le Printems.

L'Enclos plus resserré d'une inégale Place,  
 N'offrit plus à nos yeux qu'une riante face ;  
 De leur progrès flatteur les arbres réjouis,  
 L'adrescoient en offrande aux (b) mânes de LOUIS.  
 Et dès que la (c) Déesse en Ephese adorée,  
 Avait chassé le jour de la voute azurée,  
 Là sous les feux tremblans de son paisible cours,  
 Se r'assembloient les Ris sur les pas des Amours:  
 Et la guirlande en main, mais plus legere encore,  
 Sur un fable argenté s'élevoit (d) Terpsicore.  
 Combien à leurs foyers de maris retournés,  
 Exaltant des travaux qu'ils avoient condamnés,  
 De pareils passetemps n'y remportoient l'image,  
 Que pour t'en applaudir & pour t'en rendre hom-  
 mage ;

(a) *Nymphes qui présidoient aux Forêts, & résidoient dans le sein des Arbres.*

(b) *La Statuë de feu Louis XIV.*

(c) *La Lune, autrement Diane.*

(d) *La Déesse de la Danse & de la Musique.*



Et prêts à te servir par-delà tes désirs ;  
 Alloient bénir ton nom dans de plus doux plaisirs ?  
 Pour ius, Cleon, poursuis ta nouvelle entreprise,  
 La Sagesse l'ordonne, & la Cour l'autorise :  
 Et quant au prompt succès dont tu deviens garant,  
 Simple en est le moyen, si l'objet en est grand.  
 Sous un heureux auspice on commença l'ouvrage ;  
 La Terre s'embellit, le Ciel fut sans nuage,  
 Le C\* rouloit ses eaux d'un murmure plus doux,  
 Les Heures (a) les Zéphirs voloient au rendez-vous.  
 Si-tôt que devant toi vint s'ouvrir la barrière  
 Chacun crut, à travers une noble poussière,  
 Et d'un peuple nombreux attirant les regards,  
 Voir le fils (b) de Latone escorté des beaux Arts.  
 Toi-même confirmant cette aimable imposture,  
 Pour l'embellir dis-tu, corrigeons la nature ;  
 Qu'elle plie à son tour sous un nouveau dessein :  
 Et la Terre à ta voix ouvroit déjà son sein,  
 Et sembloit, aux dépens des trésors qu'elle enfers,  
 Demander le compas & souhaiter l'équerre ;  
 Présage du succès en des projets si hauts.  
 Tel à peu près l'amour débrouilla le chaos.

(a) Déeses, filles de Jupiter & de Themis :  
 on les representoit avec des Cadrans & des Hor-  
 loges pour présider aux Ouvrages publics.

(b) Apollon le Dieu des Arts & des Muses.

Le peuple rebuté de fardeaux tributaires ;  
D'un travail politique ignore les mystères,  
Et sans en concevoir aucun espoir plus doux ,  
En voit peu les rapports au bien commun de tous ;  
Même il se croit blessé dans ses droits légitimes.  
Tandis quet'appuyant sur de sages maximes ,  
Tu sçais , Cleon , tu sçais par de secrets accords ,  
En mouvoir à ton gré tous les différens corps ,  
Puis rapprochant en tout le début & la suite ,  
Sur des principes sûrs , établir ta conduite ;  
Et toujours accorder par un beau résultat ,  
Les intérêts du peuple & les raisons d'Etat.  
Mais si par des contours aidés d'un doux sourire ,  
A ton but aisément tu ne peux le conduire ,  
Laisse-lui ses erreurs : bien-tôt de tes chemins ,  
La beauté passera pour l'œuvre des Romains.  
Rome vit en effet au niveau des campagnes ,  
Sous ses pieds tout à coup s'applanir les montagnes ;  
Et donnant à l'orgueil moins qu'à l'utilité ,  
Referra l'Univers après l'avoir dompté.  
Ses beaux chemins n'étoient que fruits de sa victoire ;  
L'Art qui les construisit éternisoit sa gloire ,  
D'un Regne merveilleux monumens éclatans ,  
Sûrs de braver l'orage & de franchir les tems.  
Que dis-je ? à ses remparts compagnons de fortune  
Troye employa jadis Apollon & Neptune ,



Ce fut pure corvée , & de \* Laomedon  
 Aucun d'eux ne reçut ni salaire , ni don ;  
 Ni ne donna relâche à ses efforts suprêmes ;  
 Tant les travaux publics sont dignes des Dieux mêmes.

Ose les imiter dans ce sublime emploi ,  
 C'est un honneur, Cleon, qui n'appartient qu'à toi.  
 Tel qui de tes projets entrevoit l'harmonie ,  
 Loin de l'ordre commun reporte ton génie ;  
 Et d'après les vertus que tu tiens de ton sang,  
 Jeune encor aux Conseils te place au premier rang.

*\* Roi de Phrygie qui engagea Apollon & Neptune à lui aider à relever les murs de Troye , la Ville la plus célèbre de ses Etats.*





# A MONSIEUR DE LARGILLIERE

PEINTRE CELEBRE,

*Sur le Portrait qu'il a fait de Madame  
\* \* sous le nom de Themire , &  
peinte en Minerve.*

**J**E ne m'étonne point , illustre Largilliere ;  
Si , conservant son feu , sa grace singuliere ,  
Ton Pinceau vient encor d'exposer à nos yeux ;  
Un chef-d'œuvre des dons que tu reçus des Cieux :  
Si ta main déployant des trésors sans réserve ,  
Tu viens dans sa splendeur de nous peindre Minerve  
Elle a sçu t'éclairer des tes plus jeunes ans ,  
Et la Deesse en toi couronne ses présens.  
Tu confonds deux objets , & dans ce beau mélange ;  
De Minerve à Themire on va prendre le change.  
De l'immortalité c'est t'assurer le sceau ;  
L'une a conduit ton cœur & l'autre ton pinceau :  
L'une a rempli ton sein d'une celeste flamme ,  
Et d'un attrait plus doux l'autre a touché ton ame ,  
Flatteuse



• Flatteuse illusion où se trouvent plongés ;  
Entre ces deux objets tes esprits partagés.  
Tel autrefois tout prêt de regagner Itaque ,  
Au départ de Mentor , se trouva Thelemaque ;  
Quand voulant s'exhaler en des regrets trop vains ,  
Minerve en le quittant reprit ses traits divins.  
Oùi , c'est trop peu pour toi d'imiter la nature ;  
Tu veux porter plus loin ta sçavante imposture ;  
Et t'ouvrant des sentiers jusqu'ici peu battus ,  
Tu veux peindre les mœurs & tracer les vertus ,  
Donner aux passions leurs différentes faces ,  
A la noble fierté joindre toutes les graces ;  
La decence en reçoit l'honneur que tu lui dois ,  
Et la chaste pudeur s'exprime sous tes doigts.  
Des mysteres de l'art la beauté réunie ,  
Compose un tout charmant dont la douce harmonie  
Aux yeux du Spectateur prononce trait pour trait ,  
L'ame même du Peintre , ainsi que le Portrait.  
Elle élève la nôtre , & comblant ton attente ,  
D'un superbe Tableau nous laisse voir l'entente ;  
Sa richesse n'a point d'ornement superflus  
Ce qui devoit ici nous surprendre le plus ,  
Ce n'est pas la beauté d'un si parfait ensemble ;  
Ni le goût , ni le vrai que ta sagesse assemble :  
Mais c'est de voir qu'en toi le Ciel unisse encor ;  
La force du génie , & les ans de Nestor.

*Tome II.*

K



A M O N S I E U R  
L E D U C D \* \* \*

*Sur la Mort de Madame* \* \* \*.

A Ssez de ta douleur j'ai respecté le cours;  
De Themire la Parque a tranché les beaux jours;  
Il est vrai : pour jamais privé de tant de charmes,  
Il est digne de toi de répandre des larmes.  
L'amour, de tous les biens que le ciel fit pour nous;  
S'il n'est pas le plus grand, peut-être est le plus doux.  
Dans les cœurs élevés il n'a rien qui nous blesse;  
Il n'est point de vertu, s'il n'est point de foiblesse;  
Mais dans un trouble affreux c'est assez demeurer :  
Songe à t'en affranchir, hâte-toi de pleurer;  
Et détournant de toi mille images funestes,  
D'une vaine douleur épuise tous les restes.  
Que dis-je ? n'aide point toi-même à te tromper;  
Mesure mieux le coup qui vient de te fraper.  
La tristesse a trouvé le défaut de tes armes,  
Tu n'avois devant toi que l'objet de tes larmes;



Un loisir languissant contraire à ton grand cœur,  
Encor plus que sa perte a part à ta douleur.  
Dans de nobles travaux dont le desir t'enflamme,  
L'Amour, n'en doute point, eût respecté ton ame.  
Moi-même je t'ai vû de ta gloire occupé,  
De cent jeunes beautés legerement frapé:  
Un secret que couvroient les plus galantes Fêtes;  
A des raisons d'Etat ramenoient tes conquêtes:  
Des charmes du plaisir moins prompt à t'abuser,  
Chacune disputoit l'honneur de t'amuser:  
Toutes desespéroient de dompter ton courage,  
Et la paix de l'Europe alors fut ton Ouvrage.  
Mais sans te rappeler ces tems brillans, crois-moi,  
Il est encore, il est des soins dignes de toi.  
Ose porter aux pieds d'un Maître qui t'estime;  
D'un peuple gémissant, la douleur légitime:  
Peins-lui dans ses conseils, sous un voile apparent,  
Ou le sçavoir perfide, ou le zele ignorant.  
Qu'attendant des vertus appuis de la Couronne,  
Sur tes lèvres assise ainsi que sur son Trône,  
Loin de se profaner par d'indignes égards,  
La vérité par toi se montre à ses regards.  
Je veux que ton ardeur ne puisse être étouffée;  
N'espere pas pourtant comme un nouvel Orphée  
Derobier Euridice à l'Empire des morts;  
Sur toi-même plutôt tourne tous tes efforts.  
Dans ses attachemens quoique l'homme envisage

Il est mille secours s'il en veut faire usage;  
 Thémire ne vit plus : dans ce cruel malheur,  
 Sois fidele à tes feux sans l'être à ta douleur.  
 Garde-toi de t'en faire une image trop noire,  
 Ose de tes plaisirs rappeler la mémoire.  
 Ne te détache point d'un souvenir si beau,  
 Et jette au lieu de pleurs des fleurs sur sontombeau.  
 Songe au moins dans l'ennui dont ton ame est tou-  
                   chée,  
 Que du public sur toi l'a vûe est attachée ;  
 Que des Grands devant lui tous les droits sont bor-  
                   nés,  
 Que de ses jugemens tous sont esclaves nés.  
 Enfin fais-toi du Ciel un arrêt respectable,  
 De la nécessité d'un terme inévitable ;  
 Et sans perdre en regrets de précieux instans,  
 Fais faire à ta vertu , ce que fera le tems.



Sur





SUR UNE LETTRE

DE MADAME

LA MARQUISE

DE SIMIANE,

*Où sous des idées très-riantes, & dans  
un Dialogue enjoué, elle faisoit l'é-  
loge de l'Amitié.*

**Q**uoique l'on puisse se permettre,  
Sur un sujet aussi flatteur,  
Comment d'une pareille Lettre,  
Exalter le stile enchanteur?  
Divine Muse je t'implore,  
Viens par quelque comparaison;  
Viens en louer l'esprit & la raison;  
Quelque chose de plus encore,  
Que la raison & que l'esprit,  
Les Graces qui semblent éclore;

K iij

Sous la belle main qui m'écrit.  
Mais , quoi ! déjà d'une celeste flamme  
Un rayon présente à mon ame  
Des images qu'elle chérit.

SIMIANE entre dans l'emblème ;  
Sous des traits fins , sous l'agrément extrême ;  
D'un dialogue varié ?  
C'est elle , c'est la vertu même ;  
Qui dresse un Temple à l'Amitié.







F R A G M E N T,  
O U  
L A D E S C R I P T I O N  
D' U N E F A M I N E.

Q U e ne peut la famine au sein d'un vaste Empire ?  
 Là l'œil épouvanté ne voit de toutes parts  
 Que des corps décharnés, & des spectres épars.  
 La nature y fremit aux besoins asservie ,  
 Le Riche craint la mort, & le pauvre la vie.  
 A chaque occasion ardens à s'émouvoir ,  
 Tous n'attendent d'appui que de leur desespoir ;  
 Chacun craint dans ses maux des malheurs plus  
     sinistres,  
 Tout est suspect, la foi, le zèle des Ministres ;  
 Quoique puisse entreprendre un vertueux effort ,  
 Les secours ont par-tout l'appareil de la mort.  
K iiij

La prudence est cruelle , & parmi tant d'allarmes ;  
N'oppose à mille cris que la pointe des armes.  
Tout un peuple en fureur ne connoît plus de frein ;  
Sur son Trône ébranlé pâlit le Souverain ;  
Alors du châtimement injuste ou légitime ,  
L'exemple est dangereux encor plus que le crime ;

. . . . .







F R A G M E N T S  
D'UN POEME INTITULÉ  
R A D E G O N D E.

R E I N E D E F R A N C E.

**J**E chante cette Reine en vertus si féconde :  
 Jadis l'amour du Ciel , & l'exemple du monde ,  
 Et qui sçut à l'éclat du Trône de nos Rois ,  
 Préferer, jeune encor, l'opprobre de la Croix.  
 Toi qui couvres si bien l'erreur où tu nous plonges ,  
 Brillant fils de Latone , & pere des mensonges ,  
 Qui jusque sur le vrai répands de faux appas ,  
 Fabuleux Dieu des Vers je ne t'invoque pas.  
 Sur un appui plus sûr , mon attente se fonde ,  
 C'est vous, restes sacrés, cendres de Radegonde ,  
 De qui j'ose esperer un secours éclatant :  
 Par vous l'aveugle voit , le sourd par vous entend :  
 On ne voit point en vain vos faveurs réclamées ,  
 Du sein de ce tombeau qui vous tient enfermée ,

Et qui vit à ses pieds tant de Rois abbatus ;  
Répandez jusqu'à moi l'odeur de vos vertus ;  
Et soyez dans la gloire où je vous envisage ,  
Ainsi que le sujet , l'ame de cet ouvrage.

Barzan , Roi respecté parmi les Potentats ,  
'Avoit entre trois fils partagé ses Etats :  
La Thuringe en pâlit , & par-là divisée ,  
Parut à ses voisins une conquête aisée ;  
Sous une même main toujours plus affermi ,  
Un pouvoir partagé ne regne qu'à demi.  
La Discorde aussi-tôt de son vol ordinaire ,  
Va trouver d'Hermenfroi l'épouse sanguinaire ;  
Devant elle à grand bruit fait siffler ses serpens :  
Porte au lit d'un Epoux les pleurs que tu répands ,  
Lui dit-elle , & bien loin qu'un injuste partage ,  
D'un Roi tel que Barzan démembrant l'héritage ,  
De l'ainé de ses fils trahisse ainsi l'espoir ,  
De tes charmes sur lui rappelle le pouvoir.  
Peins-lui dans tout son jour la grandeur souveraine ;  
Sa gloire , ses périls ; & pour servir ta haine ,  
Si ce n'est point assez d'un visage si beau ,  
Dans les mains de l'Amour dépose mon flambeau.  
L'Amour te doit tout : va , sans tarder davantage :  
De ce double secours éprouver l'avantage.  
Elle dit , & bien-tôt gagne l'affreux séjour ,  
Qui la cache aux mortels , & la dérobe au jour.  
Hermenfroi sent déjà jusques au fond de l'ame ,  
L'effet terrible & prompt de la fatale flamme ,



Qui venant à l'appui des conseils inhumains,  
Dans le sang fraternel lui fit tremper ses mains.  
Berthaire vit par lui trancher sa destinée ;  
De ce malheureux Roi Radegonde étoit née.  
A la clarté du jour ses yeux à peine ouverts ,  
Virent charger ses mains des plus indignes fers ;  
Sut les pas des vainqueurs prisonniere timide ,  
Elle ignore en quels lieux la fortune la guide.  
Mais le Ciel qui par-là sembloit la dédaigner ,  
Préparoit les moyens de la faire regner ;  
Et pour mieux soutenir la foi de ses oracles ,  
Du sein des troubles même ébauchoit ses miracles.  
Les malheurs qui du Trône auroient dû l'écarter ,  
Sont des degrés pour elle à pouvoir y monter.  
Du sort des Rois le Ciel se rend lui seul l'arbitre ,  
Son vouloir fait leurs droits & sa faveur leur titre.  
Et quoiqu'il les distingue entre tous les humains ,  
Le don brillant du Sceptre est un jeu de ses mains.  
Hermenfroï que flattoient ses conquêtes rapides ,  
Donne encor plus d'effor à ses projets perfides ;  
A son ambition toujours plus asservi ,  
N'en est que plus ingrat à qui l'a bien servi.  
Ennemi trop barbare , ami plus infidele ,  
Tout en avoit subi l'injustice cruelle.  
Que de devoirs enfin par lui sacrifiés :  
Quand Clotaire & Thierry deux Rois ses Alliés ;  
Vangerent à l'envi sur ce perfide frere ,  
Et la foi violée , & le sang de Berthaire.

Bien-tôt pour digne prix de ses noirs attentats ;  
Il se vit dépouillé de ses propres Etats :  
Lui-même prévenu d'une terreur secrète ,  
Ne put s'ouvrir qu'à peine une indigne retraite ;  
Et sa chute servit, après des maux si grands ,  
De victime à son peuple & d'exemple aux Tyrans.

A peine Radegonde avoit atteint trois lustres ,  
Que remise au pouvoir de deux Rivaux illustres ,  
Chacun d'eux aspireroit à lui donner la main ;  
Mais l'espoir dans leurs cœurs long-tems flotte incertain.

A l'éclat de son sang ses graces assorties ,  
Aux champs du Vermandois se formoient dans  
Authies ,

Lieu superbe , Château respecté par les temps :  
Là d'un beau naturel, les progrès éclatans ,  
Au mépris de la gloire & des grandeurs du monde ;  
Acheminoient déjà le cœur de Radegonde :  
Et Dieu qui ne vouloit lui laisser rien d'humain ,  
A la perfection la menoit par la main.  
Telle insensiblement dans les feux qu'elle étalle ,  
Nous amene le jour , cette Aube Orientale ,  
Qui toujours dans son cours marche à pas mesurés ;  
Et se perd sans regret dans les champs azurés.  
O Ciel ! en la formant tu soutiens ta querelle ,  
C'est pour manifester tes grands desseins sur elle :



Pour elle la nature a peu d'obscurités ;  
 Et de-là s'élevant aux grandes vérités ,  
 Son esprit qui les voit dans leur source première ;  
 Connoît la fin de l'homme , & sur-tout sa misère.  
 Radegonde bientôt du sein de ses faux Dieux ,  
 Apprend à se soustraire à leur culte odieux ,  
 Cherche la vérité sans que rien la retienne ,  
 Et dans un sang Payen porte une ame chrétienne.

Le mépris des grandeurs , prémices de sa foi ,  
 N'avoit point attendu que la divine \* Loi ,  
 Exposée à ses yeux , les frappât d'anathème.  
 Pour un plus prompt effet dans les eaux du Baptême ;  
 Elle cherche à puiser un esprit pénitent ,  
 Et rend à Jesus-Christ un hommage éclatant ,  
 Pour ne lui rien laisser de son erreur première ,  
 La foi descend du Ciel dans un char de lumière ,  
 La grace qui la suit ne l'abandonne pas ,  
 Et l'altière raison fuit loin devant ses pas ,  
 Humble dans son maintien , plus simple en son langage ,

Dès quelle parle au cœur , un doux charme l'engage.

Radegonde qu'éclaire un si pur entretien ,  
 Apprend à mesurer les vertus du Chrétien ;  
 De combien le chemin est long & difficile ,  
 De la sagesse humaine aux loix de l'Evangile ;

\* *Les Ecritures Saintes.*

Elle apprend que c'est peu de son brillant flambeau ;  
Qu'il faut le sang d'un Dieu pour faire un cœur  
nouveau.

D'un luxe trop pompeux les Grands peuvent descendre ;

Mais d'aller revêtir le cilice & la cendre ,  
Et de vaincre où les sens se révoltent le plus ,  
Seigneur, voilà quels traits discernent tes Elus ,  
De tes Préceptes saints la nature étonnée ,  
Contre tant de rigueur déjà trop mutinée ,  
Trop foible pour atteindre à des efforts pareils ,  
Ne sçauroit sans frémir souscrire à tes conseils.  
Sous le joug rigoureux que tu vins introduire ,  
Pour l'élever à toi , tu semblois la détruire ;  
C'en étoit le triomphe , & ta Divinité  
Lui fit une vertu de la virginité.

C'est cet état si pur où Radegonde aspire ,  
Le monde sur sa chair ne peut avoir d'empire :  
Et déjà , niece , sœur , & fille de nos Rois ,  
Aux pieds de Jésus-Christ elle a mis tous ses droits.  
Le titre le plus beau de ceux qu'elle rassemble ,  
Est d'en être en effet épouse & vierge ensemble ;  
Libre dans cet état , elle conçoit l'espoir ,  
De donner à l'amour encoré plus qu'au devoir.  
Fille de cet amour , sa pitié si tendre ,  
Aux plus humbles devoirs toujours prête à descendre ,  
Dans les membres du pauvre adore Jésus-Christ ,



Et croit avoir trouvé l'amant qu'elle chérit :  
 Sa misère est pour elle un objet respectable ,  
 De ses augustes mains elle le sert à table ;  
 Elle lave des pieds que la fange a souillés ,  
 Parmi de saints baisers de ses larmes mouillés :  
 Parfum inestimable , & précieuse essence ,  
 L'ardente charité connoît peu d'indécence ;  
 Tout effort devient grand pour le Ciel entrepris ;  
 Et l'objet de nos soins lui seul en fait le prix.

C'étoit ainsi , Seigneur , que de ta grace plein  
 Sur tes pieds autrefois la tendre Magdelaine ,  
 Se plaçoit à verser dans l'ardeur de ses vœux ,  
 Les parfums qu'elle essuye avec ses blonds cheveux ;

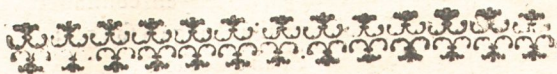
Tandis que d'Hermenfroi la triste destinée ,  
 Par d'éclatans revers se trouvoit terminée :  
 Que sous un bras vengeur il expire abbatu ,  
 Radegonde en beauté croissoit comme en vertu .  
 D'un hymen projeté le jour enfin arrive ,  
 Elle donne des fers à qui la tient captive :  
 \* Le sort met à ses pieds ses Tyrans & ses Rois ;  
 O Ciel lui remets-tu l'honneur d'un si beau choix ?  
 Se peut-il qu'à ta grace à ses devoirs fidele ,  
 Un aveugle destin puisse disposer d'elle ;  
 Que de tant de beauté quoique simple & sans art ,  
 La conquête en effet soit un coup du hazard ?  
 Que dis-je ? aux coups du sort ne vit-on pas livrée ;  
 \* *Ses Amans tirent au sort à qui l'épousera.*

Du Souverain des Rois, la dépouille sacrée;  
Et de l'espoir du gain échauffant les esprits,  
Le caprice des dez en adjuger le prix?  
Radegonde en conçoit alors quelques allarmes,  
Et déplore en secret le pouvoir de ses charmes:  
Mais dans sa crainte même, elle impute à faveur,  
Ce trait de ressemblance à son divin Sauveur.  
Si c'est pour elle alors perdre toute espérance,  
De pouvoir de son cœur consacrer l'innocence;  
Si de ses chastes feux, c'est perdre tout le fruit;  
Elle adore en pleurant le bras qui la conduit.  
De son auguste hymen l'allegresse est commune;  
Clothaire en croit encore élever sa fortune;  
Et dans un si beau jour qui confirme son choix,  
Il lui semble regner pour la première fois.  
Mais tandis qu'à l'Autel de mille vœux suivie,  
Tout vous met, Radegonde au-dessus de l'envie;  
Qu'une si pure joye animant les esprits,  
Porte au Ciel mille vœux à-travers mille cris,  
Je n'ose envisager votre grandeur prochaine;  
Helas! que je vous plains, vous allez être Reine.  
Plus fidele aux devoirs que le Ciel vous prescrit,  
Accordez s'il se peut, le monde & Jesus-Christ:  
Que tirant de sa grace une force secrète,  
Pour vous l'ombre du Trône y serve de retraite;  
Quelquefois d'un grand cœur dans ses vœux combattus  
Une Cour orageuse épure la vertu:  
C'est-là que dans le cours de ses profonds mysteres,  
Dieu



Dieu conduit ses desseins par des moyens contraires,  
 Que sous sa main puissante il y change à son gré:  
 Le cœur de Radegonde est un vase sacré,  
 Où se verse à grands flots le zele du Martyre.  
 Au monde qu'elle craint, au monde qui l'admire,  
 Qu'il est beau de la voir par amour pour son Dieu  
 Dire du haut du Trône un éternel adieu;  
 De voir à quel degré s'élève sa constance,  
 Et sa beauté lutter avec la pénitence!  
 Tranquille possesseur d'un bien si précieux,  
 Le Roi ne pouvoit trop en rendre grace aux Cieux;  
 Mais contre tous les droits d'un amour légitime,  
 Un nœud fatal unit le plaisir & le crime;  
 Et de cette union le charme trop puissant,  
 Ne laisse au chaste Hymen qu'un effet languissant:  
 Du changement des biens sans cesse plus avide,  
 Dans le sein des plaisirs le cœur de l'homme est vuide,  
 Sur-tout celui des Rois dont les desirs comblés,  
 Sont à force d'objets toujours renouvelés.





## DESCRIPTION

DE

## L'ISLE BELLE.

**L'**Amour lassé des troubles de Cythere,  
 Voulut ailleurs fonder un Monastere,  
 Où sous l'image des plaisirs,  
 Les vertus régneroient au gré de ses desirs.  
 L'Amour n'étoit point tel que l'erreur le figure,  
 Il n'étoit point suivi de soins tumultueux;  
 Dès qu'on aimoit, on étoit vertueux,  
 Ses droits étoient sacrés, & sa flame étoit pure.  
 Rempli de son projet, l'Amour  
 Fend l'air d'un vol rapide, & descend au séjour  
 Où Bignon fait sa demeure ordinaire;  
 C'étoit pendant la nuit. Au temple d'Apollon  
 L'Amour se croit alors: la méprise est legere.  
 Dans un songe divin il s'adresse à Bignon;  
 Le propos fut touchant, & leste,  
 Et ne laissa nul point à discuter.  
 Aussi-tôt acceptant la mission céleste,

Bignon



Bignon part pour l'exécuter ;  
 Et déjà dans le sein d'une Isle (a), dont la Seine,  
 Baignoit les bords d'une onde pure & saine,  
 Travaux ardens brillent de toutes parts,  
 Sous les loix d'un puissant Génie.  
 (b) Là, d'un Temple sacré s'élevant les ramparts ;  
 Ici, la divine Harmonie (c)  
 Voit d'un pompeux Salon creuser les fondemens,  
 Théâtre lumineux de ses concerts charmans.  
 Et toi, du haut du Ciel, descends divine Astrée  
 Dans cette riante contrée :  
 Un azile brillant se prépare pour toi,  
 Viens, reconnois celui qui t'en ouvre l'entrée.  
 C'est le sang des Bignons ; leur cœur fut de ta loi,  
 Dans tous les tems, la demeure sacrée.  
 Mais déjà sur tes pas je voi  
 Les Nymphes du Permesse, & les Graces naïves,  
 La Force, la Prudence, accourir sur ces rives.  
 De ces bords, à mes yeux tout à coup embellis,  
 (d) Flore elle-même entreprend la culture ;

(a) *Ci-devant l'Isle de Meulan, à quelques lieues de Paris entre Mante & Poissy.*

(b) *La Chapelle du Château.*

(c) *La Musique.*

(d) *Les Jardins.*

L'Art toutefois respecte la Nature ;  
 De leur Divinité tous les lieux sont remplis ;  
 Là de sujets connus se rassemble l'Elite ;  
 Dans l'un & l'autre sexe est pris le Profelitte ;  
 Et sont initiés aux mysteres nouveaux  
 Gens vertueux ; partant sont exclus les Dévots.  
 Là , que le jour recommence , ou s'achève ;  
 Le goût s'épure , & la raison s'élève ;  
 Sentimens vont se perfectionnant ;  
 La Verité se montre incontinent.  
 Celui-ci lit dans le sein des Dieux mêmes , ( a )  
 Par ordre y voit tous les décrets suprémes ;  
 Et celui-là ( b ) sans de trop grands efforts ,  
 De la nature ouvre tous les trésors ,  
 Jusqu'à son sein trace une route sûre :  
 Par celui-ci ( c ) l'Olympe se mesure ,  
 Puis se divise ; & l'un en peu d'instans  
 Voit tous les lieux , & l'autre tous les tems ( d ).  
 Cet autre-ci , ( e ) qu'un soin plus noble engage ,

( a ) *Le Théologien.*

( b ) *Le Physicien.*

( c ) *L'Astronome.*

( d ) *Le Chronologiste.*

( e ) *Le Poëte.*



Hante les Dieux, & parle leur langage :  
Cet autre (f) à la raison donne des tours adroits ;  
Et tel, de la vertu discutant tous les droits,  
    Ramenant tout à son pouvoir suprême,  
    La fait aimer comme le plaisir même. (g)  
Puis hors de-là, non sans libre maintien,  
Tout se reporte au commun entretien.  
Si l'on y soutient Thèse, Enjoûment y préside :  
C'est la Raison, non le ton qui décide.  
La Politesse y prend tous ses degrés;  
Amours par fois ceints de bonnets carrés,  
Poussent leur pointe ailleurs trop ignorée ;  
La Verité pour eux devient toujours sacrée :  
    Non comme Amour qui d'un souris moqueur,  
Ose tout asservir aux mouvemens du cœur.  
    La probité, la candeur, la sagesse,  
    Du Ciel enfin tous les dons élevés,  
    L'humeur active, & même la paresse ;  
    Bien mieux qu'ailleurs s'y trouvent cultivés ;  
    Tant les leçons sont douces, salutaires.  
Que vous dirai-je enfin ? la table a ses mystères ;  
    Parmi des sons tendres, mélodieux,  
    Là, sont servis à la troupe choisie,  
    Sous d'autres noms, le Nectar, l'Ambrosie ;  
    Bouche mortelle y fait chère des Dieux.  
    Dans tous les traits une allegresse empreinte  
(f) *L'Orateur.*  
(g) *Le Philosophe.*

Brille sur-tout, & pour toute contrainte;  
Chacun y porte un tribut d'enjouement;  
Et des festins le Dieu toûjours charmant,  
Comus, à la Vertu prête son badinage.  
Ce n'est qu'ailleurs que chacun a son âge;  
Là tout est jeune, & de mœurs assortis,  
Vous les diriez des mains des Dieux sortis;  
Tout à la fois enfin d'une joye innocente,  
Libre pourtant, le secret respecté  
Loin de leurs yeux tient l'esclave écarté;  
Et par les soins d'Isis\*, unique confidente,  
Regnent le Goût, l'Ordre, & la Propreté.

*\* Le lieu où l'on mange s'appelle la Chambre d'Isis; chaque Chambre porte le nom d'une Divinité.*







EPITHALAME.  
 LES NYMPHES DE LA SEINE.  
 CHOEUR DE NYMPHES.

Venez, adorable Minerve,  
 Faites l'honneur d'un si beau jour :  
 Assurez en ces lieux un honneur sans retour,  
 C'est à vous que le Ciel réserve,  
 D'unir l'Hymen avec l'Amour.

UNE DES NYMPHES.

Il semble qu'à l'instant la nature renaisse,  
 Nos vœux les plus ardens déjà sont exaucés :  
 La présence de la Déesse  
 Se prête à nos soins empressés.

*A Minerve.*

Le jour plus beau dans sa naissance,  
*Tome II.*

Au gré de nos souhaits , vient éclairer ces lieux ;  
 Déesse , aidez notre reconnoissance ,  
 De dons encor plus précieux.  
 La jeune beauté qui captive  
 Le Guerrier dont l'amour redouble les transports ,  
 Cent fois de ses tendres accords ,  
 A suspendu le cours de l'onde fugitive ,  
 Qui sans cesse embellit ces bords.

MINERVE *sur son Char.*

Je viens favoriser le zele qui vous presse ,  
 Et je ne puis trop tôt répondre à votre ardeur.  
 De l'objet qui vous interesse ,  
 Des plus beaux traits de la sagesse ,  
 Moi-même j'ai formé le cœur.  
 C'est déjà posséder le plus noble avantage ;  
 Mais pour attacher sur ses pas  
 L'Amour même le plus volage ,  
 Elle n'auroit que trop de ses autres appas.  
 Je puis vous dire davantage ,  
 Moi qui prévois le cours d'un tendre engagement ;  
 De la conquête d'un Amant ,  
 Que parmi cent périls entraîne la victoire ,  
 Bellone en feu prétendrait vainement  
 Lui disputer encor la gloire ,

UNE



## UNE AUTRE NYMPHE A MINERVE.

C'est peu qu'elle ait reçu des Dieux ,  
 De la mere d'Amour , la taille enchanteresse ,  
 Elle offre à nos regards sans cesse ,  
 La flatteuse douceur qui regne dans vos yeux :  
 Elle a sur tout d'Hebé la riante jeunesse ,  
 Elle en a tous les traits ; & ce n'est point en vain  
 Qu'un augure si doux en sa faveur decide.  
 Le Ciel qui semble seul disposer de sa main ,  
 Va dans ses bras mettre un nouvel \* Alcide.

## LA MESME CONTINUE.

Par quels moyens plus chers, dans quel autre moment  
 Peut-il mieux de son nom , assurer la memoire ?  
 C'est un triste plaisir de perir noblement ,  
 Pour ne vivre que dans l'Histoire.

## MINERVE.

C'est pour servir l'Hymen & ses chastes amours ,  
 Que le destin lui sauva de beaux jours.

## LE CHOEUR.

C'est pour servir l'Hymen & ses chastes amours ,  
 Que le destin lui sauva de beaux jours.

*Alcide , autrement Hercule épousa Hebé  
 Déesse de la Jeunesse.*

*Tome II.*

*M*

MINERVE *en s'envolant au Ciel.*

Adieu Nymphes, adieu, d'une union si belle,  
 Je vais au Ciel répandre la nouvelle,  
 Et recevoir des applaudissemens,  
 D'une flamme affortie, & de nœuds si charmans.

## UNE DES NYMPHES.

Des pleurs qu'a répandu l'Aurore,  
 La Terre vient de s'embellir:  
 Il est quelqu'autre fleur encore;  
 Mais l'époux seul doit la cueillir.

## CHANSON.

**S**ur ta Lyre qui nous enchante,  
 L'Amour s'exprime par tes doigts;  
 Mais l'Harmonie en est bien plus touchante,  
 Quand tu veux y mêler ta voix:  
 Et c'est à l'accord le plus tendre,  
 Unir tous les biens à la fois,  
 Que de te voir & de t'entendre.







B R E V E T  
D E M O M U S.

POUR MADEMOISELLE DES HAYES.

D E par le Dicu porte-Marotte ,  
Nous Général de la Calotte ,  
Animez du soin glorieux  
D'étendre en tous lieux le délire ;  
De l'honneur de son vaste Empire  
Nous voulons charger deux beaux yeux ,  
Dans ces Miroirs d'une belle ame ,  
Nous prendrons tous les traits de flâme ,  
Par qui notre Conseil résout  
D'aller mettre le feu par-tout.  
Mais quoiqu'enfin il en puisse être ,  
C'est à nous de faire connoître  
Celle dont l'aimable pouvoir  
Flatte jusques-là notre espoir.  
Devant elle tout rend les armes ;  
Magistrat , Militaire , Abbé :  
Avec la jeunesse d'Hebé,  
De Venus elle a tous les charmes.

M ij

Belle dans ses moindres atours  
Elle en a les graces naïves ;  
Et par fois des graces plus vives ;  
Animent son air , ses discours.  
Aux accens de sa voix touchante ,  
L'Onde arrête, dit-on, son cours :  
Echo va repetant toûjours ,  
Tout ce que sa bouche nous chante.  
Guitarre , Flûte , Violon ,  
A ses pieds forment un Trophée ;  
C'est le Dieu Pan , c'est Apollon ,  
Tantôt c'est le divin Orphée ,  
Qui par un charme souverain ,  
Par de tendres sons , met un frein  
A la puissance de Morphée.  
Souvent c'est un petit Caton ,  
Qui peut fort bien donner le ton  
Aux maximes les plus austeres ;  
Ou qui d'un vol audacieux ,  
Des globes sémés dans les Cieux  
Perce les plus profonds mysteres :  
Et puis changeant de caractère ,  
C'est un lutin , c'est un follet.  
Prend-elle fistre ou flageolet ,  
D'Amours une troupe fidelle  
Accourt & folâtre autour d'elle ;  
Jeux & Ris alors de voler ,  
Tous ensemble de se mêler ,

Pour



Pour avoir part au badinage ;  
C'en est assez pour affoler  
Le plus discret & le plus sage ;  
La raison auroit beau parler.  
Sur-tout de quelle grace extrême  
Vient-elle enlever tous les vœux ;  
Si-tôt qu'avec ses beaux cheveux  
Tressés des mains de l'Amour même ;  
Ou noués avec son bandeau ,  
Sur le beau Courfier qu'elle guide ;  
Plus fier encor de son fardeau ,  
Elle s'arme d'un dard perfide ?  
Plus à craindre en sont ses attraits ;  
Leur éclat même alors s'augmente.  
D'Eudymion telle est l'Amante ,  
Lorsque pour la suivre de près ,  
Ses Nymphes se rassemblent toutes ;  
Et que des profondes forêts  
Elle va parcourant les routes.  
De tant d'appas, de dons brillans ;  
A qui tout doit un juste hommage ,  
C'est donc à nous de faire usage  
Dans un Brevet des plus galans  
Où le tout ensemble s'allie ;  
A nous, dis-je, les surveillans  
Des droits sacrés de la folie.  
Or pour exposer au grand jour  
Ce nouveau miracle d'Amour ;

M iij

Ses façons, sa taille enchantée,  
Et que par chacun tour à tour  
Sa gloire en tous lieux soit chantée,  
Nous la nommons dans ce moment,  
La Patrone du Regiment:  
Donnons à l'aimable Patrone,  
Escarpolette pour son Trône,  
Ou bien les ailes des Zéphirs.  
Qu'elle aille au gré de ses desirs;  
Dans l'espace qui l'environne;  
Et qu'en chemin elle moissonne,  
Des vœux, des regrets, des soupirs,  
Sans acception de personne.  
Sur son goût pour tel déclaré,  
De nos Brevets l'Auteur sacré  
A réglé ce decret suprême,  
Qu'il a pris soin de nous dicter,  
Afin que pour mieux l'exalter  
Entre les plus folâtres même,  
Chacun qui la cherche & qui l'aime,  
Sçache encor plus la respecter.





DISSERTATIONS  
SUR LE PROGRES  
DU GENIE  
DE RACINE;

M iij







P R E F A C E.

OBSERVATIONS

S U R L A

T R A G E D I E

ANCIENNE ET MODERNE;

**L**A connoissance des Regles de la Tragédie, & la lecture des meilleurs Poëtes Tragiques, tant anciens que modernes, sont les deux moyens les plus capables de former le véritable goût du Théâtre, & de mettre ceux qui ont des dispositions pour ce genre de travail, à portée d'y réussir; mais pour traiter cette matière, quoique lé-

gerement , il semble qu'il soit nécessaire de remonter jusqu'à l'origine de la Poësie en général ; & comme il n'y a point d'Art porté à un certain point de beauté, qui n'ait eu sa gradation sensible, il se trouvera que son origine n'est autre que la nature elle-même , & que de ses commencemens à sa perfection, l'intervale n'est aussi qu'une suite de découvertes que l'esprit humain est parvenu à faire dans son propre fonds , & qu'une espece de developpement de la raison , à mesure qu'elle a été cultivée par l'étude & par les reflexions , & aidée en même temps par le concours des lumieres de ceux qui également interessés dans la recherche du beau , c'est-à-dire du vrai, en ont fait l'objet de leurs méditations , ou de leur exercice. Il y a dans l'esprit de l'homme des traces de toutes les verités qu'il nous importe de connoître , & s'il nous arrive de prendre le change , c'est ou par trop de précipitation , ou par la surprise de l'amour propre; mais pour peu que nous ayons de



docilité & d'intelligence, il est aisé de nous redresser nous-mêmes sur les travaux de ces puissans génies que le Ciel semble avoir formés de temps à autre, pour l'honneur de l'esprit & de la raison, & qui aidés de l'expérience des plus beaux siècles, & des succès en fait d'ouvrages les plus brillans, ont approfondi le cœur de l'homme, & percé jusqu'au germe de nos passions : ils étoient persuadés qu'il falloit partir de là pour l'instruction des autres, comme pour la leur, & pour verser les préceptes de l'Art, en conséquence ; & c'est dans cet esprit que quelques-uns nous ont laissé des Regles infiniment digérées, & aussi invariables que la nature elle-même. Tels ont été Aristote, Horace, &c.

De dire avec ces grands Maîtres que la Poësie n'est qu'une imitation, c'est en quelque sorte indiquer sa première origine. L'imitation en tout genre consiste dans une exposition particulière de quelque sujet que ce puisse être, & par laquelle l'impression qui s'en est faite sur

nous , est beaucoup plus vive ; & pour ne point m'écarter du sujet que j'ai en vûë , c'est ainsi que dans une action Theâtrale , le Poète en introduisant un personnage remué par l'interêt qu'il a dans la Pièce , imite plus parfaitement la nature , qu'il ne fait lui-même dans une autre espece de Poësie , où il n'est que simple narrateur. L'expression du sentiment dans le premier cas , est beaucoup plus touchante , & dans le second son effet est plus languissant.

Il en est , dit-on , de la Poësie comme de la Peinture. Je ne sçai quel hasard l'a produite , l'habitude l'a embellie , & par la comparaison qui est faite de leurs effets differens , on a découvert la cause de cette difference. Ce n'est que sur de foibles essais que l'on a saisi les premieres Regles ; le temps qui a donné lieu à de nouvelles observations les a perfectionnées , & l'Art de la Poësie dans toutes ses parties diverses , s'est établi insensiblement , & tel que nous l'envisageons aujourd'hui du côté le plus



noble & le plus utile, je veux dire, du Poëme Dramatique.

Un des Commentateurs d'Aristote, n'ose pourtant pas assurer que toutes les regles de cet Art sublime soient établies à demeure, & qu'on n'y puisse rien ajoûter. Quoique la Tragédie, dit Monsieur Dacier, ait toutes les parties qui lui soient propres, il n'est pas impossible que quelqu'une de ces parties ne puisse être portée à un plus grand point de perfection. Je ne sçai si cette observation est juste quant au fond, & je croirois pouvoir dire avec plus de confiance, qu'il n'est point de Tragédie si parfaite où il ne se rencontre quelque défaut, & qu'il n'y ait toujours quelque chose qui pèche contre la raison: il se peut même faire alors que ce n'est ni la faute de l'Art, ni celle du Poëte; il y a telle occasion, où du sein de ces mêmes choses qui paroissent hasardées, le Poëte quelquefois tire les plus grandes beautés de ses Pieces: ce sont alors des fautes heureuses, & même préméditées.

C'est suivant ce principe que le Rôle de Maxime dans Corneille , n'est nullement vicieux , & que dans la plus belle des Pièces de Sophocle, Oedipe , marié depuis si long-tems avec Jocaste, ignore encore comment Laïus a été tué , & n'a fait depuis aucune recherche des auteurs de ce meurtre. Sophocle avoit senti le caractère de cet incident , & cependant n'avoit pas laissé de l'employer, & sans doute avec préférence , ne pouvant sans cela faire usage d'un sujet dont la beauté l'avoit frappé extraordinairement, & qui en effet se trouvoit tel, qu'à l'exception de cet incident qu'Aristote lui-même a qualifié d'incident sans raison , & que le Poète a eu grand soin de placer hors de l'action , rien n'est mieux entendu que sa fable , & que l'antiquité n'a point de Pièce plus belle ni de plus régulière , & où la terreur & la compassion ait dû agir plus puissamment sur l'esprit du spectateur. Un de nos Poètes modernes n'a pas connu le prix, ni l'avantage de cette faute : il a



voulu rectifier cet heureux incident, & selon ses prétentions, il lui a fallu refondre & alterer une fable reçue avec d'autant plus de respect, que le Poëte en effet n'est responsable que des incidens qui entrent dans la composition de son sujet, & non pas de ceux qui le précédent ou qui le suivent. Ce sont des mystères de l'Art, si j'ose ainsi parler, qui ne sont pas contraires à la raison; mais qui sont au-dessus de la raison. La façon d'en juger de Monsieur de la Motte, par rapport à l'Oedipe qu'il nous a donné, est aussi singulière, que son entreprise de le donner en Prose; en quoi toutefois, il a été mieux servi que par le mensonge affecté qu'il met dans le recit de la mort de Laïus, qu'il suppose avoir été dévoré par un Lion, puisqu'en effet les incidens qui entrent dans la composition de la Tragedie d'Oedipe, sont par eux mêmes d'une nature à faire une impression terrible, & à suppléer en quelque sorte à une Prose, qui, dépouillée du nerf de la Poësie, aussi-bien que

de l'harmonie de la rime, ne peut être que très-foible & très-languissante.

A l'égard de l'origine de la Poësie, il semble qu'elle soit fille de la reconnaissance & de la Religion, & qu'à l'inspection des biens de la Terre, les premiers hommes se soient portés à en rendre aux Dieux de publiques actions de graces : ces Fêtes se trouvoient le plus ordinairement placées dans le tems des vendanges ; le sentiment alors venoit plus vif par les vapeurs du vin ; ces pointes & cette liberté d'esprit qu'il inspire, ne pouvoient manquer de s'exalter. Il devoit échaper aux uns & aux autres des traits frappans & des faillies heureuses ; ce qui ne manquoit pas d'être remarqué & relevé par quelqu'un de la troupe ; l'émulation s'en mêla, la nature en mouvement, & plus échauffée alla plus loin ; l'expression trouva quelque cadence heureuse & s'y arrêta ; mais l'objet de ces impromptus varia insensiblement : on passa des loüanges des Dieux à celles des hommes en place,  
en



en considération, & même des Hymnes à la Satyre. Les premiers Poètes se partagerent : la vénération & l'estime d'un côté, & de l'autre l'aigreur & la malignité, firent une classe à part ; il s'éleva alors des écrits dans tous ces differens genres, & qui, pour ainsi-dire prirent qualité. Les Poètes devinrent Théologiens, & Physiciens même : ce fut dans ces tems si reculés que la nature enfanta un génie universel, la plus vive expression d'elle-même, le plus grand des Poètes, Homere enfin. Pour peu que dans les deux Poèmes que nous avons de lui, & sur-tout dans l'Iliade, on s'attache à remarquer l'action qui y regne, la facon de disposer son sujet, le feu des passions, les changemens d'état, ou les catastrophes ; les Episodes qu'il employe & qu'il réunit, il sera aisé de concevoir, nous dit-on, que c'est à lui que l'on doit la premiere idée de la Tragédie, & que ce n'est pas sans fondement que Platon l'a regardé comme le premier Poète tragique ; mais il faut une



main délicate pour lever le voile qui couvre tous ces mysteres. Il n'y a pas si loin du Poëme Epique à la Tragédie, que de ces premiers délassemens d'un peuple naissant & grossier, au Poëme Epique; ou du moins Homere en a franchi sans peine l'intervale quel qu'il soit. Ceux qui ont étudié ce Poëte avec application, ont cru qu'en resserrant dans ses justes bornes une action illustre & serieuse; qu'en la ramenant à l'unité, qu'en écartant tout ce qui pourroit blesser la vraisemblance; & qu'en découvrant dans le cœur de l'homme le jeu de ses passions, on parviendroit à le présenter à lui-même, & de maniere qu'il lui seroit plus facile de se corriger de ses vices sur l'exemple de leur suite funeste, & par le sentiment qui agiroit en lui, dans les diverses situations où il se trouveroit placé; & cela dans un court espace de tems où l'action venant à se précipiter, n'en seroit que plus vive, & par conséquent n'en produiroit son effet qu'avec plus de sûreté; mais il étoit difficile que



la Tragédie attrapât si-tôt ce point de perfection où elle parvint chez les Grecs : chacun à l'aide du temps & des observations , y contribua de son côté ; la raison humaine se promena d'idée en idée , & après lui avoir donné sa forme , elle établit ces passions favorites, l'ame de la Tragédie ; je veux dire, la terreur & la compassion, si ignorées & si peu recherchées aujourd'hui ; mais dont les moindres traces font un effet si prompt & si sensible.

La Tragédie ne se développa donc que peu à peu : ce n'étoit d'abord qu'un chant de tout le Chœur ; cette uniformité devoit être ennuyeuse , on y jeta de la déclamation à l'aide d'un personnage qui y venoit chanter quelque action illustre des premiers Heros : cela donnoit au Chœur le temps de respirer , & amena un second , puis un troisième Acteur ; ce qui mit dans la Tragédie un dialogue qui parut une beauté nouvelle, & enrichit la Scene de cette diversité de entimens, qui se servent mutuellement

Nij

les uns & les autres , & forma ces contrastes heureux qui réussissent toujours. A l'occasion du troisième personnage que Sophocle introduisit sur la Scene, & qui servit à son tour à établir entre les personnages une subordination dont on sentit bien-tôt la nécessité, & qui y produisit une de ses plus grandes beautés , qui fut l'unité d'action, Monsieur Dacier prétend que Sophocle en a pris l'idée dans Homere : Homere , dit-il , n'a admis que trois interlocuteurs dans l'Epopée; & ne passe jamais ce nombre. Il étoit juste d'en faire honneur à Homere , puisqu'on le regardoit déjà comme le pere de la Tragédie; mais d'appuyer sur ce nombre de trois , comme fait Monsieur Dacier , sur ce qu'il est de lui-même le nombre le plus agréable, le moins confus , & le plus conforme à la nature, & que selon lui il y ait peu de choses qui intéressent trois personnes à la fois , comme si dans le dialogue de la Tragédie , ce devoit être un nombre consacré aussi-bien que celui des Graces, je ne



ſçai ſi en cela on ne peut point oppoſer ce ſçavant Interpréte à lui-même , lors- que d'ailleurs il établit comme un avantage de la Tragédie Françoisſe ſur celle des Grecs , d'avoir mis ſur la Scene un plus grand nombre d'Acteurs ; *choſe , ajoute-t'il , qui lui donne plus de majeſté , & qui augmente le trouble qui y doit regner* , ce qui eſt en effet une des plus grandes beautés de la Tragédie ; mais ce défaut trouvé dans les Pièces Grecques d'après coup , ne vient-il point de ce que nos Perſonnages ſont infiniment plus ſubordonnés les uns aux autres ; que la décence regne davantage dans nos Tragedies , & que tous les propos y ſont infiniment plus méſurés ? Il y a même plus : les Actrices confidentes , quelques talens qu'elles puiſſent avoir , ou déjà acquis , ou à former avec avantage , ſont ſi ſervilement ſubordonnées aux autres , qu'elles n'oſeroient paſſionner leurs Rôles , ni enfler leur déclama- tion : & la vanité des Comédiennes , chargées des premiers emplois de la

Troupe, est telle en effet, qu'elles en portent des plaintes sérieuses, comme d'une émancipation répréhensible, ou comme d'une indécence à l'égard du Public, qui, de son côté entre si ingénument dans les usages établis, qu'il a sur cela au besoin une façon de siffler l'Actrice qui rougit elle-même, lorsqu'il lui échape des tons & ports de voix de recit, qui, quoique dans le vrai, semblent au-dessus de cette portée imaginaire. Cette bisarrerie en a même tellement imposé aux Poètes Tragiques, qu'ils se trouvent retenus souvent malgré eux dans la composition de leurs Rôles de Confidentes, sans écouter sur cela la raison, ni sans considérer que des Confidentes ne doivent représenter dans la Pièce que des personnes pour la plupart dans une haute considération, & qui occupent des places élevées qui les approchent des Puissances Souveraines. Il y a un ridicule trop sensible à leur mesurer l'esprit, la raison & la décence même, aussi bien que la noblesse & la



fierté des sentimens; ce qui est contre la notoriété publique, contre l'usage de toutes les Cours, & l'épreuve de tous les regnes : comme si en effet il devoit y avoir dans la façon de penser, comme dans les rangs, une subordination réglée.

La Scene ne fut pas long-temps sans être embellie par les décorations ; on y chercha plus de conformité avec le fond des Pièces, & à leur représentation ; & à mesure que les sujets s'annoblirent, la décoration devint plus magnifique. Ce changement couta peu, au lieu que la dignité des sujets, & la noblesse du stile demanderent un plus grand effort de raison : il falloit purger le Théâtre du burlesque de son origine ; ce qui souffre d'autant plus de difficulté, qu'il faut changer le goût du Public, le subjuguier même, & donner à l'égard du bon & du beau, le ton à son siècle : l'entreprise en est grande, mais ce qu'il y a de plus étonnant, & d'une vérité plus reconnüe, c'est qu'elle est plus difficile encore, que celle de gâter le goût du

Public. On n'a pour produire ce dernier effet qu'à parler aux passions & non point à la raison ni aux mœurs ; on n'a qu'à mettre à la place des préceptes de l'Art, une licence qui n'est pas moins le fruit d'une imagination déréglée, que du libertinage de l'esprit.

Eschyle qui avoit décoré son Théâtre, & donné plus de décence à l'habillement de ses Acteurs, fut blessé le premier de voir la Scene ensanglantée : la nature entre ses mains reprenoit insensiblement tous ses droits, il supprima l'usage des meurtres en spectacle ; il crut qu'un simple recit devenoit un adoucissement, qu'il étoit juste de ménager à l'humanité : elle s'en est en effet si bien trouvée parmi nous, que le spectateur ne manque jamais de se révolter sur les hardiesses de quelques Poètes à qui il a plu de remonter le Théâtre sur leur propre imagination ; c'est de dessus cette scene nouvelle que s'est annoncée avec leurs Pièces la décadence du goût, & même des lettres. Ils avoient toutefois  
sur



sur l'inobservation de cette regle souveraine , si j'ose l'appeller ainsi , un exemple dans la personne du grand Corneille qui devoit les tenir en respect. On ne lui avoit point fait de quartier dans la Tragédie des Horaces, sur le meurtre de Camille , qu'Horace son propre frere avoit tuée sur le Theatre , quoique Corneille eût racheté cette faute par toutes les beautés qui regnent dans sa Pièce , & malgré l'attention qu'il avoit eue à reporter dans les Couliſſes, le lieu de cette sanglante expédition.

Un jour de la représentation de sa Pièce il arriva une chose assez singulière , pour être rapportée comme une des Anecdotes Théâtrales qui sont du goût de bien d'honnêtes gens : la Demoiselle Duclos , une de nos plus célèbres Comédiennes , autant par les graces de sa personne , que par la beauté de sa voix , & la noblesse de son action , jouoit le Rolle de Camille ; & lorsqu'après ses imprécations contre Rome vic-

torieuse & contre ce qu'elle se devoit à elle-même aussi-bien qu'à sa patrie, elle sortoit du Théâtre avec une sorte de précipitation, elle fut assez embarrassée dans la queue trainante de sa robe, pour ne pouvoir s'empêcher de tomber: l'Acteur plus civil qu'il ne convenoit à la fureur d'Horace outré de tous les propos injurieux de sa sœur, ôta son chapeau d'une main, & lui présenta l'autre pour la relever, & pour la conduire avec une grace affectée dans la coulisse, où ayant remis son chapeau, & même enfoncé, puis tiré son épée, il parut la tuer avec brutalité. Baron certainement n'eût pas fait la même chose que Beaubourg; il eût profité de l'occasion en grand Comédien qui jouoit avec noblesse; mais sans sortir de la nature, il n'eût pas manqué de la tuer dans sa chute même: la singularité de l'incident eût aux yeux du spectateur corrigé peut-être l'atrocité de l'action, & la faute même du Poète.

Dans l'établissement d'un spectacle public qui alloit devenir l'Ecole de la ver-



tu, & l'asyle d'une joie innocente & profitable, on eut attention de pourvoir à tout: on chercha un vers de convenance, & la nature, à ce qu'on dit, le présenta dans celui qui tenoit le plus du discours ordinaire. Il n'y a que les Sçavans d'un certain ordre qui nous chicannent sur la nature de notre vers théâtral, qui est de douze syllabes: je ne sçaurois m'empêcher de dire qu'il y a quelque chose de plus que l'habitude qui le fasse supporter; & s'il est vrai que dans les premières recherches des agrémens du Théâtre, on s'arrêta à une prononciation particulière comme plus cadencée & plus flateuse pour l'oreille, n'est-ce point dire que le vers ne doit pas si fort rentrer dans le discours familier? La déclamation semble devoir être d'un ton plus élevé que le recit ordinaire dans un entretien familier, sur-tout dans la Tragédie; ce qu'il est d'autant moins raisonnable de nous contester, que ceux qui ont affecté parmi nous une façon de reciter plus simple & plus negligée, ont

O ij

eu quelquefois besoin de la supériorité de leurs talens pour se rendre supportables. A mesure que l'art du Théâtre a annobli la Pièce, ou lui a donné quelque emphase, il a été juste aussi d'élever un peu plus le vers: celui de notre Tragédie semble avoir attrapé le juste milieu entre les nombres rompus & négligés, & l'expression trop empoulée; la conversation a ses usages pour les sons différens, & le Théâtre a les siens. La nature qui est la même pour les sentimens, ne porte pas son uniformité jusque dans leur expression.

A l'égard de la durée de la Tragédie, il faut bien prendre garde à s'y tromper: le trop de durée ruinerait toute la vraisemblance d'une action, & ce seroit assez de ce défaut pour ôter à une Tragédie presque tout son effet, parce que tout ce qui n'est point vraisemblable dans une partie aussi essentielle, porte le spectateur à rejeter toutes les prétendues beautés de détail; & rien ne marque plus la négligence d'un Auteur & la foiblesse



de son génie , que de ne pas porter toute son attention à rendre vrai-semblables les incidens de sa Pièce, du moins ceux qui en doivent être regardés comme le fondement. Une raison bien naturelle a obligé les maîtres de l'Art à resserrer la Tragédie dans un court espace de tems; c'est qu'en effet c'est un Poëme où les passions doivent regner, & que les mouvemens violens ne peuvent être d'une longue durée. Il est vrai qu'il y auroit eu trop de rigueur à exiger des Poëtes qu'ils ne donnassent à l'action de leur Tragédie que l'espace de sa durée naturelle; d'autant plus qu'il est facile de gagner quelques heures sur l'intervale des Scenes, & encore plus sur celui des Actes, & que déroband ce tems-là au spectateur sans qu'il s'apperçoive de l'allongement de l'action, il ne perd rien de son plaisir. L'action ne se précipite pas sur la Scene comme ailleurs; soit que la diversion qui se fait dans l'esprit du Spectateur par l'attention même dont il a besoin pour suivre l'action Théâtrale, tant en elle-mê-

me, que dans l'expression extérieure où le jeu de l'Acteur ne lui permet pas de compter les momens; soit que les diverses impressions qu'il reçoit de la Pièce ne le laissent pas assez à lui-même pour chercher à nuire à son propre plaisir: mais des longueurs trop poussées par les superfluités dont la plupart des Pièces sont remplies, ne manqueroient pas de deceler ce défaut de vraisemblance, que les Auteurs ont tant d'interêt d'éviter.

Aristote renferme la durée de l'action d'une Tragédie dans l'espace d'un tour de Soleil, c'est-à-dire dans l'espace de douze heures, ou depuis le lever du Soleil jusqu'à l'entrée de la nuit, ou depuis l'entrée de la nuit jusqu'au lever du Soleil; ce même espace peut se prendre partie sur l'un, & partie sur l'autre: si l'action se trouve durer d'avantage, ce ne doit être que de très peu. Il est vrai qu'alors on ne donneroit point d'atteinte aux regles d'Aristote; mais on seroit bien éloigné de la perfection des Tragédies de Sophocle; dont les plus belles ne



duroient tout au plus que quatre heures.

La Regle des vingt-quatre heures qui semble s'être établie parmi nous , & de l'exécution de laquelle la plûpart de nos Auteurs veulent qu'on leur tienne compte , a non seulement contre elle l'exemple des Anciens , mais la raison & le bon sens même. Car quelle apparence que l'attention du Spectateur ne fût pas refroidie , & que sa raison ne se révoltât pas de la continuité d'une action qui le tiendrait en l'air pendant un jour & une nuit ? La Tragédie ancienne dans sa naissance ne connoissoit point de contraintes : elle n'étoit qu'un passage d'un Episode à un autre , & qu'un divertissement très-informe, sans liaison ni suite, & ce ne fut qu'après être parvenue à ses trois unités, qu'elle attrapa cette perfection dont elle étoit susceptible ; & où elle ne fut conduite que par des exemples & des regles également respectables , & qui parmi nous n'ont laissé de jour à quelques changemens, que par la

O iiiij

différence des mœurs , & peut-être par l'habitude.

La Tragédie est la vive représentation d'une action illustre & complete, qui a ses parties & sa gradation; son stile est particulier , mais harmonieux : le but & la fin qu'elle se propose, est de moderer les passions par les agitations même qu'elle excite dans l'ame du Spectateur, & de n'exposer sur la Scene l'exemple de la fatalité & des malheurs de la vie humaine , que pour nous en faire sentir le contre-coup , & nous apprendre par là non seulement à les éviter, mais à les supporter dans l'occasion avec courage ; & pour former plus sûrement nos mœurs par des instructions déguisées sous l'allégorie d'un spectacle, qui arrivé à sa perfection devient le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Qui examineroit la plupart des Pieces modernes, avec cette définition à la main, n'y trouveroit que des traces bien legeres de l'exécution des préceptes d'Arif-



tote ; & en effet rarement se trouve-t-on meilleur aujourd'hui au sortir des Spectacles : les maximes de la Philosophie , s'il y en a de répandues , se trouvent noyées dans l'expression des sentimens efféminés , & perduës dans je ne sçai quelle illusion delicate , qui au lieu de nous corriger de nos foibleffes , ne sert au contraire qu'à les reveiller en nous , & qu'à nous les rendre plus cheres ; comme si on se méprenoit à ce jeu des passions Théâtrales, qui doivent produire un effet aussi surprenant que celui de nous en guérir par elles-mêmes ; & qu'un Poëte , au lieu d'être une sorte de Medecin empirique , ne fût alors , par un vice attaché à sa profession , qu'un véritable Charlatan.

L'intelligence de ces passions qui sont tout à la fois nos maux & nos remèdes, je veux dire la terreur & la pitié, est tout ce qu'il y a généralement de plus ignoré, & de pareils effets sont d'un usage bien rare. Il semble que la terreur ne devrait être, dans l'exposition des desastres , que le

sentiment du contre coup ; mais si les exemples funestes qui doivent nous corriger par l'inconvenient de leurs suites fâcheuses , ne font dans les Heros que l'on représente que des fautes involontaires , & pour parler le langage de nos Poëtes , que des crimes des Dieux :

*Impitoyables Dieux, vos crimes sont les nôtres ;*

Comment changer les decrets du destin , & par conséquent comment nous corriger ? *Ceux qui crient tant sur le Théâtre*, dit Marc-Aurele, *ô Cytheron, Cytheron !* ne se délivrent pas pour cela de leurs maux : la difficulté d'une pareille solution a été assez forte pour arrêter le grand Corneille. Il n'a traité en cela le sentiment d'Aristote, que comme une belle idée qui n'a jamais eu son effet dans la verité ; mais pour l'honneur d'un si grand Philosophe qui a eu en tant de choses la raison & la nature de son côté, ne vaut-il pas mieux nous en rapporter à un de ses sçavans Interprètes , & croire



avec lui & les Peripatéticiens, qu'il ne faut entendre par ce qu'on appelle purger les passions par elles-mêmes, que de corriger l'excès par où elles péchent, & les réduire à une juste modération? Quelques-uns pourroient penser que cela est trop simple pour former ce qui est l'ame de la Tragédie, & ce qu'elle a en effet de plus sublime : la peur des inconvéniens ordinaires n'arrête que bien peu de personnes, les caprices de la fortune soutiennent l'audace dans la plûpart des gens ; on se place dans l'exception de ses rigueurs, il y a une sorte de gloire à tenter les grandes aventures ; ce qui abaisse les uns, élève les autres, il n'est point d'événemens que les succès ne justifient. Il y a donc quelque lieu de croire qu'on n'entend parler que de cette terreur qui ne fait d'impression sur nous, qu'autant qu'elle vient de ces châtimens éclatans qui ne tombent que sur des entreprises forcées & sur des forfaits involontaires : il faut que les Dieux s'en mêlent, & que dans a réprobation des illustres mal heure

toute liberté soit hors de leur pouvoir.

Si pour la constitution d'une Tragédie, les Regles d'Aristote, comme on n'en peut pas douter, sont les plus sûres, on seroit presque tenté de dire qu'il n'y a qu'une bonne Tragédie, qui est celle de l'Oedipe de Sophocle, & où du moins regne le grand Tragique: non-seulement Oedipe est le meurtrier du Roi son pere, mais le Ciel le reservoit encore à quelque chose de plus que ce double parricide; quoique l'imagination ne soit point faite pour aller au-delà, tout criminel qu'il est, le bandeau que le Ciel lui met sur les yeux lui rend presque toute son innocence, & il semble que ce n'est que dans ce châtiment d'un crime réel & incompréhensible, & dans ce tissu de circonstances apprêtées & violentes, qu'il faut chercher les plus beaux traits de cette crainte Théâtrale, que personne ne pouvoit rendre avec plus de force que le grand Corneille, dans ce morceau unique sur la liberté, où Thesée tourne en interrogations ses



scrupules sur les fatales épreuves où  
l'homme n'est que trop exposé.

Quoi la nécessité des vertus & des vices ,

D'une Astre impérieux doit suivre les caprices ;

Et Delphes malgré nous conduit nos actions

Au plus bizarre effet de ses prédictions ?

L'ame est donc toute esclave ; une Loi Souveraine ;

Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;

Et nous ne recevons ni crainte ni désir ,

De cette liberté qui n'a rien à choisir ?

Attaché sans relâche , à cet ordre sublime ,

Vertueux sans mérite , & vicieux sans crime ,

Qu'on massacre les Rois , qu'on brise les Autels ,

C'est la faute des Dieux , & non pas des mortels.

De toute la vertu sur la Terre épandue ,

Tout le prix , à ces Dieux , toute la gloire est dûe.

Ils agissent en nous , quand nous pensons agir ,

Alors qu'on délibère , on ne fait qu'obéir ;

Et notre volonté n'aime , hait , cherche , évite ,

Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite.

D'un tel aveuglement daignez me dispenser ;

Le Ciel juste à punir , juste à récompenser ,

Attache aux actions leur peine ou leur salaire ,

Il nous prête son aide , & puis nous laisse faire :

Toutefois n'enfonçons ni votre œil ni le mien ,

Dans ce profond abyfme où nous ne voyons rien.

Le correctif qui se trouve dans les  
six derniers vers , laisse encore le raison  
nement dans toute sa force.

La compassion n'est pas aussi difficile à comprendre que la terreur : la source en est dans l'humanité ; c'est une branche de l'amour propre , dont l'intérêt pourtant ne prend rien sur la vertu qui nous rend sensibles aux malheurs d'autrui. Cet attendrissement qui nous arrache des larmes, est un retour sur nous-mêmes assez délicat pour nous faire prendre le change sur le sentiment qu'il excite.

Il est à remarquer , qu'en parlant de la Tragédie , on ne peut pas s'empêcher de se servir d'expressions qui ne conservent pas leur sens naturel. Outre ce que je viens de dire , à l'égard du mot de *Terreur* , les termes de mœurs & de fables , parties essentielles de la Tragédie , ne sont point employés ici non plus, selon leur usage commun. Par les mœurs d'un personnage , on entend le fond de son caractère ; c'est-à-dire, les inclinations bonnes ou mauvaises de sa part , qui doivent le constater de telle sorte, que le caractère soit fixe & invincible , & qu'on puisse entrevoir , d'a-  
près



près lui , tout ce que la personne représentée est capable de faire , sans quelle puisse se détacher des premières inclinations, par où elle s'est montrée d'abord; & l'égalité doit regner d'un bout à l'autre de la pièce. Il faut tout craindre d'Oreste , dès la première Scene d'Andromaque , jusqu'à n'être point étonné qu'il assassine Pyrrhus , même aux pieds des Autels ; c'est pour ainsi dire ce dernier trait qui met le comble à la beauté de son caractère , & à la perfection de ses mœurs.

Il semble que les mœurs & les sentimens ne soient , à le bien prendre , qu'une même chose ; ou du moins que ce qu'on appelle sentimens , n'est ici que l'expression des mœurs. Tous les discours , jusqu'aux maximes mêmes , doivent former le caractère , & préparer l'action ou la produire.

Je ne sçai de tout tems quelle injuste puissance ;  
Laisse le crime en paix , & poursuit l'innocence ;  
Et de quelque côté que je tourne les yeux ,  
Je ne voi que malheurs qui condamnent les Dieux . ]

Méritons leur courroux , justifions leur haine ;  
Et que le fruit du crime en précède la peine.

Quels traits Racine employe pour peindre le caractère d'Oreste , & quelle conformité de ses sentimens, de ses idées intérieures , avec les actions dont il est capable ? Quelle façon de prévenir le Spectateur , sur ce qui doit arriver ?

Il y a encore une autre espèce de mœurs , & qui doit regner dans toutes les Tragedies ; ce sont des mœurs nationales : chaque peuple a son génie particulier. Corneille a conservé le caractère propre des Romains , il a osé même lui donner plus d'élevation & de dignité. Quelle magnificence de sentimens ne met-il point dans la bouche de Cornélie, lorsqu'il la place vis-à-vis de César ?

César , car le destin que dans les fers je brave ,  
Me fait ta prisonnière & non pas ton esclave ,  
Et tu ne pretens pas qu'il m'abbate le cœur ,  
Jusqu'à te rendre hommage , & te nommer Seigneur ;  
De quelque rude coup qu'il m'ose avoir frappée ,  
Veuve du jeune Crasse & du jeune Pompée ,

Fille



Fille de Scipion , & pour dire encore plus ,  
Romaine , mon courage est encore au-dessus.

La suite de son couplet rencherit encore sur ce qu'elle vient de dire , & sa plainte est superbe.

César , de ta victoire , écoute moins le bruit ,  
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit :  
Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez Crasse ;  
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce ;  
Deux fois de mon Hymen le nœud mal assorti ,  
A chassé tous les Dieux du plus juste parti :  
Heureuse en mes malheurs , si ce triste Hyménée ,  
Pour le bonheur de Rome , à César m'eût donnée ;  
Et si j'eusse avec moi porté dans sa maison ,  
D'un astre envenimé l'invincible poison !  
Mais enfin , n'attends pas que j'abaisse ma haine ,  
Je te l'ai déjà dit , César , je suis Romaine :  
Et quoique ta captive , un cœur comme le mien ,  
De peur de s'oublier , ne te demande rien.  
Ordonne , & sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie ,  
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

Cornélie n'a pas essuyé sur cela les reproches que l'on a faits à Racine , d'avoir francisé ses Héros , si on peut parler ain-

*Tome II.*

P

si : on n'introduit point des mœurs comme des modes , & il n'est point permis de rapprocher les caractères comme on peut faire le cérémonial , & certaines bienfaisances. Achille , dans l'Iphigénie de Racine , ne doit point rougir de se trouver seul avec Clytemnestre. Le terme de mœurs doit donc être entendu différemment , & même il n'a trait en façon quelconque , à ce que nous appelons morale ; quoiqu'en quelque sorte elle soit le véritable objet de la Tragédie , qui n'a en effet d'autre but que d'attaquer les passions , & d'établir le goût de la vertu , d'où dépend le bonheur de la société.

Le terme de *Fable* est encore en fait de Tragédie , une de ces expressions détournées , & qui sortent , pour ainsi dire , de leur usage ordinaire ; on entend par là la constitution du sujet , c'est-à-dire , l'enchaînement des incidens qui forment l'action Théâtrale ; mais qui doivent naître les uns des autres , comme



une suite nécessaire , & comme autant de parties de l'Action, amenées avec art, & tirées du sein du sujet : c'est dans le Poète une disposition de sa matière , où la vraisemblance usurpe tous les droits de la vérité. La fortune qui a pû occasionner le fond , n'exerce plus d'empire sur le reste. Les événemens , pour ainsi parler , n'ont plus la liberté de se montrer les uns après les autres, quelque délicate qu'en puisse être la liaison : on sent la désunion des parties , ou plutôt la négligence d'un Auteur qui se relâche , faute d'un art assez puissant pour maintenir cette heureuse nécessité d'incidens, dont le ressort semble être dans les mains d'une puissance suprême ; il semble qu'elle produit sur nous une action impérieuse qui ne nous laisse plus à nous-mêmes , & nous fait rentrer dans les voyes de la destinée. C'est de-là aussi que naît ce beau Tragique , répandu dans la plupart des pièces des Anciens. Rien n'est si rare que la sagesse d'un Auteur , dans

la conduite d'une pièce. La raison seule ne suffit pas, il faut les secours de l'art, qui seul donne les moyens de faire sur l'esprit du Spectateur, une impression d'autant plus vive, que le principe ne lui en est pas toujours connu, & que l'effet en vient de plus loin.

Si la sage disposition d'un sujet heureux est tout ce qu'il y a de plus beau; il s'ensuit nécessairement que c'est tout ce qu'il y a de plus difficile. *C'est une vérité, dit un de nos Sçavans, que dans tous les arts, ce qu'il y a de principal, est toujours ce qu'il y a de plus difficile, & ce qui parvient le plus tard à sa perfection.*

Il semble que l'on ne doit insister que légèrement sur la Diction, qui est regardée comme une quatrième partie de la Tragedie, comme si on parloit toujours bien quand on pense bien: si la sage conduite d'un sujet ne couvre pas ce qu'il peut y avoir de défectueux dans la diction, du moins elle fait que l'on glisse des-



fus ; le Spectateur y supplée souvent de lui-même , & l'action n'en marche pas moins. Mais rien ne couvre les fautes de conduite ni ne les repare : les plus beaux morceaux détachés du sujet , les plus grands traits postiches n'ébloüissent que les simples , & n'ôtent point à la Pièce ce qu'elle a de froid & de languissant. Un sujet bien conduit plaira toujours davantage , & réussira mieux , quelque simple & uni qu'il soit du côté de la diction, que toutes les dépenses de l'esprit & de l'imagination , sitôt qu'elles sont déplacées & qu'elles sortent des règles que le bon sens, qui n'est autre que la nature éclairée, a établies sur l'expérience des plus beaux siècles, & les observations des plus grands hommes.

Les Anciens ne bornoient pas leurs Tragédies aux quatre parties dont je viens de parler , je veux dire à la fable , aux mœurs , aux sentimens , & à la diction. Ils y en ajoutèrent deux autres, la musique & la décoration. La musique

jettoit dans la Pièce d'autant plus d'agrémens & même de dignité, que la musique, dans la Tragédie, étoit la fille de la Religion; & que c'étoit la même harmonie dont on se servoit dans les Cantiques sacrés, & dans la cérémonie des Expiations; comme si en effet on n'eût point fait de différence entre le culte des Dieux, & l'instruction que l'on pouvoit recueillir des spectacles, dont la doctrine devoit ramener à tous les devoirs à leur égard. La décoration toujours proportionnée aux sujets des pièces, consistoit autant dans la magnificence de la scène, que dans celle des machines, & des habillemens des Auteurs. Cet éclat qu'elle donnoit à la représentation, ne faisoit rien essentiellement à la pièce, qui ne trouvoit sa véritable beauté que de son propre fonds. Non que le génie du Poète n'entrât pour quelque chose dans la décoration, & que donnant à son goût sur cela toute l'étendue désirable, son imagination n'en fût plus échauffée, & ses idées plus hautes; mais alors il



avoit beaucoup plus besoin de secours étrangers que sur le fait de la musique : puisqu'au rapport de Cicéron, le Poëte étoit lui-même son Musicien. *Musici qui erant quondam, iidem Poëtæ.* Et n'y auroit-il pas quelque lieu de penser qu'indépendamment de ses principales parties, la Tragédie des Anciens ayant admis la musique & la décoration, & même la danse, elle a servi de modele à l'établissement de nos Opera, soit que la nature renouvelle de tems en tems ses opérations dans l'esprit des hommes; soit que sur les plus légères traces qu'elle en répand, elle donne jour à la reprise des mêmes établissemens : avec cette différence pourtant, qu'il n'y a point d'exemples parmi nous, que nos Poëtes aient composé la musique de leurs ouvrages, ni que nos Musiciens se connoissent en Poësie jusqu'à un certain point, si ce n'est pour juger des paroles, & sentir si elles sont assez molles & effeminées pour s'accommoder au chant. J'ai ouï dire au fameux *du Bouff-*

*set*, qu'il avoit été le premier qui eût osé mettre en musique le mot d'*idolâtre*. Est-ce la parole qui doit déterminer les tons du Musicien, ou le sentiment & l'image renfermés dans la parole?

L'Idyle de Racine est sans contredit, dans son genre, un des plus beaux morceaux de notre Poësie: le Poëte n'y exalte pas les avantages de la paix, en relevant ses qualités, & disant d'elle qu'elle est *agréable* ou *charmante*, expressions vagues & frivoles; mais il la loue par ses effets, & c'est agir dans le goût des plus grands Poëtes de l'antiquité.

Tu rends le fils à sa tremblante mere;  
Par toi la jeune épouse espère  
Être long-tems unie à son époux aimé:  
De son retour le laboureur charmé,  
Ne craint point désormais qu'une main étrangere;  
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé.

Racine eut de la peine à trouver un Musicien qui osât entreprendre de travailler sur les paroles de son Idyle, quoique dans une fête brillante, & donnée

au



au feu Roi par un Ministre, \* dont le goût & la magnificence étoient dignes de la gloire de son maître. Si le son des paroles Latines n'arrête pas la plupart de nos Musiciens, comment n'osent-ils point franchir des délicatesses purement arbitraires, ou donner du moins plus d'étendue à leur Dictionnaire Lyrique : ils mettroient certainement les Poètes plus à leur aise, mais il faudroit pour cela qu'ils fussent Poètes eux-mêmes, & peut-être que la nature si sage dans ses productions, a appréhendé du moins parmi nous, de surcharger le génie, pour ne pas dire la tête d'un Musicien, de dons aussi dangereux. Quoiqu'il en soit, la Tragédie à proprement parler, n'a besoin d'aucun secours étranger. Sa lecture seule peut produire sur les cœurs & sur les esprits, tous les effets dont elle est susceptible. Non-seulement en lisant une pièce, on supplée à sa représentation, mais avec un Lecteur qui a le goût & l'usage du Théâtre, cet exercice s'ourd, & réduit aux

*de Seignelay.*  
*Tome II.*

Q

yeux seuls , & aux mouvemens des lèvres , ne perd rien de la beauté du récit : la nature s'ouvre encore davantage à toutes les impressions que les choses excellentes ont droit de faire sur elle. Dans sa déclamation muette , elle éprouve toutes les inflexions d'un organe intérieur , qui rend le sentiment avec d'autant plus de justesse , que dans cet état , le recueillement est plus grand , & la diversion moins occasionnée ; & que même alors on ne se dispense point de ce tribut de larmes , que notre propre foiblesse , si j'ose ainsi parler , se rend à elle-même , sur-tout lorsqu'elle est en liberté , & qu'elle peut jouir de tous ses mouvemens.

Un Auteur dans la conduite de l'action de la Tragédie , doit sur-tout observer qu'elle ne soit précédée d'aucun incident essentiel & nécessaire ; c'est-à-dire , qu'elle n'en dépende point. Ce doit être une action toute récente , comme si elle venoit de naître sous la main du Poëte. Ce qui est hors de l'action ne peut



rentrer dans le sujet qu'avec beaucoup d'art, & que pour y jeter quelques éclaircissemens & quelque lumière, en sorte même que le Spectateur; en prenant place au Théâtre, n'ait besoin d'être prévenu de rien, ni d'y apporter aucun trait d'érudition relatif au sujet. C'est du sein même de la pièce & de la préparation des incidens, que doivent sortir les instructions capables de nous mettre au fait, & en état de recevoir toutes les impressions que l'action doit faire sur l'esprit. Les causes & les desseins d'une action entrent dans l'exposition du sujet, & en occupent le commencement: ils ne peuvent manquer d'être suivis d'obstacles & de traverses, & par conséquent de former un nœud dans le centre ou milieu de la pièce, & la résolution de ce nœud est l'achèvement ou la fin de l'action: l'unité en est telle, que tout ce qui est ajouté à cette fin devient inutile, & par conséquent languissant & fastidieux; l'intérêt tombe, & l'attention expire sur les moindres su-

perfluités , ou sur tout ce qui peut être d'étranger au sujet : dans la Tragedie de Mitridate , la fin de l'action est la fin de Mitridate même.

Je sens affoiblir ma force & mes esprits ,  
Je sens que je me meurs , approchez-vous , mon fils :  
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte ,  
Venez & recevez l'ame de Mitridate.

En ménageant l'action de cette sorte & lui assignant un commencement , un milieu & une fin , comme autant de parties distinctes les unes des autres , il est facile à la mémoire de les rappeler toutes , & de voir tous les rapports de l'action ; cette disposition donne lieu d'en pouvoir mesurer toute l'étendue : elle est fondée du moins sur la nature même qui exige une proportion entre le fond d'une Pièce & la capacité de l'esprit humain , qui ne peut juger de la beauté ou des défauts d'un objet , qu'autant qu'il lui est possible d'en considérer toutes les parties & d'en voir l'ensemble. Il en est de la Tragédie comme d'un Tableau dont



toutes les parties détachées ne font des beautés de l'Art, qu'autant que sans faire de diversion à l'esprit, elles rentrent dans le sujet, qu'elles éclairent & qu'elles animent pour ne former qu'un même tout, & s'y unir de telle sorte que la simplicité n'en soit que plus sensible, & qu'elle soit même, si j'ose le dire, de la pompe des ornemens & des attributs.

L'ordre étant une fois établi dans le cours de l'action, il ne reste plus qu'à lui donner sa juste étendue; car selon les règles de l'Art, le beau ne consiste que dans l'ordre & dans la grandeur de proportion à la chose. L'ordre forme cette netteté qui passe dans l'esprit du Spectateur, mais la précision dans l'étendue d'une Pièce, est rarement telle que la sévérité des règles la demande, & qui est d'autant plus juste, qu'elle met le Poète du moins autant qu'il se peut, dans la nécessité de précipiter les incidens; ce qu'il ne peut faire que dans les intervalles ou entre-actes, & en reportant une partie de l'action hors du Théâtre, d'où

Q iij

il est aisé de surprendre le Spectateur qui aide lui même à être trompé, & ne compte pas toujours juste les heures de son plaisir ; mais il faut pour cela que la surprise soit interessante, & que la vraisemblance ne soit que legerement blessée.

Si l'unité d'action dans une Tragédie doit être telle qu'on ne puisse lui ôter aucune de ses parties sans détruire toute l'harmonie de la Pièce, il s'ensuit de-là qu'il n'y a point d'Episode qui ne doive être necessairement lié à l'action principale, & même y ajouter des circonstances essentielles qui la soutiennent, & la conduisent plus rapidement à sa fin.

Il est bien aisé à un Auteur de sentir tout ce qui est de trop dans sa composition, & encore plus de le reconnoître : car tout ce qui peut en être retranché sans alterer l'unité du sujet, & en lui laissant toute son intégrité, doit être rejeté sans crainte, non seulement comme une superfluité vicieuse, mais comme un changement trop sensible dans le sujet,



& capable de faire dans l'esprit une diversion aux dépens de ce qu'il y auroit d'estimable dans la Pièce: une des branches de cette regle inviolable, se porte necessairement sur ces traits de declamation, soit raisonnement étranger au fond du sujet, soit maximes ou portraits déplacés, ressource ordinaire des Auteurs médiocres, ou plutôt émancipations puériles de leur part, qu'il a plu à eux-mêmes d'honorer du nom spécieux de beautés de détail: le commun des Spectateurs qui s'y est habitué, les trouve à redire dans les nouveautés, où on ne s'avise pas d'en risquer, & regarde comme peu de noblesse dans le style toute diction unie, quoiqu'élégante, & ne cherchant qu'à former cette liaison étroite des incidens qui doit être l'unique objet du Poëte, & la seule chose en effet capable de prouver la distinction de ses talens.

La vraisemblance ne perd jamais au Théâtre l'air de verité; mais il y a telle verité qui y perd tous les traits de la

Q *mj*

vraisemblance : c'est au Poëte à ajuster ou tailler, pour ainsi dire, la vérité sur les règles de son art, qui en effet est si puissant, qu'il fait rentrer la fiction dans la vérité même. Le Poëte ne tire son vrai mérite que de la disposition de son plan, qu'il peut également bâtir sur la vérité ou sur la fiction; étant moins question pour lui de ce qui est, ou a été réellement, que de ce qui doit être de convenance au caractère de ses personnages, & à la conduite de sa fable, ou action, qui est indifférente en soi, pourvu qu'elle soit d'un caractère grand & illustre, & qu'elle puisse produire les passions qui sont du ressort de la Tragedie, & ne naissent que de cette suite nécessaire de circonstances, qui ne sçauroient être recueillies avec trop de choix, ni placées avec trop d'art.

J'ai ouï dire à un de nos Poëtes célèbres, & qui ayant apporté au Théâtre les grandes dispositions, s'est fait un caractère original, que dans celle de ses pièces, dont le public attend l'achèvement



avec impatience, il traittoit le sujet d'une conjuration mémorable, & rendoit le caractère de son principal personnage, sans s'être assujetti à aucun des événemens véritables de sa vie, si ce n'est au fond d'une entreprise, qui n'étoit autre en lui que la ruine & le sac de Rome, pour élever sur la cendre & les débris de cette Capitale du monde, la fortune qu'il avoit en vûe pour lui & pour ceux de son parti. L'imagination du Poëte échauffée par un génie tel que le sien, & par toutes les idées du carnage qui se présentoit à lui, & que son goût embellissoit encore, étoit seule capable d'une exécution aussi particulière. Cette conduite, du moins quant à la forme, n'est pas sans exemple dans l'antiquité la plus respectable; puis qu'on nous parle d'une Tragédie d'un Poëte de ces tems reculés, où jusqu'au titre de sa pièce qu'il avoit intitulée *la Fleur*, & les noms & le sujet, tout étoit supposé; mais je ne sçai si malgré les beautés que nous avons entendues de Catilina, l'Auteur ne négli-

geroit point quelques avantages qu'il auroit pû tirer des circonstances renfermées dans l'historique de son sujet, & si, par ce moyen-là, il n'eût pas jetté dans le caractère de ses Héros quelque chose de plus intéressant, du moins aux yeux du Spectateur instruit, dont l'imagination agit ordinairement de son côté, & se refuse aux hardiesses du Poète, en mettant avec plus de confiance le vrai à la place du Roman, qui, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais la même force, qu'une histoire véritable, tant par les rapports qu'elle a plus directement avec nous-mêmes, que par la dignité de ses opérations.

Il y a des beautés au Théâtre que les Poètes ont accoutumé de rechercher avec plus de curiosité, qu'ils n'apportent de ménagement pour leur donner leur point de perfection. Ils voudroient que tout fût en situations, & dans ce qu'ils appellent coups de Théâtre. Ceux-ci sont le plus souvent des événemens subits & sans nulle préparation : lorsqu'ils



sont heureusement amenés, ils forment une surprise très-intéressante, ils ont un éclat qui laisse encore quelques traces après lui. Tel est aux yeux d'Athalie le spectacle de Joas sur son Trône, lorsqu'elle s'attend le moins à cette révolution, & qu'elle imagine au contraire qu'on va lui remettre des trésors amassés par David, & qu'elle touche au moment de son triomphe. Le spectateur sçait quels sont ces trésors, il jouit par avance du plaisir de sa surprise, & l'action marche en même tems.

Si j'osois rapprocher quelque chose de moi, d'un moment aussi éclatant, je dirois que dans la Tragédie d'Osarphis, autrement Moyse, le trône préparé pour la restauration d'Amenophis, & où il va prendre la place que les loix du pays & l'équité de son rival accordent à son sang, au lieu de monter sur l'échaffaut, où sur les ordres déjà donnés on a lieu de présumer qu'il va perdre la vie, doit faire une impression vive, & exciter un grand attendrissement; mais combien

de circonstances doivent concourir, pour donner à cette espèce de surprise cet éclat frappant, si on veut que le souvenir en soit durable? Les beautés momentanées n'ont que le feu de ces éclairs qui disparoissent aussi-tôt, & semblent se croiser.

A l'égard des situations, c'est une beauté propre à la Tragédie, & dont les effets sont toujours sûrs; mais on doit être d'autant plus retenu sur l'usage de ces belles ressources du Théâtre, qu'il n'est presque pas possible de leur conferer une égale beauté; & que souvent la comparaison des unes aux autres fait tort à l'une d'entre-elles.

Situation en fait de Tragédie, est souvent un état intéressant & douloureux; c'est une contradiction de mouvemens qui s'élevent tout à la fois, & qui se balancent; c'est une indécision en nous de nos propres sentimens, dont le Spectateur est plus instruit, pour ainsi dire, que nous mêmes, sur ce qu'il a à conclure de nos mœurs, si elles sont frap-



pées comme elles doivent l'être. Il peut penser juste sur le parti que nous prendrons; au milieu de toutes les considérations qui nous divisent & qui nous déchirent, nous semblons céder à des intérêts où nous inclinons le moins; notre vertu ne nous rassure jamais plus que lorsque notre foiblesse gagne de son côté plus de terrain : c'est alors que le Poëte, qui tient dans sa main le secret de nos démarches, est fixé par ses règles, sur le parti qu'il doit nous faire prendre, & tranche d'après elle sur notre destinée.

C'est dans le Cid qu'il faut chercher le modele des situations. Rodrigue est entre son honneur & son amour, Chimene entre le meurtrier de son pere & son amant; elle est entre des devoirs sacrés, & une passion violente: c'est de-là que naissent des agitations plus intéressantes les unes que les autres; c'est là où s'épuisent tous les sentimens du cœur humain, & toutes les oppositions que forment deux mobiles aussi puissans que l'honneur & l'amour.

La situation de Cornélie entre les cendres de Pompée & la présence de César, entre sa haine pour ce grand homme, & l'hommage respectueux qu'il rend à sa vertu; les ressentimens en elle d'une ennemie implacable, sans que sa douleur prenne rien sur son estime pour César; tout cela forme de chaque Scene où ils se montrent ensemble, une situation différente. Dans de pareilles circonstances, leur silence même seroit éloquent, & leur entrevûe une Poësie sublime; & les mettre vis-à-vis l'un de l'autre, c'est pour Corneille avoir déjà fait les beaux vers, & ces tirades magnifiques qui mettent les vertus Romaines dans leur plus grand jour.

Il est donc aisé de ne pas confondre les coups de Théâtre & les situations: l'un est passager, & à le bien prendre n'est point une partie essentielle de la Tragédie, puisque il seroit facile d'y suppléer; mais la situation sort du sein du sujet, & de l'enchaînement de quelques incidens, & par conséquent s'y



trouve beaucoup plus liée à l'action : ce qui est au-dessus de l'un & de l'autre, c'est la *Terreur*, il n'est presque pas possible de la bien définir. Elle ne consiste du moins que dans la totalité des incidents, qui en produisant chacun leur effet, & menant insensiblement l'action à sa fin, opere sur nous cette appréhension terrible & salutaire, qui met un frein à nos passions sur le triste exemple d'autrui, & nous empêche par là de tomber dans ces mêmes malheurs, dont la représentation nous arrache des larmes; & nous conduisant de la compassion à la crainte, trouve par là un moyen certain de nous corriger de nos foiblesses par elles-mêmes, ou plutôt d'intéresser notre amour propre, par un sentiment d'autant plus vif du contre-coup, que l'art de la Poësie, qui se plaît à masquer toutes choses, ferme nos yeux sur une surprise aussi avantageuse, & fait par là à l'humanité plus d'honneur qu'elle n'en mérite. C'est ce qui fait que dans la présente Préface, j'ai crû ne pouvoir trop

appuyer sur ce qu'on appelle terreur, afin que le Lecteur ne prît pas le change, ni l'accessoire pour le principal : les moindres traces qui s'en trouvent répandues dans quelque pièce que ce soit, y portent les traits d'un Tragique qui se fait aisément reconnoître. C'est ce qui doit nous donner une grande opinion de la Tragedie des Anciens : l'unique objet de leurs Poëtes étoit de produire la terreur & la pitié. Apparemment qu'ils choisissent un sujet susceptible de ces deux grandes passions, & le faisoient à l'avenant. Il semble même que rien n'étoit plus rare que de si beaux sujets, puisqu'ils ne les puisoient ordinairement que dans une ou deux familles de leurs Rois.

De toutes les beautés de la Tragédie, il n'y en a point qui approchent des reconnoissances, sur-tout de celles où la nature se trouve intéressée : car indépendamment des tendres mouvemens qu'elle excite par elle-même, c'est aussi par là qu'elle parvient à ce but principal dont  
nous



nous venons de parler. Dans Sophocle, la reconnoissance d'Oedipe & de Jocaste qui passe par tant d'incidens, y prend tout ce qu'il faut pour frapper plus heureusement le coup de *terreur*, si j'ose ainsi parler, qui est le coup de *partie*, & qui fait d'autant plus d'impression qu'il est suivi d'un changement de fortune dans les principaux personnages; & ce qui est à remarquer, c'est que ce changement d'état se fait si immédiatement après la reconnoissance, que le Spectateur n'a pas le tems de respirer, & que le tout se passe dans la chaleur de ses mouvemens. C'est ce qui fait dire à Monsieur Dacier, *que la reconnoissance de l'Electre du même Poète, n'est pas à beaucoup près si vive ni si belle; parce qu'elle est éloignée de la peripetie; car après qu'Oreste & Electre se sont reconnus, ils sont encore du tems dans le même état, & ils ne changent de fortune, que par la mort de Clytemnestre & d'Egiste.*

Ce n'est qu'entre les principaux personnages d'une Tragedie que les recon-

Tome II.

R

noissances produisent leur plus grand effet; & ce n'est aussi que des circonstances où elles sont placées, que dépend leur véritable beauté : dans l'Oedipe, c'est de la mere à son fils ; mais par cette reconnoissance , ce fils va se trouver l'époux de sa mere & le meurtrier de son pere , dont la mort lui a servi de degrés pour monter au trône , & le triste moyen de contracter une alliance incestueuse qui met le comble à ses infortunes.

Il suffit de citer cette reconnoissance , & de la présenter comme le plus beau modele de toutes. Aristote en expose de plusieurs especes ; mais sans entrer dans aucun détail sur cela , je crois seulement devoir faire observer que nous en avons dans quelques-uns de nos Poëtes modernes, dont il n'y a point de traces dans l'antiquité ; ils se sont servis de moyens particuliers : c'est au son de la voix que Penelope dans la Tragédie Française qui porte ce nom, reconnoît Ulysse : c'est encore à ce signe sensible, que Zenobie reconnoît Rhadamiste. Pour sentir le merveilleux de cette dernière reconnois-



fance, il ne faut point la séparer des circonstances qui l'accompagnent : le son de la voix se perd moins que les traits de ressemblance ; c'est lui qui prépare ici la reconnoissance, & qui aide à rappeler les traits d'un visage que dix années d'absence ont dû masquer, & qui lui rend sa première fraîcheur ou beauté, aux yeux d'une épouse vertueuse. Quelle est la surprise de Rhadamiste de retrouver vivante une femme dont l'excellente beauté a fait tous les crimes, & dont l'excès de la passion d'un mari farouche a crû mettre en sûreté la fidélité & l'honneur, par des précautions barbares & sans exemple ? En effet pour empêcher que dans la déroute de son armée, Zénobie ne tombât entre les mains d'un ennemi vainqueur, Rhadamiste la jeta dans l'A-raxe, après l'avoir crüe morte sous les coups pressés d'une main sanglante : l'atrocité de l'action confondue avec ce signe singulier de reconnoissance, & presente à l'esprit du Spectateur, a fait à la quarantième représentation de la Pièce le même plaisir qu'à la première.

R ij

Dans la Tragédie de Saül, qui est de moi, il y a une reconnoissance qui quoique nouvelle au Théâtre, eut un succès assez grand pour en parler avec quelque confiance : le changement d'état & le dénouement la suivit de près. Saül Roi d'Israël dont les fautes & les intentions avoient tout l'éclat des vertus humaines, & les dehors même de la Religion, s'attira néanmoins la colere du Ciel : voici le fait & les deux fujets de sa réprobation.

Le Prophete Samuël ordonna à Saül de se rendre à Galgala, & de l'y attendre pendant sept jours pour offrir le sacrifice au Seigneur : Saül pressé par les Philistins, & même abandonné par les siens, voyant que le septième jour étoit venu, & qu'il n'avoit point encore de nouvelles de Samuel, crut qu'il ne devoit point engager le combat sans avoir apaisé le Seigneur ; il osa donc lui sacrifier, & Samuel arriva lorsqu'il achevoit d'offrir l'holocauste.

Dieu dans sa colere dit à Moïse, j'exterminerai Amalec, & il y aura une



guerre de race en race entre lui & moi. Quatre cens ans après Dieu choisit Saül pour exécuter sa volonté dans la ruine de ce peuple ; il lui fit dire par Samuel de marcher contre Amalec, & de passer tout au fil de l'épée, depuis l'homme jusqu'à l'enfant qui seroit à la mamelle, & jusqu'aux vils troupeaux ; mais Saül épargna Agag leur Roi qu'il avoit pris vif, il crut devoir respecter un sang auguste.

Pour revenir à la Scene de la reconnaissance : Saül sortit de son camp des environs de Gelboë pour aller consulter sur la destinée dont il étoit menacé, une célèbre Magicienne, contre ses propres deffenses sous peine du feu à l'égard de cette espece de gens infames. Il s'y présenta comme un inconnu, & dans l'équipage d'un simple Soldat. La Pythonisse qui ne le connut qu'après l'évocation de l'ombre de Samuel, le traita avec indignité & sans croire s'adresser à lui, lui parle de fescrimes, de sa tyrannie, des menaces du Ciel à son égard, & par là lui enfonçoit à tout moment, sans le

ſçavoir , le poignard dans le cœur; lorfqu'enfin déterminée à lui accorder les ſecours de ſon Art , elle conjura l'ame du Prophete, dont la voix s'éleva du fond de la Terre pour lui faire entendre qu'elle parloit au Roi même qu'elle venoit d'outrager : l'évocation étoit terrible , le phantôme toujours prêt à paroître , jetoit par-là dans les eſprits plus d'épouvante qu'il n'eût fait en ſe montrant lui-même : l'apparition fut coupée par le cris de la Pythoniſſe.

Mais que m'apprend ſa voix en montant juſqu'à moi ?  
Ah Dieux, je ſuis perdue ! & vous êtes le Roi.

La premiere représentation de cette Scene a été l'époque d'un coup de Théâtre , j'oſe dire des plus éclatans , entre le célèbre Salé, & la Demoifelle Defmares , auſſi-bien que la perfection de leur jeu: l'Actrice eût beſoin de toutes ſes graces & de toute ſa beauté pour ne pas faire peur; l'altération des traits de Salé, & ſa terreur ont laiffé au Théâtre des tons de tradition , qu'on y reſpecte encore.





DISSERTATIONS  
SUR LE PROGRÈS  
D U  
GENIE POETIQUE  
DANS RACINE,  
Ou l'Analyse de ses quatre premières  
Tragédies.



ANS une lecture sérieuse des Ouvrages d'un Auteur tel que Racine, si elle est faite avec quelques lumières & quelque expérience du Théâtre, quel plaisir n'a-t-on point, en partant de ses plus foibles commencemens, de sentir se développer les grands traits d'un si beau génie; & de lui voir prendre successivement de son travail & de la culture de ses talens, cet accroissement & cette force qui ont servi à créer dans ses Tragedies des modèles aussi sûrs qu'inimita-

208 DISSERTATIONS SUR LES QUATRE  
bles ! La Thébaïde ou les Freres ennemis, <sup>3</sup>  
été la première de ses Pièces qui ayent paru  
sur la Scene ; je ne sçai quelle Tradition l'a  
fait Auteur d'une Tragedie qui avoit pour  
titre Teagene & Chariclée , c'étoit celui d'un  
Roman célèbre , mais cette Tragedie n'a ja-  
mais vû le grand jour. La facilité de faire des  
Vers lui donna cette première confiance qui  
met un voile entre nous & les perils du Théa-  
tre. Et sans doute que dans son premier essay  
public , il fut mieux servi de son sujet qu'il  
ne le servit lui-même. La disposition en étoit  
unie , & l'art ne s'y faisoit sentir que médiocre-  
ment ; si on en excepte la Scene , de l'entrevûe  
des deux Freres , Etéocle & Polinice , où on  
commence à sentir un fonds de situation assez  
beau , & digne même de Racine dans tous les  
temps. Cette inimitié qui est l'ouvrage du des-  
tin & qui leur tient plus au cœur que le trône  
même , cette inimitié qui ne respecte ni les  
droits du sang , ni ceux de la nature , & qui  
met en mouvement toutes les tendresses d'une  
mere éperdue ; ces reproches, ces menaces qui  
ne produisent aucun effet , n'auroient pris dans  
les progrès de Racine qu'une vérification plus  
égale peut-être , & plus de précision dans les  
sentimens ; mais quelque foiblesse que l'on  
ait pû remarquer dans ce premier Ouvrage ,  
c'étoit toujours avoir mis sur la Scene un sujet  
pris



pris dans la malheureuse Famille d'Oedipe & rempli de ces traits tragiques où l'amour & la haine sont également odieux ; & où en apparence , l'injustice des Dieux semble se jouer de la vertu & de l'innocence. Racine nous assure lui-même avoir dressé son plan sur les Pheniciennes d'Euripide ; c'étoit alors beaucoup pour lui d'avoir traité ce sujet d'après Rotrou , & de n'être pas tombé comme lui dans une duplicité d'action. Toutes ses Scenes étoient liées ; le Théâtre malgré le vice du tems , n'étoit point vuide ; les caracteres étoient soutenus , quoiqu'ils n'eussent pas toute leur justesse ; ce défaut de justesse ne regarde gueres que celui de Creon. Il est amoureux d'Antigone , & par conséquent rival de son fils : la jalousie d'un pere est petiteffe si elle n'est pas fureur ; le ridicule n'entre point dans les passions tragiques , & c'est un desavantage que Racine pouvoit épargner à Créon : il pouvoit également sauver à Antigone je ne sçai quelle bassesse de sentiment , lorsque sur la réponse de l'Oracle qui menace tout le sang de Laïus , il lui fait dire en parlant au Prince qu'elle aime.

De ce sang malheureux vous sortez comme nous ,  
Et je ne vois que trop que le courroux céleste  
Vous rendra comme à nous cet honneur bien  
funeste ,

Et fera regretter au Prince des Thébains  
De n'être pas sorti du dernier des Humains.

*Tom. II.*

S

Qui est le Prince , s'il est digne de l'être , qui pour ne pas tomber dans des malheurs attachés à sa condition , regrettât de n'être pas sorti de la lie du peuple ? Cette indécence se trouve corrigée au profit de l'Auteur dans sa réplique de l'Amant d'Antigone.

Peut-on se repentir d'un si noble avantage ?

Mais puisqu'il s'agit ici des délicatesses que l'usage seul du monde amène , je ne sçai si cette réplique d'Hémon n'a pas aussi quelque chose d'incivil pour Antigone , & si elle n'avoit pas lieu de la prendre pour une instruction enveloppée. Peut-être eût-il été plus honnête à lui de ne point relever un pareil discours. Pourquoi lui faire sentir cet oubli de ce qu'elle se doit à elle-même ; & est-il permis de faire rougir ce qu'on aime , d'une indiscretion de cette espèce ? Combien dans la suite la galanterie de Racine a-t-elle été plus scrupuleuse ?

Dans les premières opérations de la poésie , l'imagination en fait le plus ordinairement les frais. Si son feu alors se trouve réglé par la sagesse , les idées sont nobles & justes ; mais s'il n'entre pas quelque ordre dans les mouvements , il est à craindre que les images qui en résultent ne soient autant de beautés manquées. Dans l'entrevue d'Eteocle & de Polinice , Jocaste qui veut détacher ce dernier de la passion



passion du Trône , lui dit , en parlant des périls qui en sont inséparables ,

La foudre l'environne aussi-bien que le crime.

Voici la réponse de Polinice.

Quand je devrois au Ciel rencontrer le tonnerre ,  
J'y monteroïs plutôt que de ramper à terre.

Pour mettre cette image dans quelque point de vûe , il faudroit d'abord établir la possibilité de l'entreprise ; c'est une idée perdue & dont les traits ne scauroient se rapprocher. Racine qui avoit revû sa Pièce & qui pouvoit être le maître de quelques changemens , n'y en a fait aucun , du moins de bien marqué ; si ce n'est que pour mieux caractériser cette haine invincible entre ces deux malheureux Freres , il a cru d'après coup , en pouvoir rappeler la source de plus loin , sur l'idée qu'il avoit de l'opposition qui regnoit entre Jacob & Esau , & ajouter ces trois Vers-ci au Rôle d'Étéocle ,

Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux

Dans les flancs de ma mere , une guerre intestine  
De nos divisions lui marqua l'origine.

Dans le passage de la Thebaïde à la Tragedie d'Alexandre , on sent non seulement le progrès de la Poësie de Racine , mais celui d'une érudition dramatique. Racine sent déjà la nécessité d'être infiniment retenu sur les incidens

S ij

qui entrent dans la constitution d'un sujet ; il  
 fait que des personnages connus se montrent  
 sur la Scene avec plus d'avantage , & que l'in-  
 vention du Poëte , quelque ingénieuse qu'elle  
 soit , ne comporte point cette dignité dont les  
 faits historiques sont revêtus. Dès la seconde  
 pièce , tout est fondé jusqu'aux Amours d'A-  
 lexandre & à la beauté de Cleophile , *Regnum  
 ab Alexandro recepit illecebris consecuta quod  
 virtute non potuerat*. La Cour & la Ville sont  
 en mouvement sur l'acquisition d'un nouveau  
 Poëte , la critique même de sa pièce se tourne  
 à son avantage : ce qu'on y trouve à redire,  
 c'est que Porus soit plus grand qu'Alexandre.  
 Le public osoit déjà donner un Rival au plus  
 célèbre de nos Poëtes, & la gloire de Corneille  
 étoit mise en compromis. On ne commença  
 à revenir de cette prévention qu'en opposant  
 Racine à lui-même. Les pièces qu'il donna  
 dans la suite devinrent la critique la plus judi-  
 cieuse de son Alexandre : on y trouva d'après  
 coup un air de déclamation dans la plupart  
 des endroits qui avoient le plus frappé. L'A-  
 mour n'y parut plus qu'une galanterie , & l'es-  
 prit sembla y avoir usurpé la place du senti-  
 ment ; mais le vers y étoit beaucoup plus noble  
 la rime plus riche , le propos plus relevé &  
 le dialogue plus juste & plus vif. Le sens fi-  
 nissoit plus ordinairement au bout du se-



second vers, & l'enchaînement n'alloit pas plus loin ; on n'y voyoit presque point de vers de surérogation : j'appelle ainsi ces vers auxiliaires que la nécessité de la rime n'admet que trop souvent. Le jeu du Poëte alors est de les couvrir dans une addition , à ce qui précède ou à ce qui suit , & de couvrir par-là un vers dont on pourroit se passer , du moins pour le sens. C'est un inconvenient où nous jette la contrainte de la rime ; en voici un exemple. Taxile se plaint à sa sœur des menagemens qu'Alexandre semble affecter de garder pour lui , & qui pourroient être regardés comme autant d'insultes.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage ?  
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son passage ,  
Ai-je mérité seul son indigne pitié ?

Son choix , lui répond Cleophile pour le défabuser d'une préférence qui le blesse ,

Son choix à votre nom n'imprime point de tâches ,

Son amitié n'est point le partage des lâches.

Le premier de ces deux Vers en est un de l'espece de ceux dont je parle ; & , pour me servir des termes de Despreaux , c'est un de ces freres Lays , qui ne marche à côté des autres qu'avec un air de subordination , & la contrainte de la rime ôte au Vers qu'elle prépare , la beauté de sa simplicité. Je ne sçai si à cette occasion , je ne puis point rapporter

une anecdote de Racine lui-même ; elle fait voir du moins l'embarras inévitable où la nécessité de la rime jette les Poètes. En parlant d'un endroit de ses Cantiques spirituels , il avoit eu à dire dix jours à trouver un vers qui en liât le commencement & la fin. C'est le quatrième vers de la strophe suivante où il parle à la Charité.

Aux foibles d'autrui loin d'être inexorable ,  
Toujours d'un voile favorable ,  
Tu t'efforces de les couvrir .

*Quel triomphe manque à ta gloire ?*

L'Amour sçait tout vaincre , tout croire ,  
Tout espérer & tout souffrir ,

Racine dès sa seconde pièce semble s'être mis en possession de la rime.

Et de quelque façon qu'un esclave le nomme ,  
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme

. . . . .

Moi sans perdre l'espoir de le suivre de près ,  
J'attens Ephésion , & le combat après .

Quoique la Rime paroisse ici ne rien couvrir au Poète , il ne faut pas lui en ôter le mérite de la recherche.

Le fonds des plus belles choses en poésie , ces traits brillans qui partent du génie, comme l'éclair de la nuë qui le renferme , sont le plus



ordinairement ce qui coûte le moins : le travail consiste dans le tour de la diction , dans ce ménagement d'une harmonie flatteuse , dans cette chute de rimes riches sans affectation , & qui dans l'expression d'une idée élèvent le sens au lieu de l'embarrasser , & en conservent la netteté jusques dans leur contrainte.

Il est aisé de sentir dans le Rôle d'Ephestion que l'amour perd beaucoup de ses graces & même de sa noblesse, dans la bouche d'un Confident. La pudeur semble plus exposée dans ces déclarations d'emprunt , soit que le Confident, fier de sa commission, se ménage moins sur le propos , & ne s'en tienne pas à son instruction ; soit qu'en sa présence les parties intéressées mesurent l'expression au sentiment , & que la décence & la délicatesse soient toujours , ou du moins vraisemblablement, enfermées dans le desir de plaire.

Alexandre alloit partager avec Porus tous les risques d'une bataille , & ses jours ne devoient pas y être moins exposés que les siens , & voici comme lui même s'en étoit expliqué.

Nous nous cherchions l'une l'autre ; une fureur fi-  
belle,

Alloit entre nous deux finir notre querelle ,

Lorsqu'un gros de Soldats se jettant entre nous ,

Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

Je ne sçai si dans une situation aussi sérieuse

Racine pouvoit laisser à ses personnages toute la liberté de la galanterie. L'Amour n'a pas beau jeu dans un camp & dans le tumulte des armes , sur tout lorsque les armées sont en presence. Les déclarations & les éclaircissements , tout semble déplacé. La passion doit s'ajuster aux cruelles circonstances d'un combat : la vûe de Cleophile livrée à sa douleur , & même exposée au peril , devoit donner un ton different au langage d'Alexandre ; & comme le silence & les larmes étoient les seules expressions que cette belle Reine devoit mettre en usage , il s'ensuit que tous ces traits d'un courage avantageux , sont assez déplacés dans le caractere d'Alexandre. Il en est aussi de ses amours comme de ceux des Dieux ; l'intervention de leur puissance auguste , ne laissant point au sentiment son feu ordinaire , ne peut exercer sur nos esprits le même intérêt. En tout genre de situation il n'y a de beautés theatrales que celles qui ne sortent point de l'ordre naturel des passions. Mais n'y a-t-il pas lieu de croire que si Racine a mis tant de sentimens galans dans cette Tragedie , il cédoit à cet usage tyrannique établi sur la Scene Françoisé , & qui a toujours autorisé ce tribut de foiblesses , même aux dépens de la vraisemblance ?

Quelle noblesse cependant n'entroit point déjà dans les images que le jeune Auteur de la Tragédie d'Alexandre employe !

Es



Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux ,

Quelle façon d'avertir les gens ! Quel mes-  
sager de la terreur & de la mort !

Jusques dans la poussiere il leur cherche des Rois.

Vous diriez qu'avec les couronnes, Alexandre  
disposé des dons de regner ; que nouveau  
createur, il pâitrit cette même poussière pour  
en faire des souverains.

Pour mieux faire sentir la prompte  
différence de Racine avec lui-même , je dois  
rappeller ici un endroit de la Thebaïde. Il  
veut représenter Eteocle blessé & cru mort ,  
son frere Polinice , dit-il , s'approche de lui,

Et pour le désarmer il avance le bras ,

Le Roi , qui semble mort ; observe tous ses pas ;

Il le voit , il l'attend & son ame irritée

Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.

Racine en devoit demeurer là , son Heros  
devoit précipiter le coup qui tué Polinice. Le  
reste n'est qu'un jeu : le premier trait qui est  
assez beau se trouve défiguré dans ces observa-  
tions d'Eteocle & dans les differens tems mar-  
qués d'une operation semblable.

La peinture que nous fait Axiane, de l'état  
où elle croit Porus sur le bruit de sa défaite ,  
est bien plus exacte. Va , dit-elle à Taxile

Tu peux recouvrer mon estime ;

*Tome II.*

**T**

Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime ;  
 L'occasion te rit , Porus dans le tombeau ,  
 Rassemble ses Soldats autour de son drapeau ,  
 Son ombre seule encor semble arrêter leur  
 fuite.

Cette même Princesse se plaint d'être enfermée par Taxile pendant qu'il va repaître ses yeux de la défaite & de la mort de Porus , qu'elle croit certaine.

Dans les bras de la mort il le va regarder ,  
 Si toutefois encore il ose l'aborder.

Cette timidité de Taxile rend Porus bien redoutable

L'assemblage des traits qui dans le cours de la pièce passent de tous côtés en faveur de Porus , forme en effet quelque chose de plus grand qu'Alexandre. On amène Porus à Alexandre , celui ci ne lui demande autre chose , que de céder à Taxile qu'il croit vivant , la main d'Axiane. Voici ce que Porus , qui sçait bien qu'il a tué Taxile , répond à cette demande avec un sérieux affecté.

Tu fais bien , & j'approuve tes soins ,  
 . . . . .

Ce qu'il a fait pour toi ne merite pas moins.

Après une assez longue énumération de ses services , & comme si Alexandre se trouvoit embarrassé des moyens de le récompenser dignement , Porus ajoute ,



Je viens de prévenir le soin qui te travaille,  
Va le voir expirer sur le champ de bataille, . . .

Qu'il y a d'art dans le discours de Porus de  
voir venir devant lui Alexandre ; de se jouer  
de sa confiance & de trancher ainsi dans la des-  
tinée de Taxile !

C'est à la suite de cette suspension, que vient  
entre Alexandre & Porus , le Dialogue sui-  
vant si sublime où Racine n'a pû revenir de-  
puis , soit la faute des circonstances , soit que  
les belles choses soient uniques.

P O R U S.

Parle & sans esperer que je blesse ma gloire ;  
Voyons comme tu sçais user de la victoire.

A L E X A N D R E.

Votre fierté , Porus , ne se peut abbaïsser ,  
Jusqu'au dernier soupir vous n'osez menacer ;  
Votre nom peut encor plus que toute une armée  
En effet ma victoire en doit être allarmée ,  
Je dois m'en garantir : parlez donc , dites-moi ;  
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

P O R U S.

En Roi.

A L E X A N D R E.

Hé bien , c'est donc en Roi qu'il faut que je  
vous traite ,

.....

Regnez toujours , Porus , je vous rends voi-  
Etats.

T ij

Il est à remarquer que le caractère d'Alexandre est en effet trop merveilleux pour être intéressant, c'est-à-dire, théâtral. Les vertus favorites du théâtre ne sont pas celles qui excitent le plus d'admiration. Il faut que le Héros soit en contradiction avec lui-même, & qu'il rachete sa gloire par ses malheurs, & ses vertus par ses faiblesses. Alexandre au contraire dispose de la victoire sur lui-même, comme sur ses Ennemis. On diroit qu'il est dans le secret des destinées ; il traite avec les Rois comme avec ses Sujets & avec ses Maîtresses, comme avec ses esclaves ; il a beau donner à ses discours des dehors tendres & galans, il a toujours l'air avantageux, & jusques dans ses déclarations mêmes, son amour est toujours subordonné à sa gloire.

Encore une victoire & je reviens, Madame,  
 Borner toute ma gloire à regner sur votre ame,  
 Vous obéir moi-même, & mettre entre vos mains  
 Le destin d'Alexandre & celui des humains.  
 Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage.  
 Si près de l'Océan, que faut-il davantage,  
 Que d'aller se montrer à ce fier élément,  
 Comme Vainqueur du monde & comme votre  
 Amant.

Il a fallu à Racine une intelligence bien



prompte du Théâtre & une ouverture de genie bien facile , pour s'être élevé , dans un intervalle assez court , de sa Tragedie d'Alexandre , à quelque chose d'aussi beau que son Andromaque. Les engagemens , pour ainsi dire ; qu'il avoit pris avec le Public , par le succès de sa seconde Piece ; les esperances qu'il avoit données de la suite de ses Ouvrages , tout fut rempli & au-delà , dans ce nouveau Poëme. La beauté du sujet , le fond des caracteres , l'ordonnance des incidens , leur préparation , le tissu des sentimens , les images , la noblesse de la versification , tout cela semble l'avoir fixé lui-même , & nous l'a présenté aussi grand Poëte , qu'il l'a été depuis dans ses autres Pieces ; sans autre difference , que celle des sujets qu'il a traités , & des beautés dont ils ont été susceptibles. En sorte qu'à commencer par Andromaque , la dernière représentation , ou lecture de ses Pieces , est toujours celle où le Poëte paroît se montrer avec le plus d'avantage.

Quoique dans l'Andromaque le titre soit le même que celui d'une Tragedie d'Euripide , Racine cependant n'a emprunté du Poëte Grec que quelques traits de la jalousie , & des emportemens d'Hermione. Il a ennobli l'amour & la douleur d'Andromaque ; il a senti que la simplicité ne s'accordoit pas tou-

*Tome II.*

*T iij*

jours avec la décence ; qu'il falloit quelquefois rapprocher de nos mœurs des choses , qui , pour être dans le vrai , n'en blefferoient pas moins des délicatesses que la difference des pays établit quelquefois. Combien ne seroit-on point révolté aujourd'hui des propos qu'Andromaque dans Euripide tient à Hermione , pour calmer sa jalousie , & de ce qu'elle rappelle à Hector des complaisances qu'elle a eues pour ses Maîtresses, & pour les fruits d'une attache illégitime ; de ces enfans de l'amour , qu'elle dit elle-même avoir allaités ? J'aime bien mieux voir Andromaque tombante aux genoux d'Hermione , lui dire en pleurant :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée ,  
Avec lui dans la tombe elle fut enfermée ;  
Mais il me reste un fils. Vous sçavez quelque  
jour ,

Madame , pour un fils jusqu'où va mon amour ;  
Mais vous ne sçavez pas , du moins je le souhaite ,  
En quel trouble mortel son intérêt nous jette ;  
Lorsque de tant de biens qui pourroient nous  
flater ,  
C'est le seul qui nous reste & qu'on veut nous  
ôter.

De quelle façon dans l'Andromaque les mouvemens les plus tendres & les plus chers se trouvent-ils croisés & combatus de part & d'autre ? Quelle opposition de sentimens entre



tre Hermione & Oreste, sans autre fondement de la part de cette Princesse, que son goût pour un Amant qui aime ailleurs ? Peut-être n'y a-t'il que la mort de Pirrhus qui puisse le sauver du reproche qu'on auroit à lui faire, lorsqu'il se sert du dépôt qu'il a entre les mains, je veux dire d'Alcianax qui est à sa disposition, pour faire prendre à Andromaque un parti aussi opposé à son inclination & à sa vertu ; & de tenir toujours en l'air les jours de cet enfant, en laissant une femme adorée dans un frémissement continuel sur un intérêt aussi cher que les jours de son fils, sur tout après la perte d'Hector, qu'elle croyoit retrouver dans un si précieux reste. C'est violer, en quelque sorte, la pitié d'Andromaque, & je ne sçai, après cela, si dans le parti qu'elle prend de mourir, après l'avoir épousé elle peut se flatter d'avoir laissé un protecteur au fils d'Hector. Il convenoit mieux à Pirrhus, & peut-être aux intérêts de son amour, de vouloir sauver cet enfant à quelque prix que ce fût, & d'adresser à Andromaque ces vers d'Oreste à Hermione, qui de tout point eût été mieux placé dans sa bouche :

Vos ennemis par moi vous vont être immolés,  
Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez.

Le public a dû regarder l'Andromaque de Racine, comme une nouveauté entiere. Les

T iiij

noms des principaux personnages, sont les mêmes que dans la Tragédie d'Euripide; mais ce n'est presque plus le même sujet. Racine a été frappé d'un endroit du troisième Livre de l'Énéide, il y a renfermé toute sa Pièce, & par une heureuse singularité les personnages, les caractères, la disposition, les catastrophes-mêmes, tout y a été conservé. Mais on a lieu de dire que si le sujet est favorable, il ne pouvoit être traité plus dignement. Racine l'a enrichi de toutes les dépouilles qu'il a pû recueillir & ramener à son sujet. L'exposition qui ne tient le plus ordinairement son mérite que de sa simplicité, & de la préparation des incidens, a quelque chose ici de superbe sans affectation. Oreste en déplorant ses malheurs & son amour nous peint les troubles de la Grece; il nous apprend les intérêts qui la divisent, les caractères des principaux personnages, l'intérieur de la Cour de Pirrhus, les résolutions dont Oreste est capable. Le Spectateur s'instruit lorsqu'il ne croit qu'admirer; les impressions que le Poète lui laisse dans l'esprit sont autant de lumieres qui lui servent pour l'intelligence de l'action, & les sentimens qui s'élèvent dans son cœur s'y produisent comme autant de parties de l'action même, & l'effet le plus sensible de l'exécution des regles.



Ce n'est point la cause de la Grece qui est ici discutée , c'est le jeu des passions qui agitent également Pirrhus & Oreste. Dans cette Ambassade dont Oreste se trouve chargé , les interêts de sa passion s'accordent avec ceux de la Grece, & toutes ses instances ne serviront qu'à lier encore davantage Pirrhus & Andromaque, du moins si on s'en rapporte au conseil de Pylade ,

Plus on veut les brouiller , plus on va les unir.  
 Pressez , demandez tout pour ne rien obtenir.

Une négociation si délicate remise entre les mains de l'Amour , attache l'attention du Spectateur , & produit en lui cette curiosité intéressante , qui naît du concours de toutes les parties qui servent à former le nœud de la Pièce. Pirrhus de son côté couvre l'intérêt de sa passion d'un prétexte qu'il met toute son application à rendre specieux, & Oreste voit éluder avec un plaisir secret toutes les considérations qu'il met en avant pour appuyer ce qu'il demande , en se ménageant toujours adroitement l'honneur de paroître ne les point affoiblir.

Sur le ton que le caractère de Pirrhus est monté le dialogue de la dernière Scene du premier Acte, ne peut être plus beau. Mais quelle différence de ce caractère-là à celui d'Andromaque ? Tout ce qu'elle oppose est, à le bien prendre,

d'une nature à ne la rendre que plus respectable, & par conséquent plus belle; au lieu qu'il n'est point permis à Pirrhus de s'écarter comme il fait, & de finir une conversation semblable par des emportemens & des menaces. Il est vrai que ce Poëte a jetté une adresse infinie dans le propos d'Andromaque, & que dans ce langage d'attendrissement & de fidélité, il y a des tours capables de remuer puissamment l'ame de Pirrhus & de la desespérer. Ces leçons qu'elle lui fait :

Voulez-vous qu'un dessein si beau, si genereux;  
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?

Ce renvoi de son cœur à la fille d'Helene, ce perpetuel souvenir d'Hector, cette défense d'Astyanax réduite aux larmes d'une mere, sont des traits bien vifs pour Pirrhus; mais sur lesquels la vertu & la fidélité de la veuve d'Hector, jette un voile qui ne laisse point à Pirrhus la liberté de se plaindre si ouvertement; il est vrai que dans l'alternative d'une Couronne offerte, ou de la perte d'Astyanax, l'éclat des emportemens de Pirrhus ne nous fait que trop sentir qu'il n'a jamais été plus près de le sauver; mais en tel cas Andromaque ne devoit pas prendre tout à fait le change, comme elle paroît le faire :

Hélas, il mourra donc !



Peut-être aussi que dans ce desordre réciproque , les agitations de l'amour & de la nature n'admettent nullement cette tristesse scrupuleuse , ou n'est-ce point que dans la formation de deux caracteres , il en coute le plus souvent quelque chose à l'un , pour mieux faire sentir les traits de l'autre.

Quoi qu'il en soit Racine étoit parvenu dans une infinité de morceaux d'Andromaque , à un tel degré de beauté , que soit que les choses brillantes lui tombassent dans l'esprit , comme autant de traits d'un genie privilégié , soit que le travail s'en mêlât beaucoup , le plus ou le moins de charge n'eût pas manqué de faire tort à l'ouvrage , ce point de précision est bien marqué dans le morceau suivant :

Ah ! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,  
Pourquoi , d'un an entier l'avons-nous différée ?  
Dans le sein de Priam n'a-r'on pû l'immoler ?  
Sous tant de morts , sous Troye il falloit l'ac-  
cabler.

Tout étoit juste alors , la vieillesse & l'enfance ,  
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur dé-  
fense.

La victoire & la nuit plus cruelles que nous ,  
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos  
coups.

Quelle doctrine d'une justice militaire le Poëte établit ici ! Quelle personification de la victoire & de la nuit ! Pareilles , si j'ose le dire, à l'Ange exterminateur ! Quel rencherissement de cruauté qui forme un trait de poésie bien nouveau & d'autant plus brillant qu'il renferme une grande vérité !

On sent bien que Racine avoit déjà pris dans Homere le goût de cette simplicité qui de tous les genres d'éloquence est le plus parfait , je veux dire l'expression des choses par leurs effets , lorsque sur tout elles nous retracent en même-tems de grandes images :

Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut  
Hector ?

Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor.

Son nom seul fait trembler nos veuves & nos  
filles,

Et dans toute la Grece il n'est point de familles

Qui ne demandent compte à ce malheureux fils

D'un pere ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.

Dans les termes où Pirrhus laisse Andromaque , c'est à elle à aller délibérer sur le parti qu'elle doit prendre, l'intervalle du tems qui les sépare forme le premier Acte. C'est dans la coupure des Actes , si j'ose ainsi parler , que Racine nous a fait connoître que c'est cette partie du Poëme dramatique qui de-



mande le plus d'art. L'Auteur cependant de l'une de nos Pieces modernes, pour laquelle le public a semblé affecter le plus de complaisance, ne s'est pas fait un scrupule de faire revenir précipitamment sur leurs pas de la dernière Scene d'un Acte, à la première de l'Acte suivant les deux principaux personnages de la Piece, sans qu'aucun incident soit supposé en avoir rempli l'intervalle, ni que rien leur ait donné lieu à reculer un éclaircissement déjà enfanté & d'où dépendoit le plus grand de tous leurs intérêts.

Pendant que dans l'intervalle du premier au second Acte, Andromaque & Pirrhus agissent derrière le Théâtre, & que Pirrhus y revient à la charge sur les plaintes & sur les menaces, c'est à Oreste à reprendre le fil de l'action, chacun est prévenu de sa passion pour Hermione, & on attend cette Princesse sur la Scene, le Poëte n'auroit pû en retarder la venue sans impatienter le Spectateur, qui sur les impressions qu'il a reçues du desespoir d'Oreste, est pressé de le voir avec Hermione. Le Poëte mesure ici toutes choses, & n'agit qu'en conformité des mouvemens qu'il a excités; cette conduite ne peut être que l'effet de l'art, c'est-à-dire, de cette sagesse, sans laquelle tout le fonds de la poésie seroit en pure perte.

Ce n'est qu'à la persécution d'une Confidente qu'Hermione, prend sur soi de voir Oreste & sa conversation avec Cleone, ne se soutient que par le plaisir qu'elle a de parler de Pirrhus, & par le soulagement qu'elle trouve à sa douleur jusques dans ses plaintes. Cleone lie l'action en chemin faisant.

Mais vous ne direz point ce que vous mande un Pere.

Oreste paye bien cher le funeste plaisir d'entretenir Hermione; il est vrai qu'elle le charge de faire décider Pirrhus, mais l'espoir qu'il tire de-là ne subsiste pas long-tems. Pirrhus rebuté de voir Andromaque éloignée plus que jamais de se rendre à ses poursuites semble revenir à Hermione, & être tout prêt de livrer Astyanax aux Grecs.

Je ne condamne plus un courroux légitime

Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

La réponse d'Oreste se sent de son embarras qu'il a peine à couvrir.

Seigneur, par ce conseil prudent & rigoureux,

C'est acheter la paix du sang d'un malheureux,

La repliche de Pirrhus acheve de le troubler.

Oui, mais je veux, Seigneur, l'assurer d'avantage,

D'une éternelle paix, Hermione est le gage;  
Je l'épouse.



L'action va marcher désormais avec plus de feu & de rapidité ; Oreste perd toute mesure ; ce n'est plus même Hermione à qui ses reproches s'adressent , & sur l'exemple de tant d'illustres criminels, c'est contre la providence des Dieux que son courroux se retourne.

Je ne sçai de tout tems quelle injuste puissance,  
Laisse le crime en paix & punit l'innocence.

Peut-être n'y a-t-il point dans toutes les preuves d'un véritable attachement , un mouvement aussi beau que celui de Pylade. Il n'a rien oublié pour ramener l'esprit d'Oreste ; il a heurté sa passion pour Hermione presque sans ménagement, il ne craint point de lui remettre devant les yeux son honneur & ses devoirs. Oreste n'en attendoit pas moins sur la part qu'un ami si fidele prend à sa destinée.

## O R E S T E.

Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit,  
Laisse-moi des perils dont j'attens tout le fruit,  
Porte aux Grecs cet Enfant que Pirrhus m'a-  
bandonne,

Va t'en.

## P Y L A D E.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.  
Pylade s'associe à tous les malheurs d'Oreste,

232 DISSERTATIONS SUR LES QUATRE  
à tous les inconveniens , à la honte même du  
crime d'autrui. Dans quelles circonstances  
terribles , cette complaisance se trouve-t-elle  
placée ? N'est-il pas bien triste après cela qu'O-  
reste ait de la peine à sauver sa vertu , dans  
un effort d'amitié aussi rare ?

C'est de l'état où Racine met ses personna-  
ges qu'il tire non seulement cette variation de  
sentimens , mais tous ces beaux vers qui ne  
content rien au Poëte tout aussi-ôt qu'il a  
trouvé ses situations. C'étoit aussi le secret du  
grand Corneille , & en effet d'avoir imaginé  
de mettre sur la Scene Cornélie , tenant dans  
ses mains l'urne qui contenoit les cendres de  
Pompée son mari , c'étoit en quelque sorte  
avoir déjà fait tous ces beaux vers qui expri-  
ment sa douleur ; de la mettre ensuite vis-à-  
vis de César , c'est avoir mis en mouvement  
tous ces traits d'une vengeance superbe & re-  
ligieuse qui semble avoir épuisé tous les efforts  
de l'esprit humain & ne laisser rien d'égal au  
courage de cette illustre Romaine , si ce n'est  
l'ame du Poëte.

Il seroit à souhaiter que la situation du qua-  
trième Acte , c'est-à-dire , la Scene de cette  
entrevûe inopinée d'Hermione & de Pirrhus,  
après avoir elle-même chargé Oreste de pour-  
suivre sa vengeance , & de laver dans le sang  
de ce malheureux Roi l'affront qu'elle alloit  
recevoir ,



recevoir, fut aménée avec autant d'art que celle de Cornélie, & elle feroit d'autant plus belle, que le défaut de vraisemblance n'a point empêché qu'un pareil entretien n'ait produit un grand effet, tant étoit vive la curiosité du spectateur, de sçavoir comment Pirrhus se tireroit d'un contre-tems si délicat, où il sembloit ne se presenter que pour insulter à la douleur d'Hermione, & charger encore ses torts avec elle.

Peut-être n'y a-t-il rien au Théâtre de plus touchant que la troisième Scene du quatrième Acte. Andromaque revient du tombeau de son Epeux, elle en a consulté la cendre & c'est d'elle qu'elle tient le cruel expédient d'accorder tous ses devoirs. Quel effet ne font point sur nous ces dernières volontés déposées dans le sein de sa Confidente ? ce testament verbal, cet attendrissement tourne en instructions.

Dis-lui par que les exploits leurs noms ont éclaté,  
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été »

Combien l'interruption de cette même Scene est-elle naturelle : le motif qui détermine la sortie d'Andromaque n'est que trop pressant, & quoique rien ne se dise d'elle à Hermione, le Théâtre n'en est pas moins occupé.

C'est Hermione, allons, fuyons sa violence,  
*Tome II.* V

Et dans quel état en effet se présente-t'elle ? Dans quel silence morne & qui n'est interrompu que par un discours brusque & coupé.

Fais-tu venir Oreste

. . . . .

Vangez-moi, je crois tout.

Quelque justes, quelque violens que soient les reproches qu'elle fait à Pirrhus, de quelque nature que soient ses menaces, d'autant plus à craindre qu'Oreste étoit capable de tout pour lui plaire, à quelque attention que Phœnix porte sur cela son Maître, Pirrhus n'est occupé que de son amour & de son espoir, il est sourd à tout le reste. Cette préoccupation ne pouvoit être renduë par un vers plus heureux que celui qui termine le quatrième Acte.

Andromaque m'attend, Phœnix garde son Fils.

Un torrent de reproches & d'imprécations dans la bouche d'Hermione, ne nous marque pas mieux le désordre de son esprit, que ce dernier vers, quoique détaché & en l'air, l'ivresse de la passion de Pirrhus. C'est par ces grands traits que se developpoit le genie de Racine. Où ne va-t-il point chercher l'expression dont il a besoin ? veut-il peindre l'orgueil & l'amour propre d'Hermione qu'elle croit offensés, & l'outrage qu'elle imagine que font à sa





met le comble au desespoir d'Oreste , mais encore dans ces adieux terribles qui annoncent la sanglante résolution d'Hermione. Le monologue qui suit , n'est qu'une récapitulation des mouvemens précédens; cependant cette résomption , toute simple qu'elle paroisse , est un effet sensible de l'art , & une de ces beautés qui se trouvent sous la main ; mais ce n'est jamais que sous celle des maîtres.

Le début des fureurs d'Oreste en termine heureusement le caractère : dans ces dernières épreuves de la colere des Dieux , il semble respirer. Ce même soulagement que les scelerats trouvent quelquefois dans un nouveau crime , Oreste semble l'éprouver dans les châtimens du Ciel.

Grace au Ciel , mon malheur passe mon espérance :

Où , je te loue , ô Ciel ! de ta persévérance.

Mais quelque beauté qu'il y ait dans ces fureurs , quoiqu'elles aient coûté la vie à un célèbre Acteur , comme au fameux Mondory celles de Tristan , je ne sçai si elles sont aussi bien placées ici , que celles de Sophocle , où Oreste n'en est agité qu'après avoir trempé ses mains dans le sang de sa mere & ouvert les flancs qui l'ont porté. L'Amour offensé ne semble pas devoir exercer les mêmes

*Tome. II.*

*V 3.*

238 DISSERTATIONS SUR LES QUATRE  
droits sur nos sens que la nature outragée, si  
ce n'est que dans le cours d'une passion aussi  
malheureuse, l'intervention du meurtre d'un  
Roi dans la personne de Pirrhus, doit tenir  
ici la balance égale.

La gradation de la Poësie de Racine de-  
vient encore plus sensible dans sa Tragédie de  
Britannicus. Il ne s'est mis à en faire les pre-  
miers vers, que tout plein de son sujet. Il l'a  
râté long-tems, il l'a digéré. Le fonds de tous  
les caractères qu'il a à traiter, lui est connu;  
les incidens sont constatés, ce n'est point dans  
le feu d'une imagination vague qu'il va cher-  
cher des faits; il fait passer sous ses yeux tout  
ce que l'histoire lui peut fournir, avant que de  
recourir à cette vraisemblance qui n'est que  
l'ombre de la vérité. De-là l'exposition de la  
Tragédie de Britannicus, si nette & si peu char-  
gée, & beaucoup plus en action qu'en récit.  
L'heure du jour, le lieu de la Scene y sont  
marqués, & avec quelle précision encore?

Quoi? tandis que Neron s'abandonne au som-  
meil,

Faut-il que vous veniez attendre son réveil?

Qu'errant dans ce Palais sans suite & sans es-  
corte,

La Mere de César veille seule à sa porte?

Le caractère d'Agrippine s'annonce d'abord;  
c'est en des plaintes intéressées contre Neron  
son



son fils , bien moins que dans un attendrissement de mere , qu'elle developpe les inclinations de ce Prince. Elle porte la défiance jusqu'à craindre que l'enlèvement de Junie & la persécution de Britannicus ne soient qu'une façon détournée de lui faire sentir ce qu'elle doit craindre de Neron ; & de quel étrange contre-coup , cette violence la menace elle-même.

N'est-ce point que sa malignité  
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

C'est aussi par-là que s'engage cette confiance qu'elle fait à Albine , de je ne sçai quelle intelligence qu'elle a liée avec eux , après les avoir persécutés long-tems.

Il faut qu'entre eux & lui je tienne la balance ;  
Afin que quelque jour par une même loi,  
Britannicus la tienne entre mon fils & moi.

Dans cette inquiétude elle attend le lever de son fils , & ne quitte point la porte de son appartement. Burrhus alors sort de la chambre du Prince.

Au nom de l'Empereur , j'allois vous informer  
D'un ordre qui d'abord a pû vous allarmer.

Non seulement cette fortie est fondée comme elles le doivent être toutes , mais dans cet éclaircissement entre Agrippine & Burrhus ,

le Spectateur s'instruit de l'état present de la Cour. Aucune beauté de détail ne marche seule, les traits qui partent de côté & d'autre, les sentimens qui se produisent sortent de l'exécution même des regles du Poëme dramatique. La mauvaise humeur d'Agrippine ne commence à agir que pour mettre l'action en mouvement. Son orgueil s'exhale, quelque intérêt qu'elle ait à menager Burrhus. Celui-ci ne fort que pour la prévenir sur les motifs qui avoient donné lieu à l'enlèvement de Junie; ce n'est qu'avec Neron qu'elle veut se permettre une explication sur cela.

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

Elle ne s'arrête que sur ce qu'elle apprend que le Prince n'est plus dans son appartement & qu'il en est sorti par une porte derobée, mais Burrhus n'en est que plus exposé à l'amertume de ses reproches sur la façon dont lui & Seneque ont élevé Neron, sur-tout à son égard; elle leur oppose l'exemple de ses Ancêtres & ses propres conseils comme une instruction plus digne d'un Empereur.

Je puis l'instruire au moins combien sa confiance

Entre un sujet & lui doit laisser de distance;

Burrhus de son côté sans rien perdre des égards



égards qu'il lui doit, lui parle sur les devoirs de son fils & sur les siens-mêmes, avec une fermeté digne de son emploi & avec une sagesse très-exemplaire. Je ne sçai pourtant comment

Ce Soldat qui sçait mal farder la vérité,

Ou plutôt comment ce Romain peut avec son expérience & une attention aussi vive que la sienne sur la conduite de Neron, ignorer les motifs secrets de l'enlèvement de Junie : ou s'il ne les ignore pas, comment il peut glisser sur un attentat de la nature de celui-là, & se charger de le justifier. C'est un Courtisan assez delié pour ne pas prendre aisément le change: du moins peut-on juger ainsi par le conseil qu'il donne à Agrippine :

Ah! quittez d'un censeur la triste diligence,  
D'une Mere facile affectez l'indulgence,  
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater;  
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

Burrhus peut bien se méprendre aux effets puissans de l'amour, & traiter la passion de Neron pour Junie d'une impression légère que quelques jours d'absence peuvent effacer.

Sur-tout si de Junie évitant la présence,  
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,

Croyez-moi quelque amour qui semble vous charmer

On n'aime point Seigneur, si l'on ne veut aimer,  
*Tome II.* X

De pareilles erreurs font honneur à la sévérité de Burrhus ; mais je ne sçai si pour parler comme il fait d'une violence aussi marquée que celle qui s'est exercée à l'égard de Junie , il est assez autorisé du prétexte spécieux qu'il en expose. Quoi qu'il en soit , l'action marche déjà , l'enlèvement opere son effet dans le cœur de Britannicus & l'engage dans les ressentimens d'Agrippine ; la perfidie de Narcisse lie cette partie fatale. Britannicus se rend chez Pallas sans autres guides que son amour , la colere d'Agrippine , & les conseils d'un perfide. Le spectateur instruit & mis en mouvement sur les interêts qui se forment , prévenu d'ailleurs que Narcisse n'a pas manqué d'informer Neron du rendez-vous de son Maître avec Agrippine & qui plus pénétrant , si j'ose ainsi parler , que Burrhus , ne croit pas que l'enlèvement de Junie soit simplement une affaire de politique , estime au contraire ne devoir l'imputer qu'à la jalousie de Neron contre Britannicus.

Racine sçait trop bien la marche d'une action pour ne pas ouvrir le second Acte par l'arrivée de Neron & amener par lui sur la Scene quelques incidens d'où naissent successivement tous les autres. Le ton qu'il prend dans la déclaration qu'il fait à Junie , arrache le secret de ses sentimens pour Britannicus.



Quel art n'y a-t-il point dans la troisiéme Scene aussi-bien que dans la précédente? L'adroite perfidie de Narcisse n'y produit des effets si prompts, que parce que le cœur de Neron n'est déjà que trop susceptible des impressions qu'on veut lui donner, il en est plus foulagé qu'ébranlé. Son parti se prend bien-tôt & même sans retour; il importe d'observer que rien de tout ce que Racine lui fait dire alors, n'est perdu pour la régularité des parties du Poëme. Le caractère de ce Prince fort de ces mêmes traits qui semblent n'être donnés qu'à l'esprit.

Trop presente à mes yeux je croyois lui parler;  
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler,  
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois  
grace,

J'employois les soupirs & même la menace.

C'est avec le même art que Racine dans la même Scene fait dire à Neron, en parlant de sa mere,

. . . Mes efforts ne me servent de rien;

Mon genie étonné tremble devant le sien;

Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance

Que je la fuis par-tout, que même je l'offense.

La noble ingenuité que Racine donne à Junie sert encore à faire plus exalter le caractère de Neron, sans qu'elle perde rien de la jus-

244 DISSERTATIONS SUR LES QUATRE  
telle du sien, l'innocence & la vertu semblent  
parler par sa bouche, & Neron, pour ainsi dire,  
part sur le tems. Sa malignité lui fournit sur  
le champ tous les expédiens cruels qu'il met  
en usage pour mieux servir sa passion.

Si quelques-uns ne passent point à Racine,  
cette petiteffe de Neron, je veux dire, ce jeu  
prémédité de se cacher dans un endroit de son  
appartement, d'où il puisse voir & entendre  
Britannicus & Junie, après avoir chargé cette  
Princesse de prendre sur elle l'exil de son  
amant, & l'arrêt de sa condamnation, & de  
s'exposer à le voir périr par sa faute, on n'o-  
seroit pourtant disconvenir que la situation  
n'ait des tems bien vifs & bien interessans,  
& que la Scene de l'éclaircissement reportée  
au troisième Acte, entre Britannicus & Junie,  
ne soit bien attendrissante : mais Racine n'au-  
roit-il pû l'ammener autrement, lui qui fait  
jouer à la curiosité & à la politique d'Agrippi-  
ne un personnage si noble, lorsqu'en parlant  
à Albine, & se rappelant un tems de gouver-  
nement plus heureux, elle s'écrie :

Non, non, ce tems n'est plus que Neron jeune  
encore,

Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'a-  
dore.

Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'Etat;  
Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat;



Et que derriere un voile invisible & presente,  
J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante.

L'air de plaifanterie peu ordinaire à la Tragedie, se trouve bien fauvé dans la premiere Scene du troisiéme Acte de Neron à Burrhus. Celui-ci reproche à son Maître qu'il donne à Agrippine des armes contre lui par son amour pour Junie.

. . . Cet amour, Seigneur, qui vous possede ;  
Je vous entens, Burrhus, le mal est sans remede,  
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz,  
Il faut que j'aime enfin.

Cet, *il faut que j'aime enfin*, est singulier ; Burrhus veut continuer ses leçons ; mais pour toute réponse, Neron le renvoye à d'autres conseils que ceux qui pourroient concerner son amour. L'amour croyez-moi, lui dit-il,

. . . L'amour est une autre science,  
Burrhus, & je ferois quelque difficulté,  
D'abaissér jusques-à votre séverité,  
Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.

Burrhus alors commence à sentir toute l'aigreur de la plaifanterie. C'est alors qu'il se dit à lui-même,

Enfin Burrhus , Neron découvre son genie ;  
 Cette ferocité que tu croyois fléchir ,  
 De tes foibles liens est prête à s'affranchir ,

Agripine est entrée dans de nouvelles inquiétudes , elles vont jusqu'à lui faire craindre que les suites de l'amour de Neron pour Junie , ne lui ôtent à elle-même toute espérance de crédit & d'autorité , & que si cette jeune Princesse devient sensible à l'offre de l'empire , elle n'ait alors le pouvoir d'Epouse & de Maîtresse. De-là ses allarmes & ses emportemens avec Albine.

Quoi , tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale ,

Albine , c'est à moi qu'on donne une Rivale ;  
 Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal ,  
 Neron, l'ingrat Neron . . .

Ce qu'elle semble désirer trouve aussi-tôt des contradictions de sa part , à la première nouvelle que Britannicus lui donne de ses intelligences , elle n'est plus maîtresse de sa surprise ,

Scylla , Pison , Plautus ! les Chefs de la Noblesse !

C'est aussi de la situation où le Poète l'a mise que dépend la continuité de l'action & que se forment le nœud de la Pièce & la liaison



des Scenes suivantes. La difference qu'il y a d'un Poëte tel que Racine, à quelques Auteurs modernes, c'est qu'en lui tout est nécessaire, & qu'au contraire les incidens qui constituent les pièces d'un Auteur mediocre sont autant de morceaux détachés qui n'y entrent que pour donner au spectacle sa durée ordinaire & non point à l'action, toutes ses parties essentielles, une infinité de choses qui échappent à Agrippine dans les premiers Actes sont autant de traits qui servent de fondement à ce qui suit. Agrippine a dit à Neron au troisiéme Acte en parlant de Britannicus,

J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée;

Plaindre aux yeux des Soldats son enfance opprimée.

Neron dans la fuite compte au rang des griefs qui l'obligent à faire arrêter sa mere dans son Palais, ces mêmes menaces où elle s'est répandue.

Et lorsque malgré moi j'assure mon repos,  
On vous voit de colere & de haine animée;  
Vous voulez presenter mon rival à l'armée,  
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

C'est ce qu'il lui reproche dans la Scene du quatriéme Acte, c'est-à-dire, dans cette

248 DISSERTATIONS SUR LES QUATRE  
audience que Neron lui donne , & où dans le  
tableau du regne de Claude & des intrigues  
d'Agrippine se développent dans toute leur  
beauté dramatique , le caractère de Neron &  
celui de sa mere. Dans ce moment si délicat  
& où elle est si intéressée à couvrir ses senti-  
mens , ils percent malgré elle ; & Neron  
quoique dans un air posé désigne les noirceurs  
dont il est capable. C'est dans cette même  
Scene que toute l'élévation de l'esprit de Ra-  
cine s'est manifestée : quelle clarté dans une  
diction aussi serrée ! Quelle force dans ces  
vers quoique coupés !

Le Senat fut séduit. Une loi moins severe,  
Mit Claude dans mon lit & Rome à mes  
genoux ,  
C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien  
pour vous.

Quelle narration vive ! Quelles circonstances !  
Quels traits de politique ! Quels raffinemens  
d'une conduite sourde & suivie !

Je lui laissai sans fruit consumer sa ten-  
dresse.

Quelle peinture enfin des mouvemens  
d'une Cour orageuse ! On sent bien que ce  
morceau avoit été fait avec émulation. Racine  
alors s'éprouvoit lui-même dans ces grands



traits de politique que Corneille avant lui avoit introduits sur la Scene avec tant d'avantage ; mais celui-ci, si j'ose le dire, n'avoit pas quelquefois les mêmes égards à l'élégance de la diction. Il est vrai que la beauté des choses dans Corneille sauvoit souvent la négligence des termes, & que l'impression que l'on recevoit des images & des pensées ne laissoit pas la liberté des scrupules sur la préférence de quelques mots. Pour bien sentir ce que j'entens par-là, il n'y a qu'à comparer à la Scene d'Agrippine & de Neron, celle d'Othon avec Aufidius. Dans Othon même au sujet de son mariage avec la fille de Vinius Consul, on verra qu'il y a de grandes choses qui peuvent s'embellir encore par l'expression, & d'autres qui n'ont besoin que d'elles-mêmes pour soutenir l'éclat & la noblesse du sens. Tels sont ici les vers de Racine dans la bouche d'une Imperatrice.

Approchez-vous, Neron, & prenez votre place ;  
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse,  
J'ignore de quel crime on a pû me noircir.  
De tous ceux que j'ai faits, je vais vous éclaircir ;  
Vous regnez, &c.

Tels sont les vers de Corneille dans la première Scene de la Tragedie d'Othon, où il parle lui-même.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour,  
 N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour;  
 Un homme tel que moi jamais ne s'en détache,  
 Il n'est point de retraite, ou d'ombre qui le cache,  
 Et si du Souverain la faveur n'est pour lui,  
 Il faut ou qu'il perisse, &c.

Neron à qui aucun des sentimens d'Agrip-  
 pine n'échappe, & qui sçait tous les torts qu'il  
 a lui-même, incapable d'ailleurs de les par-  
 donner, a déjà pris son parti. Il tranche a-  
 droitement & avec dissimulation un entretien  
 qui le fatigue & qui ne sert qu'à l'aigrir da-  
 vantage.

Hé bien, prononcez donc, que faut-il que je fasse?

C'est de - là que sortent deux des plus  
 belles Scenes du Theatre François, l'une  
 de Burrhus avec Neron, & l'autre de Nar-  
 cisse avec ce même Prince. La vertu y semble  
 contrastée avec le crime; Neron lutte tour à  
 tour avec l'un & l'autre, & par une consé-  
 quence assez juste, la perfidie de l'un des per-  
 sonnages donne plus d'éclat à la droiture de  
 l'autre. Il n'y a point de cœur vicieux qui ne  
 souffre quelque contradiction avec lui-même,  
 & il y a toujours dans la nature des ressour-  
 ces pour la ramener au bien, c'est dans les  
 conseils pernicioeux qu'elle se trouve souvent



exposée ; leur effet ne pouvoit manquer d'être prompt & rapide sur un cœur aussi fait pour le crime que celui de Neron ; les veritables beautés de la Tragedie ne sont donc point ce qu'on appelle depuis quelques années des beautés de détail, c'est-à-dire, de ces morceaux d'une déclamation épique ; de ces portraits que la malignité prend plaisir de charger ; ni ce travail affecté d'une main plus impure que les traits de difformité qu'elle expose.

Rien n'est si beau , ni d'une imitation plus délicate dans le goût des Anciens , que ce que dit Burrhus à Neron.

Quel plaisir de penser & de dire en vous même ;  
Par-tout en ce moment on me bénit, on m'aime ;  
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer ;  
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point  
nommer ;

Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;  
Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage,

Ce morceau si beau ne tient pourtant son prix , que des circonstances où il est placé dans un Poëme tel que celui de la Tragedie, d'où il s'ensuit que Racine n'est pas moins louable dans les plus petites choses , & lorsque pour plus de vrai-semblance , il entre dans les moindres détails, il a senti de quelle importance il étoit de débarrasser l'esprit du spectateur.

Déjà par une porte au public moins connue ;  
L'un & l'autre Consul vous avoient prévenue.

Rien ne doit plaire à la rigueur dans une Tragedie , que ce qui entre dans une ordonnance bien entenduë, & tout est précieux dans l'exécution des règles.

Quel art n'y a-t-il point sur-tout dans le Role de Narcisse , & particulièrement dans la dernière Scene du quatrième Acte , & quelle économie dans les traits que cet Affranchi va mettre en usage pour arracher son maître à ce reste d'honneur & d'éducation qu'il retient encore ? Quelle gradation dans ces considérations funestes dont il a cherché à l'émouvoir & à le déterminer à un parti violent ? Sa perfidie plus adroite que la vertu de Burrhus suit de proche en proche tous les mouvemens du cœur de Neron ; il veut lui faire craindre pour ses jours ; il interesse son amour & les droits de sa puissance ; il flatte sa tyrannie , il pique sa vanité & son amour propre ; il lui représente le ridicule de la dépendance , & l'indécence pour lui des moindres ménagemens à l'égard de personne. On ne connoît point ailleurs d'autres dialogues suivis , où la reprise & l'enchaînement des couplets soient mieux tournés & plus précis.

Le caractère de Neron est conservé par-



tout; la déclaration qu'il fait à Junie est singulière. C'est plutôt un éclaircissement que l'avou d'une flamme naissante : & qui lorsqu'elle est véritable , tient toujours quelque chose de la timidité & d'un embarras respectueux. Junie lui demande les motifs d'un enlèvement qui ne pouvoit se faire avec moins de ménagement & de considération pour elle, & voici la réponse de Neron.

Quoi! Madame, est-ce donc une legere offense,  
De m'avoir si long-tems caché votre presence ?  
Cestréfors dont le Ciel voulut vous embellir,  
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?

. . . . .

M'avez-vous sans pitié rélégué dans ma Cour ?

Il y a dans ce propos une galanterie qui passeroit bien tôt à l'aigreur , c'est un amour qui dégènereroit en haine; de pareilles caresses visent à la cruauté. Le fonds même du sentiment que Racine donne à Neron n'est que la violence d'un premier mouvement dont le principe est encore équivoque. Et dans quelles circonstances s'avise-t-il de placer les avantages de sa beauté ? Sa cruauté même semble prêter de nouveaux charmes à Junie , le contraste qui l'environne est nécessaire à Neron pour en devenir amoureux.

Cette nuit je l'ai vûe arriver en ces lieux,  
 Triste, levant au Ciel des yeux mouillés de larmes  
 Qui brilloient à travers des flambeaux & des ar-  
 mes,

Belle, sans ornemens, dans le simple appareil  
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Que veux-tu ! je ne sçai si cette negligence  
 Les ombres, les flambeaux, les cris & le silence,  
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,  
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.  
 Quoi qu'il en soit ravi d'une si belle vûe,  
 J'ai voulu lui parler & ma voix s'est perdue ,  
 . . . . .

Mais je m'en fais peut-être une trop belle image ;  
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage.

Agrippine finit par une prédiction terrible  
 qu'elle fait à son fils. Racine y ramasse en  
 substance toutes les circonstances qui jetterent  
 dans l'esprit de Neron ce désordre cruel qui  
 servit en quelque sorte à la compensation &  
 au châtement de ses crimes.

Poursuis, tu n'a pas fait ce pas pour reculer,  
 Ta main a commencé par le sang de ton frere,  
 Je prévois, que tes coups viendront jusqu'à ta mere ;  
 &c. . .

Cette prédiction ne parut point alors avec  
 toute la fleur de la nouveauté. Corneille dans



Cinna avoit pris les devants sur cette espece de beauté , & quoique dans un sens bien différent , Livie avoit donné lieu à ces derniers propos d'Agrippine.

Il ne reste plus qu'une remarque à faire sur le Rolle de Narcisse. Les traits de sa perfidie sont si vifs que dans la representation de la pièce , le Spectateur a de la peine à soutenir la presence de l'Acteur ; & que celui-ci se trouve obligé de supprimer quelques couplets de son Rolle , parce que dans l'illusion à laquelle le spectateur s'est livré , il prend trop sérieusement le jeu d'un traître qui ne laisse rien à desirer à la perfection de son caractère.

Sur ce peu d'observations que j'ai faites, & que j'ai crû devoir charger de plusieurs morceaux de Racine , il est aisé de conclure , que non-seulement cet illustre Auteur nous presente dans la construction de ses pièces , une exécution exacte & sensible des regles qu'Aristote & Horace ont laissées pour la culture du Théâtre ; mais que ces mêmes pièces sont devenues en même-tems une poétique d'autant plus utile , que l'action qui marche toujours avec dignité , n'est pas moins un tissu d'instructions qu'une suite de beautés , & que nous sommes ordinairement plus touchés des exemples que des préceptes.



## BERENICE.

**L**A Berenice de Corneille , & celle de Racine sont des Pièces si différentes entre elles , qu'il y a lieu de croire que Racine n'a nullement songé à aller sur les brisées de Corneille ; il lui en a même peu coûté , pour ne pas se rencontrer avec lui. Le côté par où il a envisagé son sujet , lui a laissé toute la liberté de le traiter. La Tragédie de Corneille eût comporté avec plus de fondement le titre de Domitie , que celui de Berenice : celle-ci en veut à la personne de Titus , & l'autre n'en veut qu'à l'Empire. La fille de Corbulon ne perd point de vûe les droits de sa naissance , & Berenice n'a devant les yeux que les intérêts de son amour.

Voici de quelle maniere Domitie s'explique avec Domitien.

Non , Seigneur , faites mieux , & quittez qui vous quitte.

Rome a mille beautés dignes de votre cœur ;

Mais dans toute la Terre , il n'est qu'un Empereur ;



DE BERENICE , DE RACINE. 257

Si mon pere avoit eu les sentimens du vôtre ,  
 Je vous aurois donné , ce que j'attens d'un autre :  
 Et ma flâme en vos mains eût mis , sans balancer ,  
 Le sceptre qu'en la mienne , il auroit dû laisser.  
 Laissez à son défaut suppléer la fortune ,  
 Et n'ayez pas une ame assez basse & commune ,  
 Pour s'opposer au Ciel , qui me rend par autrui ,  
 Ce que trop de vertu , me fit perdre par lui :  
 Pour peu que vous m'aimiez , aimez mes avan-  
 tages;

Il n'est point d'autre amour digne des grands cou-  
 rages.

Voilà toute mon ame....

Le langage de Berenice est bien différent  
 lorsqu'elle parle de Titus , & qu'elle croit de-  
 voir imputer à sa jalousie contre Antiochus ,  
 l'embarras où il s'est trouvé pour lui appren-  
 dre la nécessité de leur prompte séparation.

Titus. Ah ! plutôt au Ciel , que sans blesser ta  
 gloire,

Un rival plus puissant voulût tenter ma foi ,  
 Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi ;  
 Que de sceptres sans nombre , il pût payer ma flâme  
 Que son amour n'eût rien à donner que ton ame ;  
 C'est alors , cher Titus , qu'aimé , victorieux ,  
 Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.

Racine dans sa Berenice voulut essayer son

Y ij

génie sur des sujets simples , & en se réglant sur le goût des Anciens , il crut dans la composition de sa Pièce pouvoir partir de ces paroles seules :

*Titus Reginam Berenicem .... dimisit invitum invitam.*

Prévenu d'ailleurs des beautés qui se trouvent dans la séparation d'Ænée & de Didon dans Virgile , il estima , que si une action aussi simple avoit pû fournir la matière d'un Poëme Heroïque , les adieux de Titus & de Berenice pouvoient bien occuper le Théâtre pendant la durée d'une Tragédie : il donna à la variété des sentimens , qui s'élèvent en pareil cas , la préférence sur ce grand nombre d'incidens qui étouffent le sujet principal , & qui sont devenus de notre tems , comme ils l'étoient du sien , la ressource des Auteurs mediocres.

Racine qui ne perdoit jamais de vûe la vraisemblance , a senti de bonne heure la nécessité de bien désigner le lieu de la Scene ; dès les premiers vers de Berenice , le spectateur voit la disposition de l'appartement de Titus & de celui de Berenice , & peut juger aisément si les allées & les venuës se font à propos. Antiochus en ouvrant la Scene dit à son confident :

Arrêtons un moment : la pompe de ces lieux ,



Je le vois bien , Arface , est nouvelle à tes yeux :  
Souvent ce cabinet superbe & solitaire ,  
Des secrets de Titus , est le dépositaire.

De son appartement cette porte est prochaine ;  
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.  
Va chez elle.

Le jour que le Poëte a pris pour sa Pièce  
ne pouvoit être plus illustre : c'est celui de  
la délibération du Sénat sur les amours de  
Titus , ou plutôt sur la tolerance de son ma-  
riage avec une Reine ; c'est ce qui se voit  
dans le discours de Paulin confident de Titus.

Je ne vous réponds pas avant la fin du jour ,  
Que le Sénat chargé des vœux de tout l'empire ,  
Ne vous redise ici , ce que je viens vous dire.

Antiochus entre dès la premiere Scene dans  
le nœud de la pièce , comme partie des plus  
intéressées. Lassé de son silence & de la préoc-  
cupation où est Berenice de ses flatteuses espe-  
rances , il prend le parti de se retirer plus  
amoureux d'elle que jamais , & plus fidele ,  
lors même qu'il n'espere plus. Le moment où  
il forme cette résolution , est celui-là même  
que Titus choisit de son côté pour renvoyer  
Berenice dans ses Etats. Combien de situa-

Y iij

260 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
tions vont naître de celle-ci; quelles déclara-  
tions vives & importunes Berenice ne va-  
t-elle point essuyer de la part d'Antiochus ;  
dans le tems que Titus va le choisir pour le  
charger d'une commission , aussi délicate que  
celle d'annoncer à la Reine les raisons d'E-  
tat qui s'opposent à son mariage avec Titus ;  
& l'ordre même de sa sortie de la Cour ? Dans  
cet intervalle , de quelle inquiétude Berenice  
ne sera-t-elle point dévorée ? dans quel em-  
barras ne va point se trouver Titus à la vue  
d'une Princesse qu'il adore , & dont il va se  
séparer ? Quels combats ne se rendront point  
de lui à lui-même ? dans quels mouvemens ne  
vont point l'exposer les représentations d'un  
confident zélé & chargé de le soutenir dans  
ses devoirs , & qui s'acquie avec fermeté  
d'une commission aussi étrange ? d'un autre  
côté , comment Antiochus entamera-t-il la  
conversation qu'il doit avoir ? quel en sera  
l'effet ? Le contre-coup en est sûr pour lui , ses  
pressentimens sur cela ne feront que trop jus-  
tifiés. Les Amans malheureux payent ordinairement  
pour les Amans infidèles , c'est ce qui  
fait rejeter à Antiochus toutes ces lueurs  
d'espérance , dont Arsace cherche à le flatter.

Que de sujets d'espoir ! Arsace je l'avoue :  
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis ,  
Que j'écoute en tremblant , tout ce que tu me dis ;



Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,  
Croît même en espérant, irriter la fortune.

Quelles bisarres circonstances, quels contrastes n'entrent point dans le nœud de la Pièce, quel vrai ne constituë point les caracteres nouveaux que Racine va mettre au Theâtre; quelle gradation ne va-t-il point ménager dans le tissu des sentimens, & des propos dont les Scènes sont susceptibles? & sur tout celle du 4<sup>e</sup>. Acte, où se trouve cet éclaircissement douloureux qui met deux Amans dans le dernier désespoir, & les renvoye chacun de leur côté le poignard dans le cœur, après avoir épuisé tout ce que la tendresse du Poëte a pû imaginer, jusqu'à nous rendre des sentimens dont nous avons vû de nos yeux l'exemple dans un grand Roi, & s'être servi de ces expressions si mémorables pour nous.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez?

Despreaux répetoit souvent un mot qui étoit de lui; j'ai appris (disoit-il) à Racine à travailler difficilement. Je ne sçai même, si ce n'étoit pas au sujet de la Tragédie de Berenice, dont le public ne trouvoit pas les vers assez frappés, qu'il vouloit que l'on fit l'application de son mot, trop avantageux, peut-être. La beauté de la versification de Britannicus qui

Y iij

avoit précédé Berenice , étoit bien capable de prouver que Racine sçavoit travailler difficilement : si cela se doit entendre d'une Poësie où les caracteres & les images sont peints avec force. Je sçai qu'il s'est élevé beaucoup de critiques sur la Tragédie de Berenice , & que la tradition en a porté jusqu'à nous quelques traits de plaisanterie , & quelques Vaudevilles.

Mais les défauts qu'on lui a reprochés , sont des défauts de la nation , & inséparables de nos mœurs. Il est vrai que l'amour regne d'un bout à l'autre dans la Pièce , mais toujours subordonné à l'honneur & à la vertu : ce n'est point cet amour emporté & violent , tel qu'il est dans le Rôle d'Hermione , & tel que sembloit le demander Despreaux dans la Tragédie ; ce n'est point cet amour dont Albin parle à Domitien dans la Berenice de Corneille , & que ce grand Poète exprime dans les Vers suivans ;

L'Amour propre est la source en nous de tous les autres ;

C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ,  
Lui seul allume , éteint, ou change nos desirs ,  
Les objets de nos vœux , le sont de nos plaisirs.  
Vous même qui brûlez d'une ardeur si fidele ,  
Aimez-vous Domitie , ou vos plaisirs en elle ?  
Et quand vous aspirez à des liens si doux ,



Est-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous?

De sa possession l'aimable & chere idée,  
Tient vos sens enchantés, & votre ame obsédée ;  
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs ,  
Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.  
Sa conquête est pour vous le comble des délices ;  
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices :  
C'est par-là, qu'elle seule a droit de vous charmer ,  
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

Un grand Prince sur le caractère duquel  
on auroit pû former celui des plus grands  
Heros , ne répondit à Racine qui lui deman-  
doit son sentiment sur sa Berenice , que par ces  
deux Vers du quatrième Acte.

..... Chaque jour je la vois ;  
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Il seroit en effet difficile de trouver quel-  
ques Vers ailleurs , où le sentiment fût plus  
tendre & plus délicat. Dans l'application que  
le Grand Condé en scût faire , il sentoit bien  
la beauté du Vers ou du sentiment , & ne  
pouvoit manquer de le regarder comme la  
plus heureuse & la plus fidele expression des  
graces de la Reine Berenice. La Pièce qui por-  
te son nom , est toute semée de traits de ga-  
lanterie , il y en a quelques-uns qui sont par-

264 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
ticuliers au goût de la Nation , tels sont ceux-  
ci :

On sçait qu'elle est charmante , & de si belles mains ;  
Semblent vous demander l'Empire des Humains.

Malgré le correctif, cette demande de ces bel-  
les mains , est moins naturelle que l'emploi  
de celle de Titus dans les deux Vers suivans.

Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ,  
Ma main à les seicher est longtems occupée.

Il y a bien plus de beauté dans ce que Titus  
dit d'elle dans la même Scene.

Sans avoir en aimant , d'objet que son amour ;  
Etrangere dans Rome , inconnue à la Cour ,  
Elle passe ses jours , Paulin , sans rien prétendre ,  
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.

Quelle simplicité élégante ne se trouve point  
dans ce qu'elle dit à Titus !

Que le jour recommence , & que le jour finisse  
Sans que jamais Titus puisse voir Berenice ,  
Sans que de tout le jour , je puisse voir Titus !

Indépendamment de cette image si naïve ,  
vous diriez que d'un jour seul , elle fait une  
éternité.



Quelque nouveau que soit Racine dans chacune des parties de ses œuvres, il n'a pas laissé de laisser échaper quelque ressemblance entre la deuxième Scène du cinquième Acte de Berenice, & la Scène quatrième du second Acte d'Andromaque.

PIRRHUS à ORESTE.

Je vous cherchois, Seigneur : un peu de violence,  
M'affait de vos raisons combattre la puissance ;  
Je l'avouë, & depuis que je vous ai quitté,  
J'en ai senti la force, & connu l'équité,

. . . . .  
. . . . .

Je ne condamne plus un courroux légitime,  
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

TITUS à ANTIOCHUS.

Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse,  
Berenice m'occupe, & m'afflige sans cesse.  
Je viens, le cœur percé de vos pleurs & des siens,  
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.  
Venez Prince, venez, je veux bien que vous-même  
Pour la dernière fois, vous voyiez si je l'aime.

La fausse espérance qui est rendue à l'un & à l'autre, a un retour qui les accable dans un degré égal de surprise & de douleur ; & le même mouvement regne à peu-près dans la réplique d'Oreste & d'Antiochus.

Voici une observation que j'ai faite , qui est assez particuliere ; c'est contre la coutume de ce grand Poëte , une répétition des mêmes mots trop fréquents, à quoi il me paroît qu'un Auteur doit faire d'autant plus d'attention que le Parterre sur-tout ne manque jamais d'en être blessé , & que l'Acteur lui-même se trouve dans l'embaras , puisqu'il arrive quelquefois , que la ressemblance d'une Hemistiche le jette dans un couplet qui n'est pas celui qui forme la suite de son recit actuel ; & ma remarque tombe encore sur un mot numerique qui doit frapper davantage.

## ACTE I. SCENE II.

Je me suis tu cinq ans, & jusques à ce jour,

Après cinq ans d'amour , & d'espoir superflus ;

## SCENE IV.

. . . . . Je me suis tu cinq ans.

LA MESME.

Peut payer en un jour les vœux de cinq années ;

. . . . .  
LA MESME.

Depuis cinq ans entiers , chaque jour je la vois.

## SCENE DERNIERE.

Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour.

Ce n'est que dans un Auteur illustre que



l'on peut relever de pareilles fautes : chaque pièce nouvelle de Racine , non seulement ajoutoit à sa gloire , mais ser voit encore à augmenter l'intelligence du Théâtre. Il a voulu en travaillant dans le goût de l'Ajox de Sophocle , du Philoctete , & même de son Oedipe , quoique chargé de reconnoissances, nous donner dans Berenice un modèle de la simplicité d'une action , mais soutenue , pour me servir de ses propres termes , de la violence des passions , de la beauté des sentimens & de l'élégance de l'expression.



## LA TRAGÉDIE

DE

## BAJAZETH.

**R**Acine lui-même a rapporté quelque part , que ce fut à la suite d'une conversation qu'il eut avec le Chevalier de Nantouillet , connu depuis sous le nom de Barbançon , & qui avoit été à portée de s'instruire

particulièrement des circonstances de la mort de Bajazeth , qu'il entreprit la Tragedie qui porte ce nom. Ni la proximité des tems qui rapprochoient assez le Poëte de celui de son Heros , ni le caractère des mœurs d'une Cour aussi singulière & aussi orageuse que celle des Sultans , ne l'empêcherent point de mettre au Théâtre un sujet aussi nouveau , & même aussi éloigné de la galanterie françoise. Il lui sembla que c'étoit un sujet où son génie pouvoit d'autant mieux s'essayer , que les difficultés en étoient plus grandes , & que l'inconvenient de traiter une aventure aussi moderne , pouvoit être réparé par l'éloignement du pays ; & que, pour me servir de ses propres termes , le peuple ne met gueres de difference entre ce qui s'est passé à mille ans de lui , & ce qui en est à mille lieues ; & que cet éloignement seul donne de la dignité aux personnages , & de la curiosité au spectateur ; & qu'enfin ce qui se passe dans l'intérieur d'une Cour composée de Rivaux jalouses , ou ambitieuses , & en partie de muets ou de gens en qui l'humanité se trouve plus deshonorée , forme l'équivalent de ce qui a pû se passer dans un siècle éloigné de celui où l'on écrit : & c'est en effet une nouveauté hardie à Racine d'avoir mis le lieu de la Scene dans le Sérail ; c'est ce qui donne lieu à Osmin de dire à Amurat l'un des principaux personnages de la Scene :



Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans  
ces lieux,

Dont l'aspect étoit même interdit à nos yeux ?  
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

L'exposition n'en est aussi que plus brillante, & plus exacte ; & d'autant plus belle que le caractère des principaux personnages y est marqué, & que les mœurs du pays y sont développées.

Tu fais de nos Sultans les rigueurs ordinaires ;  
Le frere rarement laisse jouir les freres,  
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang  
Qui les a de trop près approchés de leur rang.  
Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombra-  
ge,  
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ou-  
vrage :  
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueil-  
lir,  
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

Il n'y a point de pièce où le principal personnage entre dans plus de détail, mais avec plus de dignité, & d'une façon qui en contribuant le plus à l'intelligence de la pièce, repande plus de noblesse dans le Dialogue.

La préparation des incidens est toute pleine d'art. Acomat dit en parlant d'Atalide.

Du Prince en apparence elle reçoit les vœux ;  
 Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane ,  
 Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.

Cette notion doit rendre bien intéressante la Scene suivante d'Atalide & de Roxane , & d'autant plus belle qu'elle est en action , & que c'est là que commence ce trouble qui semble promettre tous les effets de la terreur & de la compassion ; la jalousie de Roxane commence à éclater , & il est aisé de sentir jusqu'où elle est capable de pousser son ressentiment. La passion d'Atalide est déjà dans tout son jour , & l'espèce de sa jalousie est d'autant plus singulière , qu'elle est capable de subordonner la vie de son Amant aux intérêts de sa passion ; en sorte que Bajazeth se trouve en péril des deux côtés , & que la passion des uns & des autres ne peut manquer de prendre un accroissement qui va jeter dans l'action Theatrale , cette vivacité des mouvemens , & ce feu des sentimens qui en fait toute la beauté , & qui prend dans les mains du Poète toute la force & toute l'énergie du desespoir. Racine a toujours grand soin de ménager l'ouverture du second Acte : il sçait que le spectateur ne peut manquer d'être impatient de voir Bajazeth & Roxane aux mains. La Sultane dans le concours de tant de circonstances prises de sa passion



tion & des conjectures , aborde Bajazeth , toute décidée & va au fait.

Pour mieux commencer , hâtons-nous l'un & l'autre ,

D'affurer à la fois mon bonheur & le vôtre.

Montrez à l'Univers , en m'attachant à vous,

Que quand je vous servois , je servois un époux.

Et par le nœud sacré d'un heureux Hyménée.

Justifiez la foi que je vous ai donnée.

Il est facile de sentir l'embarras où se trouve Bajazeth , qui de son côté est aussi bien décidé que Roxane, & croit devoir plus à sa passion , qu'aux intérêts d'un Empire & de sa vie même ; mais il a à ménager Atalide elle-même, & son amour lui fournit encore quelque prétexte pour colorer l'éloignement où il paroît de précipiter un engagement aussi dangereux que celui qui lui est proposé ; la passion de Roxane , toute impétueuse qu'elle est, donne à son ressentiment des retours dont il semble que Bajazeth pouvoit abuser.

Bajazeth écoutez : je sens que je vous aime ,

Vous vous perdez , gardez de me laisser sortir,

Le chemin est encore ouvert au repentir.

Ne desesperez point une Amante en furie ;

S'il m'échapoit un mot , c'est fait de votre vie.

Le Spectateur qui ne prend point le change

*Tome II.*

Z

jouit de la formation du nœud qui sans le porter à rien rabatre de la catastrophe, ne l'intrigue que sur les moyens de l'amener dans les regles de l'art.

La troisième Scene du second acte entre Bajazeth & Acomat, est une des plus belles qui se puisse voir. Acomat se ramene aux raisons dont Bajazeth appuye son inflexibilité, & y trouve des raisons opposées que Bajazeth s'attache à combattre.

La Scene où Bajazeth va être exposé avec 'Atalide, présente à la tendresse du Spectateur autant de beautés, que celle d'Acomat en présente à l'esprit & à ceux qui aiment la fermeté; l'une entre plus dans nos mœurs, & l'autre dans celle des Turcs: non que la façon d'aimer d'Atalide n'ait une singularité qui la distingue de la galanterie françoise. Il semble qu'elle aimeroit mieux Bajazeth dans les mains des muets, que dans les bras de Roxane; &, pour mieux dire, elle ne sçait ce qu'elle veut, & dans cette indécision, elle court à sa perte & y précipite les autres.

Je n'examine point ma joye ou mon ennui,  
J'aime assez mon Amant pour renoncer à lui.

Les choses qui devraient mettre les jours de Bajazeth en sûreté, & la calmer par conséquent, l'aigrissent tout au contraire;



Hélas que de raisons contre une malheureuse !

Sur un recit assez léger que lui fait Acomat de l'entretien de Bajazeth avec Roxane , qui de son côté faisoit les moindres propos qui pouvoient flatter ses espérances ; ce qui aidait Acomat à mieux augurer du salut de Bajazeth, Atalide se croit perdue , & tout cela ne va servir qu'à rendre plus vif & plus intéressant l'éclaircissement que Bajazeth va avoir avec elle ; en sorte que le passage d'une Scene à une autre est une situation nouvelle, & un incident plus marqué qui achemine le dénouement. Dans la disposition où le Poëte avoit mis les affaires de l'Etat , il eût été bien étonnant que quelque ordre du Sultan ne fût pas venu troubler les intrigues du Serrail : Acomat en effet a dépeché un esclave à Roxane , pour demander une seconde fois la tête de Bajazeth ; c'est dans ces momens qu'Atalide reçoit une lettre de Bajazeth qui ne l'assure que trop de sa fidélité & de sa passion, & c'est cette lettre fatale qui achève la perte des uns & des autres. Les moyens ordinaires dans les opérations Théatrales , ne sont pas ordinairement d'usage : comme ils content peu à l'Auteur & qu'ils ne tiennent rien du merveilleux , rarement doivent-ils être placés dans la chaleur de l'action ; & une lettre qui passe tant de fois de main en main sous les yeux du Spectateur ,

Z ij

semble sortir un peu des règles de l'art , qui s'accomode rarement de la simplicité : d'autant plus même que la lecture de la lettre d'Amurat se joint encore à celle de Bajazeth. Atalide l'avoit mise dans son sein à l'arrivée de la Sultane & dans l'évanouissement qui suit la nouvelle de l'ordre sanglant d'Amurat, que Roxane lui avoit donné à lire , les Esclaves de Roxane lui surprirent cette malheureuse lettre , lorsqu'elles cherchoient à la soulager dans la défaillance de ses esprits : combien l'éclaircissement qui en doit suivre entre la Sultane & Bajazeth , doit-il être vif , c'est-à-dire plein de mouvemens de part & d'autre , & tels que composent des momens aussi critiques ? Cette lettre revient encore dans les mains d'Amurat, & ce n'est que dans celles de Bajazeth que l'effet en est plus Théâtral.

Je ne vous dis plus rien, cette Lettre sincere ,

D'un malheureux amour contient tout le mystere.

Il semble que Bajazeth rendu à lui-même & Maître de son aveu , ne commence qu'à respirer , & sur la proposition que Roxane lui fait d'être témoin de sa vengeance sur les jours d'Atalide & d'attacher son salut au sacrifice de sa Maitresse, Bajazeth ne garde plus de mesure.

R O X A N E.

Ta grace est à ce prix : si tu veux l'obtenir.



## BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir.

Il semble au reste que la venuë d'Orcan n'est point assez préparée & que pour un incident qui change la face de toutes choses, ce n'est point assez d'avoir laissé entrevoir au Spectateur, qu'il pouvoit venir un ordre d'Amurat pour demander la tête de son frere, que même à cet effet un esclave étoit venu.

## A C O M A T.

Tel étoit son dessein, un Esclave est venu,  
Il a montré son ordre, & n'a rien obtenu.

## O S M I N.

Quoi, Seigneur, le Sultan reverra son visage,  
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

## A C O M A T.

Cet Esclave n'est plus... un ordre, cher Osmin,  
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

C'est avec la nouvelle de la venuë d'Orcan qu'Atalide ouvre le quatrième Acte, cet incident paroît subit, & il seroit à souhaiter que le dénouement ne parût pas si forcé, quelque effet que fasse l'idée d'Orcan sur l'esprit du Spectateur.

Orcan le plus fidele à servir ses desseins,  
Né sous le Ciel brûlant des plus noirs Affricains.

Racine nous a donné dans le caractère d'A-

comat le modèle de ces rôles qui, quoique subordonnés, ont tout l'éclat des premiers rôles. Quelle idée ne nous laisse-t'il point de l'emploi d'un Visir ? Il y a dans la magnanimité de celui-ci, quelque chose d'aussi beau que la gloire même des Sultans. Acomat n'est pas moins affranchi des passions frivoles que des préjugés de sa Nation.

Voudroit-on qu'à mon âge  
Je fisse de l'Amour le vil apprentissage ?

Il dit en parlant de ses Maîtres.

Je sçai rendre aux Sultans de fideles services,  
Mais je laisse au vulgaire à dire leurs caprices ;  
Et ne me pique point du scrupule insensé,  
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Racine non-seulement lui donne un esprit  
Ieste, mais une grande connoissance du cœur  
humain.

Je connois peu l'amour, & j'ose te répondre,  
Qu'il n'est pas condamné puisqu'on veut le confondre.

Enfin la catastrophe de cette piece toute  
violente qu'elle est, n'a rien d'étrange: Baza-  
zeth périt entre les mains des muets, Orcan  
poignarde Roxane, lui-même est massacré,  
Atalide se tue, & par sa mort la Scene n'est  
point ensanglantée. Toutes les fois qu'un Ac-  
teur, ou qu'une Actrice n'a d'autre voye pour



finir ses malheurs, que d'attenter sur soi-même & de préférer la mort à sa triste situation, c'est en eux magnanimité : la Scene proprement n'est ensanglantée que lorsqu'un Acteur ou qu'une Actrice sont assassinés sur le Théâtre de la main d'autrui. Telle que Zaïre qui perit par les mains d'Orosmane; ou que la premiere Mariamne du même Auteur, qui meurt du poison qu'Hérode lui envoie : sa mort alors n'est pas libre, l'action sort des règles du Théâtre & n'est que l'action ordinaire d'un particulier: ce n'étoit point Mariamne qui avaloit le poison, ce n'étoit point le personnage, mais bien la personne de la Comedienne; & il ne faut pas s'étonner si lors que la le Couvreur porte la coupe sur ses lèvres, le parterre cria *La Reine boit* : pareille chose n'est jamais arrivée à la représentation de Rodogune, où Cleopatre songe moins à s'empoisonner, qu'à courir à sa vengeance, sans prévoir les inconveniens, ou du moins sans les craindre; & c'est en elle une force de courage & l'effort de je ne sçais quelle vertu.





# MITHRIDATE.

**L**Es sentimens Romains que Corneille avoit établis avec tant de pompe & tant de succès , avoient donné à ce grand Poëte un avantage sur Racine , que celui-ci entreprit enfin de balancer : il ne pouvoit du moins pour travailler avec émulation , choisir un plus beau sujet que celui de Mithridate, c'est-à-dire ,

D'un Roi qui durant quarante ans  
Lassa tout ce que Rome eût de chefs importans ,  
Et qui dans l'Orient balançant la fortune ,  
Vengeoit de tous les Rois la querelle com-  
mune.

C'est en effet dans la piece de Racine qui porte ce titre , que ce Prince nous a paru tout vivant, & que dans ce court espace de la représentation d'une Tragedie , nous l'avons , pour ainsi-dire , suivi dans ses conseils & dans ses batailles , & que nous avons vû en action , sa haine violente contre les Romains , son grand courage , ses ruses , sa dissimulation,



& enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle & qui a tant de fois coûté la vie à ses Maîtresses.

Les prestiges du Théâtre sont tels, que le Poëte dans toutes les parties du Poëme, donne la vie à ses Héros, & que le Spectateur se transporte dans le lieu de la Scene & jouit sérieusement de ses illusions; mais il faut pour cela, dans l'assujettissement aux règles de l'art, ce feu de poésie, & en même tems cette sagesse dont le mélange est si ordinaire dans le célèbre Racine.

Dans la Tragedie de Mithridate, l'exposition de la pièce est des plus nettes, & dans le Dialogue court & précis, la préparation des incidens est extrêmement bien filée; & à partir de là, l'instruction dont le Spectateur doit être prévenu, est pour ainsi-dire mesurée. A peine Xipharès, fils de Mithridate a ouvert la Scene avec Arbate, qu'on est instruit de sa desunion avec Pharnace son frere, des engagemens de celui-ci avec les Romains, de leur rivalité, de l'objet de leurs amours, de leurs prétentions sur Monime, de la triste préférence de cette Reine, accordée à Mithridate qui est cru mort: le caractère de, Xipharès sa vertu, son respect pour son Pere, ses tendres & vertueux sentimens pour Monime, tout est déjà développé. Le parterre a déjà

*Tome I.*

A a

pris parti pour lui , l'action même est déjà avancée , lorsque l'arrivée de Mithridate dans le port de Nymphée , après que lui-même avoit semé le bruit de sa mort , change la face de tout , & forme une première situation des plus intéressantes.

L'entrée de Mithridate au Théâtre, est dans son genre, une chose superbe, elle est liée d'ailleurs à l'action principale & à l'intérêt de son amour. Il croit sur le compte que lui rend Arbate de toutes choses, ne pas trouver dans son fils Xipharès qu'il aime tendrement , un rival aussi dangereux qu'il l'est.

Oùi , je respire , Arbate , & ma joye est extrême ;  
Je tremblois , je l'avoüe , & pour un fils que j'aime ,  
Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui ,  
Et d'avoir à combattre un Rival tel que lui.

A peine Mithridate a-t'il parlé , que toute la Scene est en feu , & que le Spectateur saisi de différens mouvemens, entrevoit ce jeu Théâtral où se noient tant de différentes parties , où il entre tant d'art , & où, à l'aide d'incidens qui naissent les uns des autres , va sortir cette surprise intéressante qui produit un plaisir qui n'en flate pas moins l'ame, pour naître de la terreur & de la compassion. La première Scene de Mithridate avec Monime, débute par une galanterie, curieuse à la vérité, dans un Amant de son



caractere , mais qui dans sa façon a une beauté de sentiment plus touchante même que le commun des expressions passionnées.

Je ne m'attendois pas que de notre hymenée ,  
 Je pusse voir si tard arriver la journée ;  
 Ni qu'en vous retrouvant , mon funeste retour  
 Fit voir mon infortune , & non pas mon amour.  
 C'est pourtant cet amour qui de tant de retraites  
 Ne m'a laissé choisir que les lieux où vous êtes :  
 Et les plus grands malheurs pourroient me sembler  
 doux

Si ma présence ici n'en est point un pour vous.

La liaison des Scenes dans Racine n'est jamais sans art : les soupçons que Mithridate a conçus contre Pharnace , rejettent sa confiance sur Xipharès , qui est précisément celui dont il doit plus craindre les qualités aimables ; cette indisposition contre Pharnace , à l'occasion de Monime , donne quelque jalousie à Xipharès , & sert d'occasion à un entretien avec Monime , & à un éclaircissement d'une extrême importance pour tous deux, du moins sçavent-ils à quoi s'en tenir.

Ce grand projet de Mithridate, par où il ouvre le troisième Acte , est préparé dès la seconde Scene du second Acte.

Tout vaincu que je suis , & voisin du naufrage ;

A a ij

Je médite un dessein digne de mon courage.  
 Vous en ferez tantôt instruit plus amplement.

Ce projet de passer dans l'Italie, & d'aller assiéger Rome, a quelque chose de si hardi & de si éclatant, qu'en effet il ne paroît pas vraisemblable, quoique Racine dans sa préface nous cite toutes les autorités qui en appuient la vérité, jusqu'à entrer dans les détails & les particularités de sa marche, aussi-bien que dans les facilités des secours qu'il eseroit. Racine tire de cette entreprise le pretexte dont Pharnace se sert pour faire révolter l'armée, & après nous avoir dit qu'elle étoit en partie cause de sa mort, qui est l'action de sa Tragedie, il nous fait observer qu'il a lié de plus près ce grand dessein à son sujet, & s'en est servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentimens de ses deux fils; il finit l'observation par cette maxime d'un grand Maître tel que lui, *qu'on ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le Theatre qui ne soit essentiel; que les plus belles Scenes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, & qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.*

C'est aussi dans cette même Scene que s'établit entre les deux freres ce contraste si marqué & si avantageux à Xipharès, & qui établit dans l'esprit du Spectateur, cet intérêt prédo-



minant pour la destinée de ce jeune Prince. Pharnace piqué des reproches du pere, & dans la crainte où il se trouve d'être arrêté, ne ménage plus Xipharès, jusqu'à l'accuser d'aimer la Reine. Ce trait lancé produit son effet, la jalousie entre dans le cœur de Mithridate, & son progrès est prompt & violent. Le tissu de toutes les Scenes de la piece de Mithridate, n'est que la gradation & la marche de ses passions. L'éclaircissement qu'il en a avec Monime, & où il va se servir de toutes ses ruses & de cet esprit de mensonge, si adroit, & par conséquent indigne de la Majesté d'un Roi, achemine la perte des uns & des autres. Une des façons des plus adroites de Racine & où il entre le plus d'art, c'est dans la suspension du discours: il ouvre un sentiment, où il entre encore quelque chose d'équivoque, & cela pour rendre la chose plus frappante; c'est ce qui devient plus sensible dans la scene suivante, où Mithridate arrache si adroitement le secret de cette malheureuse Princesse, ce qui a mis dans le cœur du Roi un ressentiment qu'il cherche encore à couvrir pour mieux perdre Xipharès, qu'Arbate informe de la fureur de son Pere à ce sujet.

La Scene cinquième de Mithridate est le modèle des Monologues. On n'imagine point comment cette Scene a pû trouver des Censeurs. Racine y a perdu de vue, dit-on, le

A a iij

caractère de ce Prince: & le fier Mithridate étoit-il capable de faire tant de réflexions à l'égard d'une Maîtresse & d'un fils qu'il vouloit faire périr? Ce Monologue, c'est-à-dire, cet entretien de lui avec lui-même, est dans la nature, & l'usage en est heureux dans les Tragedies. C'est un tissu de contradiction, où les sentimens se détruisent les uns par les autres; c'est une ressource dans les grandes agitations de l'esprit & du cœur; c'est un retour suivi sur soi-même, & la plus sûre expression des foiblesses humaines: l'art & l'expérience lui donnent sa mesure, & il n'y a que le feu & la vivacité qui entrent dans ce choc des passions, qui en puissent dérober la longueur, s'il y en a. Dans ce Monologue de Mithridate, tantôt la passion le trouble, tantôt elle l'éclaire.

Immolons en partant trois ingrats à la fois,

Mais quelle est ma fureur, & qu'est-ce que je dis?  
 Tu vas sacrifier... qui? malheureux!... ton fils?  
 J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une maîtresse.  
 Je brûle, je l'adore, & loin de la bannir.....  
 Ah! c'est un crime encor dont je le veux punir.

Quelle pitié retient mes sentimens timides?  
 N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?  
 O Monime! ô mon fils! inutile courroux.



La reprise de ce dernier vers par une apostrophe aux Romains, est un des plus beaux traits de l'art : elle perce au travers de tous les mouvemens dont Mithridate est agité, comme le sentiment le plus vif; je veux dire, sa haine pour les Romains, & la préoccupation d'un aussi grand dessein que celui qu'il a formé. Cette Scene où le caractère de Mithridate se développe tout entier, ne pouvoit mieux se terminer qu'en rappelant toutes ses précautions contre la crainte des poisons, & son peu d'attention à prévenir, sur-tout à son âge, les surprises de l'amour; car indépendamment du trait qui charge encore son caractère, il présente un sentiment moral d'autant plus capable de faire impression, qu'il échappe dans ces momens violens, où la vérité souvent se fait le plus sentir. C'est dans cette situation d'esprit que Mithridate apprend la révolte de Pharnace & l'arrivée des Romains aux pieds des murs de Nymphée, & qu'il entre en défiance contre la conduite de Xipharès qui est toujours dans son parti. C'est dans cet état aussi que la première précaution qu'il prend, est celle de faire mourir Monime. C'est le dernier éclat de son amour. Cette sédition subite & engagée par Pharnace précipite l'action : l'incertitude du sort de Xipharès, qui est caché sous un bruit confus, produit cette situation violente de

A a iiii

286 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
Monime, où elle attente en vain sur elle-même.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,  
Instrument & témoin de toutes mes douleurs :  
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,  
Du moins en terminant ma vie & mon supplice,  
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?

C'est dans cet état qu'on vient lui présenter le poison qui lui est envoyé par Mithridate, & qu'elle reçoit comme le présent le plus cher de ce malheureux Roi, que la fortune vient d'abandonner, & qui prend le parti de se tuer lui-même, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Informé déjà de tous les vertueux efforts de son fils Xiphares, & indigné de l'infidélité de Pharnace, il revient avec attendrissement en faveur de Xiphares & de Monime, & par un contre ordre dépêché à Arbate, qui arrive assez tôt pour sauver la Reine: il lui apprend que Xipharès vit encore, & à quelle résolution le Roi s'est porté; & c'est à la vue de ces deux Princes, dont l'un soutient un pere mourant de sa blessure que Monime s'écrie :

Il vient: quel nouveau trouble excite en mes esprits  
Le sang du pere, ô Ciel, & les larmes du fils!

La façon dont Racine fait mourir Mithridate,



nous présente dans les sentimens & dans les dernières actions de ce Prince , quelque chose encore de plus grand qu'il n'avoit paru; & le dernier trait de son Testament , c'est-à-dire , le don de son ame à son fils Xiphares , prend dans le concours des circonstances un ton de sublime & d'un air de vérité qui n'a point d'exemple. C'est ce caractère élevé, qui au rapport de l'Historien de Charles XII. Roi de Suède, si toutes-fois on peut appeller histoire & non pas Poëme , la vie de Charles XII. ainſi qu'on ne peut point dire le Poëme de la Ligue, mais bien l'histoire de la Ligue; c'est dit-on, ce caractère élevé de Mithridate qui a fait dire à Mr. de Voltaire, que de toutes les Tragedies Françoises que Charles XII. avoit lûes dans son loisir de Bender, Mithridate étoit celle qui lui plaſoit d'avantage, & qu'il montrait avec le doigt à l'un de ſes Miniſtres tous les endroits qui le frappoient.





# IPHIGÉNIE.

**R**Acine avoit tiré jusqu'alors tout le parti possible de ses talens pour le Théâtre ; il avoit traité en maître tous les Sujets qu'il avoit choisis ; il s'étoit ouvert ( pour ainsi dire ) dans la nature , des routes dont Corneille peut-être avoit negligé les recherches ; il voyoit que celui-ci avoit épuisé toutes les ressources de l'imagination , il crut donc ne pouvoir mieux faire , que de tourner tous ses efforts du côté de l'imitation , & se persuada avec fondement que la perfection de son art ne consistoit pas moins à donner une forme nouvelle à des matières déjà traitées , qu'à les créer soi-même ; & ne craignit pas de s'approprier les travaux d'autrui , en changeant la disposition des Pièces à l'aide de quelques Episodes d'où naîtroient des incidents interressans ; il parvint à une heureuse application de tout ce qu'il trouvoit sous sa main , & dont l'emploi étoit souvent plus ingénieux que n'étoient dans leur source les traits mêmes qu'il se croyoit en droit d'y puiser.



Il est donc vrai de dire que les efforts de son génie ne lui acquièrent pas plus de gloire que ses illustres larcins , s'il est permis de se servir de pareil terme , en parlant des dépouilles des Poètes Grecs dont il enrichit sa Tragedie d'Iphigenie en Aulide, & celle de Phedre & Hippolite par où il a fini son Théâtre profane ; il est même difficile de démêler , si par les choses qu'il a imitées d'Euripide , il s'est fait plus d'honneur à lui-même , qu'il n'en a fait au Poëte Grec, & si en rendant beautés pour beautés, malgré la différence de nos mœurs, il n'a pas autant illustré le Théâtre des Grecs que celui de sa Nation , puisqu'il nous a appris par-là à en juger avec discernement, & à n'être point blessé de tout ce qui est directement opposé à notre goût & à nos manières.

Il paroît que Racine commençoit par se remplir de son sujet, & par se rendre familier tout ce que la Fable & l'Histoire , ce qui est à peu près la même chose pour les Poètes, lui avoient pû fournir ; & qu'il avoit épuisé à cet égard , tous les Auteurs tant les anciens , tels qu'Homere & Euripide, que les modernes qu'il n'a pas négligés , & sur-tout l'un de nos Poètes François dont les beautés lui survivront encore long-tems dans la Tragedie de Venceslas. Ce n'étoit pas assez pour Racine d'avoir senti toutes celles de la nature , il a observé la dif-

290 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
férence des bienfaisances , car jusqu'à la raison ,  
elle a selon les Pays soin coin particulier. Cet-  
te différence qui naît de celle des mœurs ,  
prend sa source dans les caprices de la nature ,  
si j'ose ainsi parler : les Philosophes & les Lé-  
gislateurs qui ne la laissent point en repos, l'af-  
fujétissent à un goût & à des usages qui ont leur  
bifarerie , & qui avec le tems perdent leur ori-  
gine, & prennent force de loi , & se rendent res-  
pectables aux Nations.

Racine avec tout le goût qu'il s'est senti pour  
les Tragiques Grecs , a dû faire alte sur l'éta-  
blissement de leurs chœurs : ils ont certaine-  
ment leur beauté & leur usage, tant par ce qu'ils  
renferment d'historique & de moral , que par-  
ce qu'ils servent d'intermedes à une action  
grande & illustre , telle que doit être l'action  
de la Tragédie, qui sembloit de leur tems ad-  
mettre plus de repos , qu'elle n'en admet dans  
le nôtre , où plus l'action est serrée , plus elle  
nous fait de plaisir. Nous regardons alors tou-  
te diversion comme un défaut sensible.

Racine a donc pensé sur l'exemple des Poë-  
tes François qui l'ont précédé , qu'il falloit  
suppléer par de nouveaux incidens à la su-  
pression d'un chœur , qui ne pouvoit faire le  
même effet sur nos Théâtres ; & c'est par cer-  
te considération qu'il a regardé l'Episode com-  
me une heureuse nécessité , & qu'il a fait entrer



dans le plan de son Iphigénie , le personnage d'Ulysse, qu'il n'a pas même craint d'emprunter de Rotrou par préférence à celui de Menelas qu'Euripide a employé. Racine en a usé ainsi avec d'autant plus de fondement que selon nos mœurs le mari d'Helene ne pouvoit faire un personnage honnête dans le cours d'une action où sa présence jettoit quelque chose de risible ; & en effet il en est du deshonneur d'un mari, ce que Juvenal nous a dit de la pauvreté, qu'elle n'a rien en soi de plus triste & de plus cruel que le ridicule qu'elle attache sur nous.

Quoique selon Racine il n'y ait rien dans les Poëtes de plus célèbre, que le sacrifice d'Iphigénie , il ne lui eût pas été possible de traiter dignement son sujet sans l'Episode d'Eriphile, qui est un des plus heureux qui été ait mis au Théâtre. Le caractère de cette Princesse est aussi nouveau qu'il est parfait : la découverte que Racine a fait de cette Princesse , qu'Helene avoit eue de Thésée, & qu'Achille avoit enlevée de Lesbos après en avoir fait le siege , ne pouvoit être plus heureuse. C'est aussi avec une complaisance infinie que lui-même parle de cette découverte: elle lui a sauvé l'embarras ou d'abandonner un si beau sujet, ou d'ensanglanter la Scene du sang même de l'innocence, ou ce qui eût été aussi peu convenable, de tirer le dénouement de sa Tragedie d'une machine &

non point du fonds de sa piece. C'est par-là que toutes les difficultés de son sujet se sont applanies , qu'il a rendu à la vertu d'Iphigénie un hommage qui lui étoit dû , & sauvé à Agamemnon & aux Dieux mêmes un meurtre d'une espèce aussi particuliere, & qui sembloit n'être pas moins opposé à la décence de la Religion , qu'aux droits de la nature. Il y a une observation que je n'ai pû m'empêcher de faire: la piété d'Agamemnon envers les Dieux est telle , qu'elle le porte à sacrifier sa propre fille sur la foi d'un simple Oracle dont la menace passe assez souvent pour frivole , du moins telle est-elle ici dans l'esprit de Doris.

Un Oracle toujours se plaît à se cacher ,  
Toujours avec un sens, il en présente un autre ;  
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre ;  
C'est-là tout le danger que vous pouvez courir.

Toutefois dans une crainte aussi religieuse que celle d'Agamemnon, & où il est aussi persuadé du devoir de sa resignation aux ordres du Ciel, lui-même ne laisse pas en même-tems de mentir aux Dieux.

Quel funeste artifice il m'a fallu chercher !  
D'Achille qui l'aimoit , j'empruntai le langage.

Voici le sujet de la piece: L'Armée des Grecs



étoit assemblée dans le port d'Aulide, elle alloit partir pour le siege de Troye. Tout d'un coup le vent cessa d'être favorable, sur cela on consulta l'Oracle, & telle fut sa réponse.

Vous armez contre Troye une puissance vaine,  
Si dans un sacrifice auguste & solemnel,  
Une fille du sang d'Helene,  
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'Autel;  
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,  
Sacrifiez Iphigenie.

La Scene s'ouvre avec l'Aurore : l'attendrissement d'Agamemnon sur la destinée de sa fille qu'un Oracle vient de menacer, ne lui laisse point la liberté du sommeil; & les circonstances qui se trouvent dans l'état des uns & des autres, le jettent dans de tristes réflexions dont tous ses discours se ressentent.

Heureux qui satisfait de son humble fortune,  
Libre du joug superbe où je suis attaché,  
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

Le premier mouvement d'Agamemnon est de sacrifier sa fille; mais la tendresse de Pere prend le dessus, & peu d'accord avec lui-même, il contremande la Reine & sa Fille, & suppose du changement dans l'esprit d'Achil-

le à qui elle est promise : tout cela devient bien délicat & ne peut manquer de donner lieu à bien des éclaircissémens entre les parties intéressées, & d'en faire sortir ces traits différens qui caractérisent les personnages, & vont mettre dans tout leur jour l'orgueil d'Agamemnon, l'inflexibilité d'Achille, & la prudence d'Ulysse.

Le compliment d'Agamemnon à Achille se sent de la franchise des Grecs.

Que sert de se flatter ? on sçait qu'à votre tête,  
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête ;  
Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,  
Ils ont au champ Troyen marqué votre tombeau ;  
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,  
Devant Troye en sa fleur, doit être moissonnée.

Soit vanité dans Achille, soit que la gloire  
le flattât assez pour lui plaire aux dépens de  
toute chose, sa réponse entre bien dans le caractère du Héros

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,  
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire ;  
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,  
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,  
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse ?  
Et toujours de la gloire évitant le sentier,

Ne



Ne laisser aucun nom , & mourir tout entier.

La situation d'Agamemnon ne peut être plus vive qu'entre Achille & Ulysse , c'est-à-dire , entre le courage boüillant de l'un & les artifices de l'autre.

Avec quelle attention Racine prépare le Rolle d'Eriphile dès la premiere Scene , en parlant à Arcas !

Ajoute , tu le peüx , que des froideurs d'Achille ,  
On accuse en secret cette jeune Eriphile ,  
Que lui-même captive amena de Lesbos ,  
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

Quelques justes mesures qu'Agamemnon ait cru avoir prises pour empêcher que sa fille ne se rendît au camp , l'évenement ne répond point à son attente : la Reine s'égare dans les bois qui sembloient en cacher l'entrée ; la nouvelle qui en vient en Aulide réchauffe l'action , & met tous les esprits en mouvement : quelles armes ne donne-t'elle point à Ulysse ?

Votre amour n'a plus d'excuse legitime ,  
Les Dieux ont à Calcas amené leur victime.

Nous sommes seuls encor , hâtez-vous de répandre.  
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.  
Pleurez ce sang , pleurez , ou plutôt sans pâlir ,  
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.

*Tome II,*

Bb.

Voyez tout l'Helléspont blanchissant sous nos rames ;  
 Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes ;  
 Ses peuples dans vos fers , Priam à vos genoux ;  
 Helene par vos mains rendue à son époux.

Agamemnon même ne se croit plus de ressource.

Je cede , & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.

Ce premier Acte est plein , & sur-tout par l'intervention d'Achille que Racine suppose déjà amoureux d'Iphigénie ; au lieu que dans le Poète Grec , Achille n'a entendu parler de rien ; & qu'en cela le procédé d'Agamemnon dans Euripide donne lieu à un malentendu , qui n'est nullement supportable , & qui expose également tout le monde à je ne sçai quelle confusion qui dégrade la dignité des personnages ; Achille dans Euripide pouvoit dire avec plus de fondement , encore que dans Racine ,

Suis-je sans le sçavoir , la fable de l'armée ?

Mais malgré la plénitude de ce premier Acte , l'exposition n'en est que plus claire & plus nette. On n'a pas de peine à sentir qu'elle a été faite avec beaucoup d'art. Racine étoit bien éloigné de ceux de nos modernes , qui revenant après coup à la préparation des incidens , surchargent



chargent l'exposition, & au lieu de l'instruction nécessaire à l'intelligence de la piece, y jettent une obscurité ou un louche, qui empêche ce qu'il y a de raisonnable de faire son impression.

Eriphile ouvre le second Acte & vient présenter sur la Scene , un caractère tout nouveau, un caractère dont on ne voit ailleurs aucune trace. Si quelque chose pouvoit faire tort au Rolle d'Iphigenie qui a sa beauté, ce seroit celui d'Eriphile comme beaucoup plus Théatral. C'est un rolle court & brillant. L'aigreur & la fierté de cette Princesse n'ôte rien à la compassion que le Spectateur a pour elle ; c'est une espèce de protection qu'il semble lui accorder contre les Dieux qui l'ont délaissée, sans avoir à poursuivre sur elle que le crime de ses parens , dont l'Oracle s'est attaché à lui dérober la connoissance , ou du moins l'a-t-il laissée sur cela dans une confusion qui ne sert qu'à la troubler d'avantage , & qu'à la rendre plus farouche. Il faut remarquer en passant, quelle ne vient point sur la Scene sans nécessité , elle se dérobe à la joye qu'elle croit regner dans la famille d'Agamemnon , & elle ne cherche qu'à mettre sa tristesse en liberté : elle est tourmentée tout à la fois de la honte , de l'esclavage & du desespoir de sa passion , & elle n'est interrompue que par l'arrivée d'Agamemnon.

Bb ij

298 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
memnon & d'Iphigénie qui n'a point encore  
vu son pere.

Seigneur, où courez-vous ? & quels empressemens,  
Vous dérobent si-tôt à nos embrassemens ?

Iphigénie est dans la bonne foi, & Agamemnon a pris son parti ; cette Scene est imitée d'Euripide, l'équivoque la soutient entre eux : Le spectateur seul ne prend point le change, & pleure avec le pere. La lettre dont Arcas étoit chargé revient à Clitemnestre, & la voilà persuadée de la rupture du mariage de sa fille avec Achille : elle cherche à faire passer son orgueil & son ressentiment dans le cœur de sa fille, & va jusqu'à envelopper Eriphile dans la prétendue perfidie d'Achille. J'avoie que cette sortie successive de la mere & de la fille sur cette triste Princesse, a quelque chose de révoltant : ce que Racine fait dire à Iphigénie sur la réplique suivante d'Eriphile au reproche qui lui a été fait, me paroît un peu fort.

Moi ! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,  
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux ?  
Qui la flamme à la main, & de meurtres avide,  
Mit en cendres Lesbos . . . .

IPHIGÉNIE.

Où, vous l'aimez, perfide,  
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,



Ces bras que dans le sang vous avez vû baignés ,  
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,  
sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame.

Cette opération de l'amour dans le cœur d'Eriphile me paroît bien nouvelle , à moins que la première vûe d'Achille dans le Vaisseau où il l'enleva , & les graces qu'elle crut trouver dans la figure du vainqueur , au lieu d'un air sauvage qu'elle imaginoit , n'eût produit dans l'esprit de Racine une idée aussi particulière.

La supercherie religieuse d'Agamemnon est enfin découverte , Eriphile en conçoit l'espoir de quelque soulagement dans ses malheurs.

J'ai des yeux : leur bonheur n'est pas encor tranquille ,

On trompe Iphigenie , on se cache d'Achille ,  
Agamemnon gémit ; ne desespérons point ,  
Et si le sort contre elle à ma haine se joint ,  
Je sçaurai profiter de cette intelligence ,  
Pour ne pas pleurer seule , & mourir sans vengeance.

Dans l'intervale du second au troisième Acte les ordres secrets sont donnés pour le sacrifice d'Iphigenie : avec quel art l'action ne doit-elle point se démêler , de quels prétextes ne faut-il point abuser , comment écarter Clitemnestre de l'Autel ? c'est peu du ton de Roy , il

300 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
faut prendre celui d'Epoux , & mettre en usage jusqu'à la sévérité des devoirs.

J'avois plus espéré de votre complaisance ,  
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir ,  
Puisqu'enfin ma prière a si peu de pouvoir ,  
Vous avez entendu ce que je vous demande ,  
Madame je le veux , & je vous le commande.  
Obéissez.

Il faut masquer l'appareil d'un tel sacrifice , il faut tromper l'impatience d'un Amant , duper son amour jusqu'à lui laisser le jeu d'une complaisance secrète sur le bonheur dont il va jouir selon toute apparence.

Tout succede , Madame , à mon empressement ,  
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ,  
Il en croit mes transports . . . . .

Le Poète par tous ces mouvemens différens ménage autant de retours & de contrastes. Le secret du sacrifice se revele enfin , Arcas trahit la confidence qui lui a été faite ; mais dans un intérêt aussi auguste & aussi religieux , la tracasserie n'est-elle point trop Françoisé ? où est ce respect si marqué dans les Anciens pour les dévoièmens , & qui dans Euripide , ne laisse à Achille qu'une sorte de liberté pour la deffense des jours même d'Iphigenie. Quoiqu'il en soit , cette révelation fait



tout l'effet qu'on en peut attendre, Clitemnestre est éperdue, & Achille outré.

Racine semble s'être attaché à rectifier dans Iphigénie le caractère que lui donne Euripide, où elle n'a point cette égalité que demandent les règles de l'Art. Elle débute en effet dans la Tragédie Gréque avec une foiblesse qui ne promet nullement la fermeté qu'elle laisse voir à la fin; au lieu que dans Racine, elle est toujours entre la nature & la vertu, & entre l'amour & la Religion. Avec quel respect ne justifie-t-elle pas Agamemnon, combien n'impose-t-elle pas à son Amant sur l'éclat de ses plaintes? Quant à Clitemnestre, elle n'a de recours que dans l'amour d'Achille; elle tombe à ses pieds.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux?

ACHILLE.

Ah Madame!

CLITEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune;

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Achille dans Euripide, est surpris de se trouver seul avec Clitemnestre, & croit ne pouvoir pas y rester seul avec bienséance. Cette pudeur en lui se trouve bien mieux placée dans cet abaissement de la Reine dont il rougit lui-même.

## ACHILLE.

Une Reine à mes pieds se vient humilier !

## CLITEMNESTRE.

Ellen'a que vous seul, vous êtes en ces lieux,  
Son pere, son époux, son azile, ses Dieux.

Il semble qu'il prenne la chose à la lettre.

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.

Croyez du moins, croyez que tant que je respire,

Les Dieux auront en vain ordonné son trépas :

Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas.

Toutes les beautés de la Scene précédente entre Iphigenie & Achille sont prises des circonstances où ils se trouvent eux-mêmes : il semble qu'elles ne coûtent rien à l'Auteur. Le Poëte en effet n'a qu'à revenir sur lui-même. Le trait par où Iphigenie termine la Scene est dans le même goût, & il seroit difficile de s'exprimer par une façon de parler plus tendre & plus délicate. C'est dans la replique de cette Princesse au reproche suivant d'Achille contre Agamemnon.

Quoi lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,

Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?

On me ferme la bouche, on l'excuse, on le plaint,

C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on craint.

Triste effet de mes soins ! est-ce donc là, Madame,

Tel progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame ?

IPHIGENIE.



## IPHIGENIE.

Ah cruel , cet amour dont vous voulez douter ,  
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?  
Vous voyez de quel œil , & comme indifférente ,  
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante ,  
Je n'en ai point pâli , que n'avez-vous pu voir ,  
A quel excès tantôt alloit mon desespoir ?  
Quand presqu'en arrivant un récit peu fidele ,  
M'a de votre inconstance apporté la nouvelle ,  
Quel trouble , quel torrent de mots injurieux ,  
Accusoit à la fois les hommes & les Dieux ?  
Ah ! que vous auriez vû sans que je vous le die ,  
De combien votre amour m'est plus cher que la vie.

Ce qui fait la beauté de l'Episode d'Eriphile , c'est que l'action ne peut subsister sans lui ; il y est lié plus essentiellement que celui d'Orreste , que Racine n'a fait qu'emprunter ; mais où il déploie , à la vérité , toute la prudence imaginable , & fait jouer tous les ressorts que la gloire & la religion , & un intérêt aussi puissant qu'est celui de la patrie , pouvoient lui mettre entre les mains.

La Scene d'Eriphile qui ouvre le quatrième Acte , est une des plus belles ; on y voit éclater la continuité d'un amour violent , & qui s'irrite par toute espece de circonstances : sa douleur tire parti de tout , & confond le zele & tous les raisonnemens de sa confidente.

*Fin II.*

C c

N'as-tu pas vû sa gloire & le trouble d'Achile ?

J'en ai vû, j'en ai fui les signes trop certains ;

Ce Heros si terrible au reste des humains ,

Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre ,

Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre ,

Et qui, si l'on nous fait un fidele discours ,

Succa même le sang des Lions & des Ours ,

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :

Elle l'a vû pâlir & changer de visage ,

Et tu la plains , Doris ? . . . . .

Mais ce n'est point assez de la beauté de sa  
jalousie, si j'ose m'exprimer ainsi , & de la sin-  
gularité de ses mouvemens passionnés. Elle  
est parvenue à ce point de dépit , qu'oubliant  
toutes choses , elle va répandre par-tout tout  
ce qui se trame pour empêcher le sacrifice d'I-  
phigénie.

Je ne sçai qui m'arrête & retient mon courroux ,

Que par un prompt avis de tout ce qui se passe ,

Je ne coure des Dieux divulguer la menace ,

Et publier par-tout les complots criminels ,

Qu'on fait ici contr'eux & contre leurs Autels.

D O R I S.

J'entens du bruit ; on vient, Clitemnestre s'avance ,

Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence ,

ERIPHILE.

Rentrons , & pour troubler un hymen odieux ,



Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

Cette interruption de Scène , bien loin d'ôter quelque chose à l'action , lui donne encore plus de vivacité. Il est vrai que ces liaisons de Scène , de présence seulement , sont rares dans Racine , mais la façon dont il les traite , ne donne aucune atteinte à la vraisemblance. Il y a un extrême plaisir à le suivre dans le choix des morceaux qu'il puise d'Euripide , & de voir par quelles liaisons il forme ce tissu de sentimens, qui dans la diversité des usages d'un Théâtre à un autre , ne nous offre pourtant rien d'étranger. Tel est ce commencement du cinquième Acte d'Euripide , dont Racine a fait une partie de son quatrième Acte : quelle explication tendre & religieuse de la fille au pere ; mais beaucoup plus puissante sur le cœur d'Agamemnon , que toutes les plaintes d'une mere & d'une épouse , qui ferme ( pour ainsi dire ) un entre-tien si nouveau & si singulier entre des personnes si proches ; & la chose non seulement n'est point faite sans art , mais la beauté de cette dernière Scene est d'un si grand éclat, par la variété de ses mouvemens pathétiques , que c'est à elle que l'on attend toutes les nouvelles Actrices qui débudent dans le Rolle de Clitemnestre , & qu'il y a lieu de placer tous

C c ij

les tons dont la nature se trouve susceptible dans ses situations diverses.

! C'étoit en cela sur-tout que Racine ménageoit au Spectateur ce plaisir douloureux, qui est l'objet de la Tragédie, & que toute la tendresse & toute la compassion du Spectateur travailloit pour donner au retour de sa joye dans le salut d'Iphigénie, cette vivacité dont il a besoin pour retirer tout l'interêt qu'il avoit pris à la destinée d'Eriphile, & pour rentrer dans le parti des Dieux contr'elle; car telle est la nature de l'homme, qu'il pousse quelquefois l'injustice jusqu'à nous faire un crime de nos malheurs, & des persécutions de la fortune. La situation d'Achille est le pur ouvrage de Racine, en ce que lui seul, comme je l'ai dit, le suppose amoureux d'Iphigénie, comme lui étant déjà promise; le Poète même a tiré de cette supposition le caractère d'Achille qui est peint dans tout son beau & d'après nature, c'est-à-dire, tel qu'il est dans Homere. Achille ne tient plus qu'à des considérations où la personne d'Agamemnon n'a aucune part, il respecte plus son amour que le chef de tant de Rois, & que les Dieux mêmes. Il est vrai que le germe de tant de beautés est dans l'original; mais il a été plus facile à Euripide d'imaginer & de produire, qu'à Racine de l'imiter. Il n'y avoit qu'à connoître, comme lui, & à sen-



tir les beautés dans les Anciens, malgré la différence qui se trouve dans le génie des peuples; l'équivalent fort aussi-tôt de lui-même, & fait face à toute autre beauté primordiale. Encore un coup, ce n'est pas seulement par l'heureuse imitation des plus belles Scenes d'Euripide, que Racine a si fort réussi dans sa Tragédie d'Iphigénie, c'est par la découverte qu'il a fait d'Eriphile, c'est-à-dire, de cette autre Iphigénie de la fable, pour être substituée à la place d'une victime dont l'espèce révoltoit le plus la crédulité, & qu'il a été chercher dans l'antiquité la plus reculée; en sorte que c'est à l'Episode d'Eriphile que nous devons toutes les larmes que la représentation d'Iphigénie a fait couler parmi nous.

Jamais Iphigénie en Aulido immolée,  
N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée;  
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,  
En a fait sous son nom verser le Chammeslé.

*Despr.*

Rien n'est plus sensible que l'art que Racine lui-même employe dans la catastrophe, pour détourner l'attendrissement du Spectateur du côté d'Iphigénie; il la met dans un péril éminent de ses jours; sa vertu, sa pitié, & encore plus son amour, viennent à l'appui des

Cc ij.

308 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
derniers ordres qu'Agamemnon a donnés con-  
tr'elle.

Achille trop ardent , l'a peut-être offensé :  
Mais le Roi qui le hait , veut que je le haïsse ,  
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice ;  
Il m'a fait , par Arcas , expliquer ses souhaits ,  
Ægine , il me défend de le revoir jamais.

De plus , sa gloire est offensée des entrepri-  
ses d'Achille , qui malgré elle-même veut la  
dérober à la mort.

Quoi , Seigneur , vous iriez jusques à la contrainte ?  
D'un coupable transport , écoutant la chaleur ,  
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur ?

Ne portez pas plus loin votre injuste victoire ,  
Ou par mes propres mains , immolée à ma gloire ,  
Je sçaurai m'affranchir dans ces extrémités ,  
Des secours dangereux que vous me présentez.

Ce qu'Iphigénie dit à sa mere pour la con-  
soler de sa perte , est d'un grand maître.

Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos vœux ,  
De l'amour qui vous joint , vous avez d'autres nœuds .



Vos yeux me reverront dans Oreste , mon frere ,  
Puisse-t-il être , hélas , moins funeste à sa mere !

Ceux qui se rapellent le crime d'Oreste , à l'égard de Clitemnestre , ne peuvent manquer de sentir la beauté de ce trait-là ; cette réunion de tant de circonstances en faveur d'Iphigénie la rendant plus chere au Spectateur , l'interesse davantage pour elle ; mais Racine a beau profiter de ce moment si favorable , il a beau soulever contre Euriphile & les Grecs , & la Religion , & les destins , elle emporte avec elle les regrets de ceux-là même qui ont donné des larmes au peril d'Iphigénie : Ne peut-on point dire que le Poëte a comme abandonné la principale figure de son tableau , qui doit être Iphigénie , pour ne laisser rien à désirer à la beauté de ce nouveau caractère qu'il a mis sur la Scene ? mais ne lui est-il pas beau aussi de n'être en contradiction avec lui-même , que pour mettre au Théâtre le modèle de l'Episode ?





## P H E D R E.

**L'**Entreprise de traiter la Tragédie de Phèdre, étoit encore plus délicate à Racine, que celle de son Iphigénie; le sujet de Phèdre lui présentoit de plus grandes difficultés par rapport à nos mœurs; & quoique la passion d'une belle-mère pour le fils de son mari, n'ait que l'usage contre elle, le respect d'un père impose tellement à son fils, que l'imagination même est blessée de la plus légère concurrence entre eux. N'est-ce point qu'elle jette sur le père un ridicule qui l'expose toujours à la plaisanterie d'autrui, & que le fils étoit comptable d'une pareille impression sur la personne de celui à qui il doit, dans les moindres choses, un respect inviolable? N'est-ce point aussi que l'inégalité d'âge lui donne de trop grands avantages, & que c'est en abuser, en quelque sorte, dès que cela arrive aux dépens de celui à qui on doit tout, comme si c'étoit tourner contre lui-même ses propres bienfaits, & les productions mêmes de son sang.



Une des Nations du monde la plus affranchie de toute espèce de préjugés , & la plus capable de discuter les droits de la nature & de la raison , l'Angleterre a rejeté de son Théâtre le sujet de Phedre; & nous a toujours reproché le plaisir que ce Poëme nous fait , quoiqu'ellen'ait chez elleque trop d'exemples d'une pareille irrégularité; tant il est vrai que le cœur humain est fait pour la vertu , & que notre propre goût , n'ôte rien à la sévérité des préceptes. Quoiqu'il en soit, Racine donne à sa Phedre toutes les qualités qu'Aristote demande dans les principaux personnages de la Tragedie , & les plus propres à exciter la terreur & la pitié. *Phedre*, dit-il , *n'est tout-à-fait coupable , ni tout-à-fait innocente : elle est engagée par sa destinée & par la colere des Dieux dans une passion illégitime , dont elle a horreur toute la premiere ; il a soutenu & lié à son sujet les beaux endroits qu'il a imités d'Euripide , par son Episode d'Aricie. Ce n'est point un personnage hazardé; Racine a été scrupuleux dans tout ce qu'il a exposé sur la Scène, & a toujours quelques passages des Anciens qui l'autorisent , bien différent en cela de nos Modernes , qui imaginent jusqu'aux noms des Héros qu'ils mettent sur la Scène , & qui, sans s'appuyer en rien ni de la fable , ni de l'histoire , travaillent sur des Phantômes & habillent leurs propres*

chimères ; au lieu que c'est peu que Racine donne Aricie pour Maîtresse à Hypolite sur le rapport de Virgile & de quelques Auteurs anciens , ce qui la détermine encore au choix de cette jeune Athenienne , c'est parce qu'elle étoit fille de Pallante & sortie d'une maison ennemie de celle de Thésée.

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides  
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides ?

Racine ménageoit en elle une rivale à Phèdre , dont la jalousie devoit faire une des plus grandes beautés de sa Pièce; ce grand Poète ne se déterminoit à aucun incident , qu'après en avoir étudié tous les rapports : il voyoit l'enchaînement de toutes les parties de son Poëme, avant que d'en traiter aucune , & en leur donnant la vie & le mouvement , on ne scait à quoi il s'attachoit le plus , ou à la conduite , ou à l'expression de ses ouvrages. La diction n'arrêtoit point Corneille comme elle faisoit Racine ; Corneille alloit son chemin , content de la dignité de ses idées , qu'il croyoit pouvoir se soutenir d'elles-mêmes ; Racine plus attaché à l'élégance des paroles , cherchoit à les proportionner à la noblesse de ses images , & travailloit avec émulation d'après lui-même : sans doute que Corneille faisoit entrer en ligne de compte , les traits du sublime qui lui



étoit plus familier qu'à Racine. Celui-ci plus amoureux de la clarté que Corneille, lui eût sacrifié les plus beaux traits; Corneille au contraire se reposoit sur le Spectateur du développement de la plûpart de ses pensées ou maximes : on se persuadoit que tout en étoit beau, & l'habitude de l'admirer, tenoit lieu à quelques-uns d'intelligence. Mais il est tems de revenir à la Phedre de Racine.

Il semble au premier coup d'œil, que le prologue de la Phedre d'Euripide, soit l'esquisse de celle de Racine. On y voit peints dans leur vrai les inclinations d'Hyppolite, ses délassemens innocens, l'entrevûe de Phedre avec lui.

Athenes me montra mon superbe ennemi,

On y voit le silence & la langueur de cette malheureuse Princesse, la source de l'inimitié de Thesée pour les Pallantides, l'injuste dénonciation contre Hyppolite, les fureurs de son pere, ses imprécations, son horrible vœu, la mort même de Phedre; Racine a tiré parti de ce Prologue pour la préparation de ses incidens, & en a mis à profit tous les détails; non qu'il ne fût le premier à condamner les prologues des Anciens, du moins dans leur façon la plus ordinaire, comme autant d'éclaircissemens prématurés, & qui alloient ôter au Spectateur les gra-

314 DISSERTATION SUR LA TRAGEDIE.  
ces de la surprise : & en effet l'instruction dont  
il faut le prévenir est telle , que lorsque les  
incidens sont arrivés , ils ne lui paroissent  
qu'une suite naturelle & simple de l'action , &  
une conformité à l'attente publique sur des im-  
pressions déjà reçues ; & que des traits plus  
marqués d'une premiere ébauche ; car le tour  
que doit prendre l'action est unique : il n'y a  
pour tous les mouvemens, dont elle est suscep-  
tible , qu'un seul débouché ; le voile qui en-  
couvre tous les mystères , ne se leve qu'imper-  
ceptiblement : de-là naît cette satisfaction  
complète, qui ne laisse rien à désirer à l'esprit ,  
& qui met le sceau aux différentes beautés d'u-  
ne Tragedie.

Hyppolite ouvre la Scene avec Thérámene  
son gouverneur ; l'exposition de la Piece est  
d'autant plus belle qu'elle est plus serrée , & le  
dialogue mieux lié ; avec combien d'art Racine  
n'y amene-t'il point ces traits de la fable, cette  
érudition Poétique & lumineuse si chere au  
Spectateur ?

Attaché près de moi par un zele sincere ,  
Tu me contois alors l'histoire de mon pere.  
Tu sçais combien mon ame attentive à ta voix ,  
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits ;  
Quand tu me dépeignois ce Heros intrépide ,  
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide ;



Les Monstres étouffés , & les brigands punis ,  
 Procuste , Cercyon & Scirron & Sinnis ,  
 Et les os dispersés du Géant d'Epidaure ,  
 Et la Crete fumant du sang du Minotaure. ]

J'ai de la peine à comprendre que Racine qui est si pur & si chaste dans ses idées , & dans ses expressions , se soit oublié dans le Rolle de Theramene à l'égard de son pupille. Il paroît qu'Hyppolite ne tient rien du caractère de son Gouverneur , & que ce n'est qu'à la beauté de son naturel qu'il doit la severité de ses mœurs. Ce badinage de Thérámene sur les amours de Thésée , n'est ni assez respectueux pour le pere de son maître , ni assez mesuré en parlant au fils.

Qui sçait même , qui sçait , si le Roi votre pere ,  
 Veut que de ses amours on sçache le mystere ?  
 Et si lorsqu'avec vous nous tremblons pour ses jours ?  
 Tranquille , & nous cachant de nouvelles amours ,  
 Ce heros n'attend point qu'une amante abusée.

Faut-il que le fils soit obligé d'imposer aux libertés que prend Thérámene ?

Cher Theramene arrête , & respecte Thésée. ....

Mais c'est peu de cette indecence à l'égard du pere , c'est peu qu'Hyppolite baisse les yeux sur des matieres aussi délicates que les égaremens de Thésée. Il y a plus , Thérámene ne

316 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
cherche point à maintenir dans Hyppolite l'éloignement où est ce Prince des plaisirs capables de séduire la jeunesse.

En croirez-vous toujours un farouche scrupule?  
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?  
Quels courages Venus n'a-t-elle pas domptés?

Le Gouverneur d'Hyppolite, à le bien prendre, est encore moins vertueux que la nourrice de Phèdre. Il ne s'agissoit pas de sauver les jours d'Hyppolite, il n'étoit question que de venir à l'appui des principes de vertu qu'il avoit déjà dans le cœur.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur;

Oenone au contraire a tout à craindre pour la vie de sa maîtresse.

En vain à l'observer jour & nuit je m'attache;  
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.

N'est-ce point que Racine cherche à former dans le dialogue un contraste plus brillant par l'opposition des sentimens entre le Gouverneur & le Disciple?

Mais un Poète, tel que lui, pouvoit amener aussi bien que les incidens qui entroient dans sa pièce, tels sentimens qu'il auroit voulu établir, & ne pas mettre dans la bouche



d'un homme préposé à semer les grandes maximes de la sagesse, & à répandre par-tout l'instruction, ces préceptes de galanterie toujours si déplacés & si nouveaux alors pour Hyppolite, qui ignoroit jusqu'au langage des passions, du moins selon ce qu'il dit à Aricie.

Songez que je vous parle une langue étrangere,  
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimés,  
Qu'Hyppolite, sans vous, n'auroit jamais formés.

Son Gouverneur fait entrer le Ciel même  
dans la complicité de nos desordres.

Le Ciel de nos raisons ne sçait points s'informer.

A la bonne heure que la nourrice de Phedre se mesure moins, & même ne garde pas tous les ménagemens que demande la piété envers les Dieux. Une nourrice n'est point une gouvernante; l'indiscretion ne jure point avec son état, & l'interêt qu'Oenone prend à la conservation de la Reine, justifie en quelque sorte, la violence de ses conseils.

He, repoussez, Madame, une injuste terreur,  
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.  
Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,  
Par un charme fatal vous fûtes entraîné.  
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous,  
L'amour n'a-t'il encore triomphé que de vous?  
La foiblesse aux Humains n'est que trop naturelle;

318 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems,  
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,  
Qui d'un bruit si terrible épouvantaient les crimes,  
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Ce n'étoit point là en effet cette première éducation qu'Hypolite avoit reçue.

Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,  
Je n'ai point de son sang démenti l'origine;  
Pithée estimé sage entre tous les humains,  
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.

C'étoit sans doute d'un Ayeul si sage, qu'il tenoit la sagesse des reflexions suivantes.

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes :

Quiconque a pû franchir les bornes légitimes,  
Peut violer enfin les droits les plus sacrés :  
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,  
Et jamais on n'a vû la timide innocence,  
Passer subitement à l'extrême licence.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,  
Un perfide assassin, un lâche incestueux.

La façon d'imiter de Racine dans le tissu des sentimens, a été d'en enlever le beau, & ensuite de le répandre dans ses Scènes, & en le déplaçant souvent pour le mettre dans la bouche d'un  
autre



autre Acteur, ou dans une Scène toute différente par sa disposition. La sixième Scène de la Phedre d'Euripide, & la cinquième Scène de la Phædre de Racine ont le même fonds, si ce n'est que dans Racine le trouble de Phedre est moins chargé. Cette façon d'exprimer ses sentimens, a quelque chose de bien vif & de bien theatral, tous les traits d'un égarement pareil à celui de Phedre, porté sur l'objet aimé qui le fait naître, sans le nommer, souvent sans le vouloir du moins.

C'est toi qui l'as nommé.

Les choses les plus simples s'embellissent dans les mains de Racine par l'imitation. Le chœur dit dans Euripide, en parlant de Phedre :

*O combien elle est languissante, & que sa beauté est effacée ! comment, dit Oenone, cela ne seroit-il pas ? il y a trois jours qu'elle n'a pris de nourriture.*

RACINE.

Les Ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,  
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,  
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,  
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

Sitôt que Phedre paroît un peu revenue à elle-même, combien son raisonnement est-il élevé & suivi, combien la fin de la troisième

Tome II.

Dd

Scene du premier acte , est-elle brillante & en même tems instructive & nécessaire à l'éclaircissement de la piece ? on diroit que Racine ne l'a chargée de beautés que par l'art qu'il gardoit dans la transition de presque toutes ses Scenes.

Je reconnus Venus & ses feux redoutables.

D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inevitables ;

Par des vœux assidus , je crus les détourner ;

Je lui bâtis un Temple , & pris soin de l'orner ,

De victimes moi-même à toute heure entourée ,

Je cherchois dans leurs flancs , ma raison égarée ,

D'un incurable amour , remèdes impuissans ;

En vain sur les Autels , ma main brûloit l'encens :

Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse ,

J'adorois Hyppolite , & le voyant sans cesse ,

Même aux pieds des Autels que je faisois fumer ,

J'offrois tout à ce Dieu , que je n'osois nommer ,

&c.

Racine a évité, autant qu'il a pû , de ne rien innover pour le fonds de ses Pieces ; il a cru devoir cette fidélité à la fable & à l'histoire , son Episode d'Aricie est fondé comme il a été remarqué ; mais il a cru pouvoir jouir de sa liberté à l'égard du reste , & donner à Aricie tel caractère qu'il croiroit convenable, pourvu qu'il y eût de la nouveauté , sans pourtant sortir de la nature. Il nous représente cette



jeune Princesse comme étant uniquement flattée d'une conquête difficile.

Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée ;  
Pour moi, je suis plus fiere , & suis la gloire aisée.

La singularité de ce caractère n'eût rien laissé à désirer , si Racine l'eût poussé un peu plus loin qu'il n'a fait ; mais l'étendue que son sujet l'obligeoit de donner à celui de Phedre , & l'avantage qu'il trouveroit à le déployer dans tout son jour , l'a obligé de resserrer celui d'Aricie , & de le retenir dans les situations où elle se trouve , ce qui ne donne à ses sentimens qu'un jeu simple & modeste. Racine qui , selon l'usage consacré sur nos Théâtres , de mettre l'amour en mouvement , & de ne point laisser de ce côté-là dans l'inaction le cœur d'un jeune Prince , a cru devoir faire Hyppolite amoureux , & ne pas le livrer uniquement à la passion de la chasse , & à la rudesse de ses mœurs : il a trouvé heureusement Aricie , & a subordonné sa fable à cet intérêt prédominant. Hyppolite à la nouvelle de la mort de son pere , n'eut rien de plus pressé que d'aller offrir la couronne à Aricie ; sa Confidente avoit déjà entrevû la passion de ce Prince pour Aricie.

Le nom d'Amant peut-être offense son courage ;  
Mais il en a les yeux , s'il n'en a le langage.

D d ij

Aricie de son côté sent avec déplaisir l'obstacle éternel qui les sépare.

Reste du sang d'un Roi , noble fils de la Terre ;  
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre ;  
J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison ,  
Six freres ; quel espoir d'une illustre Maison !  
Le fer moissonne tout , & la terre humectée :  
But à regret le sang des neveux d'Erectée :  
Tu sçai depuis leur mort , quelle severe loy ,  
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi.

On ne sçait point, dit-on, pourquoi on aime ;  
cette contradiction , peut-être entra-t'elle pour  
quelque chose dans l'amour d'Hyppolite, ou du  
moins la compassion ; & dans la douleur qu'il  
conçu de la mort de Thésée , il sentit quel-  
que soulagement en songeant qu'il pouvoit re-  
parer les malheurs d'Aricie.

Un espoir adoucit ma tristesse mortelle ,  
Je puis vous affranchir d'une austere tutelle ,  
Je revoque des loix , dont j'ai plaint la rigueur ,  
Vous pouvez disposer de vous , de votre cœur.

Quelle joye imprevûe pour Aricie , sur-tout  
dans les dispositions où elle est déjà. Racine  
qui a osé , contre la notoriété publique de sa  
fierté inflexible d'Hyppolite , lui donner les  
foibleses d'un amant , prend bien garde d'en



faire un amant trop à la Françoisse, & se sauver  
par la singularité de sa déclaration.

Depuis près de six mois, honteux, désespéré,  
Portant par-tout le trait, dont je suis déchiré,  
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve :  
Présente je vous suis, absente je vous trouve,  
Dans le fond des forêts, votre image me suit ;  
La lumière du jour, les ombres de la nuit,  
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,  
Tout vous livre à l'envi, le rebelle Hyppolite.  
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,  
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus,  
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.  
Mes seuls gémissemens font retentir les bois ;  
Et mes courriers oisifs ont oublié ma voix.

J'ai fait sur cette déclaration une observation  
particulière que je crois fondée : ce n'est point  
à Hyppolite à relever la singularité d'un pareil  
aveu.

Peut-être le récit d'un amour si sauvage.

S'il a assez d'usage de galanterie pour sentir  
l'extraordinaire de sa déclaration, n'en a-t'il  
pas assez pour la rectifier, ou ne la pas hasar-  
der? ou cette expression du desordre où le met  
son amour & la présence d'Aricie, n'est point,

en amour, un langage barbare, où il y a en lui de l'indiscrétion à risquer de déplaire ; mais ce n'est point par la faute du langage que l'on déplaît, c'est par le défaut du sentiment, & ici c'est la peinture de la passion par ses effets.

La déclaration de Phedre à Hyppolite est encore plus extraordinaire & plus frappante, & cependant n'en est que plus belle. Racine auroit eu les mêmes raisons de la porter à s'étonner de la façon dont elle parle à Hyppolite.

Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thesée.  
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,  
Volage adorateur de mille objets divers,  
&c.

Racine a imité ce beau morceau de l'Hyppolite de Seneque, & ce n'est pas le seul qu'il en a emprunté. Il y en a de tels de ce même Auteur Latin, dont l'imitation est imperceptible, & tient plus de la création, que de l'imitation même.

*Sidera, & manes & undas scelere complevi meo :  
Amplius fors nulla restat : regna me norunt tria.*

C'est Thesée qui parle dans Seneque, au lieu que c'est Phedre qui parle dans Racine.

Misérable, & je vis, & je soutiens la vûe  
De ce sacré Soleil, dont je suis descendue,



Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes ayeux ;  
 Où me cacher ? fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne fatale.

L'imitation est plus sensible dans le récit de la mort d'Hyppolite ; tous les Théâtres tant anciens que modernes, ont retenti de la narration de la cruelle mort de ce Prince. Euripide & Seneque ont mis sous les yeux de Racine tout ce qu'on pouvoit dire à ce sujet de plus beau & de plus interessant.

Triste objet, où des Dieux triomphe la colere ;  
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

Ce dernier Vers forme, pour ainsi dire ; le caractère du génie de Racine par comparaison à celui de Corneille.

Le premier Vers est magnifique, quoique ce ne soit qu'un Vers de préparation, mais le second dans sa simplicité est d'une beauté qu'il est facile de sentir ; quel est en effet l'état pitoyable d'un fils mourant, lorsque ses traits sont méconnus même de son pere ? Ce beau simple me conduit à une observation que j'ai faite sur la narration de la mort de Pompée.

Corneille semble avoir plus de ressources dans ce genre que Racine, & tirer de son imagination, le parti que celui-ci a tiré de la na-

326 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
ture qu'il avoit tant étudiée. Voici l'endroit  
du récit de la mort de Pompée.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage.

Le Poète n'est dans ce premier Vers qu'Hif-  
torien , mais de ce premier vers qui n'est que  
l'image d'un homme qui s'enveloppe le visage  
pour ne rien voir de la violence où il est ex-  
posé , Corneille tire le figuré de cette obéis-  
sance entiere à des loix immuables & mali-  
gnes.

A son mauvais destin, en aveugle obéit ,

Et par une gradation à laquelle on ne s'at-  
tendoit point , il amene ce trait d'indignation ;  
ce dédain si fier de la vûe du Ciel qui sem-  
bloit présider indignement au massacre de ce  
grand homme.

Et dédaigne de voir le Ciel qu'il le trahit.

Notre Poësie ne nous permet pas d'entrer  
dans des détails qui donnent à la narration  
plus d'étendue, & par conséquent plus de clar-  
té; ce seroit assez d'un mot pour l'avilir : aussi  
est-ce avec une extrême précaution que Raci-  
ne s'est conduit dans ce long récit de la mort  
d'Hyppolite , & ce n'est qu'après avoir bien  
râté les expressions suivantes qu'il a cru pou-  
voir s'en servir.

L'effleur



L'Effieu crie & se rompt , l'intrépide Hyppolite ,  
Voit voler en éclats tout son Char fracassé ,

Il y a selon moi dans ce récit une faute de  
Grammaire que Racine a cru apparemment fai-  
re passer à la faveur de l'image qui nous y est  
présentée.

Le Ciel avec horreur, voit ce Monstre sauvage,  
La Terre s'en émeut, l'air en est infecté,  
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Ma remarque dans ce dernier Vers tombe sur  
l'Aoriste du verbe apporter, qui ne peut servir  
qu'à exprimer une action qui s'est passée la veil-  
le, ou quelques jours devant : il falloit dire ,  
pour ne pas blesser une règle convenüe , le  
flot qui l'a apporté : l'action en effet ne vient  
que de se passer.





## ESTHER.

**R**acine nous apprend lui-même à quelle occasion il entreprit les Tragédies d'Esther & d'Athalie ; les circonstances qu'il allégué , donnerent lieu à quelques changemens dans la forme ordinaire de ses Poèmes. Il y admit des Chœurs , & lia , comme dans les anciennes Tragédies Grecques , le Chœur avec l'Action , sans presque autre différence dans ses Chœurs , qu'au lieu d'y faire chanter les loüanges des Divinités de la fable , c'est la gloire du vrai Dieu qu'on y chante , & la morale sublime de l'Ecriture : de manière toutefois que dans Racine , le chant & les paroles ont des rapports plus directs à l'Action , & que n'en étant presque jamais détachés , ils ne font point à l'esprit cette diversion , & ne forment point , comme dans les Tragédies d'Euripide , ces intervalles qui devoient faire languir l'action beaucoup plus qu'elle ne fait parmi nous , où les incidens qui constituent la Pièce , marchent avec le Chœur , & se précipitent à leur fin par les loix de cette mécanique , ou mesure des



différents sentimens , exercés avec tant d'art dans l'illustre Racine , & qui ne manque jamais d'opérer ces passions favorites du Théâtre , la terreur & la pitié.

Racine pareillement a rappellé dans Esther la forme du Prologue des Anciens, en rectifiant cependant cette partie de leurs Tragédies, qui en nous mettant au fait des événemens qui en faisoient le fond, nous ôtoient le plaisir de la surprise ; & nous prevenant sur tout ce qui devoit arriver , diminuoient en nous la satisfaction flatteuse de sentir par nous-mêmes tous les avantages de l'Art, dans la confection des Poëmes ; c'est la Pieté qui fait le Prologue dans Esther : elle parle à Dieu même , & au sujet de Loüis X I V.

Tu m'écoutes , ma voix ne t'es point étrangere :  
Je suis la Pieté , cette fille si chere ,  
Qui t'offre de ce Roi les plus tendres soupirs ;  
Du feu de t'on amour j'allume ses desirs.

C'est sous le nom des Filles de Sion qu'elle interesse toutes les Demoiselles de saint Cyr dans les délassemens de ce Heros.

Retracez-lui d'Esther l'Histoire glorieuse ,  
Et sur l'impiété , la foi victorieuse.

Racine a cru que c'étoit masquer cette res-

E c ij

330 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
semblance profane avec l'Opera ; que de se  
retourner aussi-tôt contre lui.

Et vous qui vous plaisez aux folles passions ,  
Qu'allument dans nos cœurs les vaines fictions ;  
Profanes amateurs de Spectacles frivoles ,  
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles ,  
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité ,  
Tout respecte ici Dieu , la paix , la vérité.

Ce n'est pas sans fondement que Racine nous  
a dit dans sa Préface , qu'il a crû que sans al-  
terer aucune des circonstances rapportées dans  
l'Ecriture , il pourroit remplir l'action de la  
Tragédie d'Esther avec les seules Scenes , que  
Dieu lui-même a préparées : & en effet on n'a  
qu'à lire l'Histoire d'Esther pour voir que Ra-  
cine n'a fait que tourner en dialogue les  
Chapitres qui la divisent , & donner par-  
là plus de feu & plus d'agrément à l'action ;  
que pour former son unité de tems , il n'a eu  
qu'à rapprocher les incidens , & les mettre en  
ordre ; qu'il n'a fait que prêter aux incidens  
qu'il en a recueillis une forme Théatrale ; qu'il  
n'est sorti de la simplicité de l'Ecriture , que  
pour donner plus d'éclat aux sentimens qui y  
sont exposés , que pour élever le caractère de  
ses personnages , & que pour tirer de la liai-  
son des Scenes de sa Pièce , cet *ensemble* qui



en fait la principale beauté, & que pour ménager enfin cette gradation insensible & intéressante, qui est dans les Maîtres de l'Art, tels que Racine, l'effort de leur génie le plus grand & le plus heureux,

L'Unité de lieu dans Esther s'y trouve observée, si on ne le renferme que dans le Palais d'Assuerus. Avant la proscription des Chœurs dans les Tragédies, la Scene se passoit dans un lieu ouvert au public; le Chœur devenoit lui-même Acteur, ou Personnage, qu'on appelloit Coryphée, c'est-à-dire, qu'il se détachoit quelqu'un d'un gros ou peloton de personnes assemblées, qui adressoit la parole à qui il appartenoit; ce qui paroîtroit aujourd'hui hors de toute vraisemblance, & de décence même, & c'est ce qui a occasionné l'extension du lieu de la Scene pour en conserver l'unité: on ne fait plus la même difficulté de prendre tout un Appartement ou un Salon spacieux & ouvert sur plusieurs pièces d'appartemens pour faciliter les allées & les venues. Racine si exact dans l'observation des Regles, commence toutefois la Pièce dans l'Appartement d'Esther, puis reporte la Scene dans la Chambre même où est le Trône d'Assuerus, suivant ce qu'Aman favori de ce Prince, dit à Hydaspes:

He quoi, lorsque le jour ne commence qu'à luire,  
Dans ce lieu redoutable oser-~~tu~~ m'introduire?

La Scene au troisiéme Acte passe dans un lieu qui représente les jardins d'Esther , & un des côtés du Salon où se fait le festin.

C'est donc ici d'Esther le superbe jardin ,  
Et ce Salon pompeux est le lieu du festin.

L'Ecriture se contente de dire que par Ordonnance du Roy , on chercha dans l'étendue de sa domination des sujets pour le second mariage de ce Prince, c'est-à-dire pour remplacer l'impérieuse & belle Vasti qu'il avoit disgraciée: Assuerus , dit Racine , *la chassa de son Trône , ainsi que de son lit.*

Combien le Poëte n'annoblit-il point l'exposition de cette Ordonnance.

De l'Inde à l'Helléspont ses Esclaves coururent,  
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent,  
Celles-mêmes du Parthe & du Scythe indompté.  
Y briguerent le Sceptre offert à la beauté.

Quel Peintre que Racine ! quelle variété ne jette-t'il point sur le fond des mêmes sentimens ! Esther est présentée au Roi ! l'Ecriture nous parle de sa beauté , comme d'une chose incroyable , *incredibili pulchritudine*. Racine , du moins en apparence , ne met rien de bien tendre , ni de bien flatteur dans le premier regard d'Assuerus sur elle.

Il l'observa longtemps dans un profond silence ,



Il semble qu'il exclut de cette observation, le plaisir & le transport : l'impression est pourtant la même que celle qu'il donne à Pirrus dans Andromaque, lorsqu'il la suit à l'Autel. S'enyvroit en marchant du plaisir de la voir.

Il entroit plus de foiblesse & de familiarité dans le caractère des Princes Grecs ; & le Poëte a égard à la différence des mœurs : il est plein de cette majesté affectée des Rois de Perse. De quelle façon Esther, elle-même, n'en parle-t-elle point à Mardochée, lorsqu'il la sollicite de secourir les Juifs, & de s'employer pour prévenir leur perte, c'est-à-dire, de tirer un si grand parti de sa beauté & de ses larmes.

Hélas ! ignorez-vous quelles severs Loix,  
Aux timides mortels cachent ici les Rois ?

Au fond de leur Palais, leur majesté terrible,  
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;

Et la mort est le prix de tout audacieux,

Qui sans être appelé, se présente à leurs yeux.

On a cru trouver beaucoup d'applications à faire dans la Tragedie d'Esther ; mais où n'en trouver-on point, soit malignité de la part du Poëte ou du Spectateur ? il est bien certain qu'elles sont une beauté dans la Tragédie ; les Poëtes sont des prédicateurs profanes, ce sont les Docteurs des Grands : il y en a peu qui osent, ou qui sçachent profiter de leurs avantages ; c'est

334 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
les des applications qui ont le plus frappé dans  
Esther, n'ont regardé que des personnes respec-  
tables, & dignes par leurs vertus de ces com-  
paraïsons augustes que Racine a cherché à nous  
rendre si sensibles.

C'est ici que fuyant l'orgueil du diadème ;  
Lasse des vains honneurs, & me fuyant moi-même,  
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,  
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Il n'y a pas du moins à se méprendre aux  
Demoiselles de Saint Cyr dans le couplet sui-  
vant.

Ciel ! quel nombreux Esrain d'innocentes beautés,  
S'offre à mes yeux en foule, & sort de tous côtés ?  
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte ?  
Prosperiez jeune espoir d'une nation Sainte,  
Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocens,  
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.

Jeunes & tendres fleurs par le sort agitées  
Sous un Ciel étranger, comme moi transplantées,

Le Chœur dans Esther paroît, dès la secon-  
de Scène, une voix répond derrière le Théâtre  
à celle de la Reine.

Venez, venez mes filles,  
Compagnes autrefois de ma captivité,



De l'antique Jacob, jeune posterité.

A cette invitation, une foule de jeunes personnes entrent sur la Scène par plusieurs endroits differens; la nouveauté du Spectacle dut avoir quelque chose de beau & de touchant, & l'action bien-loin de perdre de sa vivacité, l'augmenta encore par-là, & ouvrit l'âme du Spectateur à toute l'impression que le Poëte avoit pour objet. L'amour de la patrie est aux droits de la nature: de quel attendrissement n'est-on point susceptible à la vûe de tant de jeunes personnes, l'innocence & la Religion même, & dont les cris harmonieux vont au cœur, sur-tout lorsqu'elles reclament un retour inespéré dans le sein de leur famille, & que les larmes se mêlent au chant & à la beauté?

O Rives du Jourdain, ô champs aimés des Cieux!  
 Sacrés monts, fertiles valées,  
 Par cent miracles signalées;  
 Du doux Pays de nos ayeux,  
 Serons-nous toujours exilées?

Qu'Elise confidente d'Esther prenne le parti de se rendre à la Cour d'Assuerus, de s'introduire dans son Palais; qu'elle parvienne jusqu'à l'appartement de la Reine, & s'offre subitement à ses yeux, la vraisemblance en

335 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
quelque sorte n'est point blessée ; le Spectateur  
n'a pas de peine à se prêter à cette apparition ;  
la modestie , la décence d'Elise peuvent lui im-  
poser ; ce peut être l'effet de son zèle & de sa  
confiance, inspirée, comme elle est , du Ciel.

Quand tout à coup , un Prophète divin :  
C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse ,  
M'a-t'il dit ; lève-toi , prens ton chemin vers Suze :

Mais que Mardochée , un Juif , tel que lui ,  
se montre , & dans l'équipage où il est : c'est  
à-dire ,

Dans cet air sombre , & ce Cilice affreux ,  
Et cette cendre enfin , qui couvre ses cheveux.

On voit bien que c'est une liberté du Poë-  
te , & non pas une témérité de l'Oncle d'Es-  
ther , qui elle-même s'écrie à son entrée :

Quel profane en ce lieu , s'ose avancer vers nous ?  
Que vois-je ? Mardochée ! ô mon pere, est-ce vous ?  
Un Ange du Seigneur , sous son aile sacrée ,  
A donc conduit vos pas , & caché votre entrée ?

Racine a cru fauver cette démarche de Mar-  
dochée par les circonstances , & par les consi-  
dérations qui la déterminent , & encore plus  
par la beauté de la Scene.

Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choise ,



Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie.

Trop heureuse pour lui de hazarder vos jours.  
Et quel besoin son bras a-t'il de vos secours ?  
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre ?  
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.  
Pour dissiper leur ligue , il n'a qu'à se montrer ,  
Il parle , & dans la poudre , il les fait tous rentrer.  
Au seul bruit de sa voix , la Mer fuit , le Ciel trem-  
ble ;

Il voit comme un néant , tout l'Univers ensemble.  
Et les foibles mortels , vains jouets du trépas ,  
Sont tous devant ses yeux , comme s'ils n'étoient  
pas.

Voici deux Vers de la Tragédie d'Esther , qui  
paroissent être jettés sans dessein dans la pre-  
miere Scene.

J'ai découvert au Roy les sanglantes pratiques ,  
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.

Ces deux Vers donnent le mouvement à  
tout le reste de la Pièce.

Ce songe effrayant du Roi , & à cette occa-  
sion , cette révision des Annales de son Re-  
gne , l'avis de Mardochée par la bouche d'Es-  
ther , le mouvement de la reconnoissance du  
Roi , le prix & les honneurs du service , c'est-  
à-dire , le triomphe de Mardochée & le salut

338 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
des Juifs ; c'est cet enchaînement d'incidens  
qui a paru à Racine si propre pour la Scène ,  
& qui a produit dans sa pièce des beautés na-  
turelles , & qu'il a relevées avec tant d'éclat  
dans cette première Scène du second Acte entre  
Aman & Hydaspes. Il est même aisé d'y re-  
marquer le ton de l'ancien tragique : les mê-  
mes raisons qu'Hydaspes allègue pour calmer  
l'esprit d'Aman , ne servent qu'à l'agiter da-  
vantage , & qu'à le replonger dans un nou-  
veau trouble. Rien n'est en effet plus Théâtral  
que ce passage de la crainte à ces rayons d'u-  
ne fausse espérance , qui ne se forment souvent  
que pour porter plus de jour dans les mal-  
heurs qui nous menacent.

De combien de beautés particulières ce ris-  
su historique & ce dialogue n'est-il point  
semé ?

HYDASPE.

Mais quel trouble , vous même , au jourd'hui vous  
agite ?

Votre ame , en m'écoutant , paroît toute interdite :  
L'heureux Aman a-t'il quelques secrets ennuis ?

A M A N.

Peux-tu le demander , dans l'état où je suis ?

Hai , craint , envié , souvent plus misérable ,

Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

Quelle vive peinture de l'intérieur d'un Mi-



nistre favori ! mais dans des choses plus simples en elles-mêmes , quel sublime que celui des trois Vers suivans ?

J'ai sçu de mon destin , corriger l'injustice.  
Dans les mains des Persans , jeune enfant apporté ;  
Je gouverne l'Empire , où je fus acheté.

Combien de choses s'y présentent tout à la fois ? combien d'Images ? Il n'y a qu'à unir celles qui s'offrent d'abord , il n'y a qu'à rapprocher l'achat d'Aman & le degré de sa faveur , pour sentir toute la magnificence de la pensée : l'esprit se perd dans les intervalles , de pareilles fortunes ne sont que l'ouvrage de la Providence , & de pareils sujets dans les mains de Dieu , que les instrumens de ses desseins & de sa puissance : Il y a dans la même Scene un trait d'une grande beauté , mais dont l'Ecriture a fourni l'idée & l'image ; le tour de la pensée semble avoir pris dans Racine plus de clarté , & encore plus de force. *Aman* , dit l'Ecriture , *compte pour rien de se venger de Mardochee*, & ayant sçu qu'il étoit Juif , il aimera mieux entreprendre de perdre toute la nation. Voici comme le Poète a rendu le passage.

Un homme tel qu'*Aman* , lorsqu'on l'ose irriter,  
Dans sa juste fureur , ne peut trop éclater ;

Il faut des châtimens, dont l'Univers fremisse,  
 Qu'on tremble en comparant l'offense & le supplice;  
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.  
 Je veux qu'on dise un jour aux peuples effrayés,  
 Il fut des Juifs, il fut une insolente race,  
 Répandus sur la Terre, ils en couvroient la face:  
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux,  
 Aussi-tôt de la Terre ils disparurent tous.

On voit bien que le germe d'un si beau morceau, est dans le Texte, & que Racine n'a fait que le développer, mais c'est de lui qu'il faut apprendre à traiter l'Ecriture, & à faire sortir de ses expressions les plus simples, les grandes beautés qu'elle renferme; il faut pour les sonder, & en déduire les traits sublimes, avoir dans l'esprit cette élévation naturelle qui fait seule les Poètes.

Il sembloit qu'en élevant Mardochée à ce degré de gloire & de faveur, où Assuerus le porta pour reconnoître l'important service qu'il en avoit reçu, il n'y avoit plus à craindre pour le salut des Juifs, quoiqu'il fût vrai que l'ordre de leur massacre étoit déjà donné dans toutes les Provinces; dans cette supposition, pourquoi faire précéder du triomphe de Mardochée, le festin où la Reine invite le Roi, & où elle obtient la grace de sa Nation?



L'honneur que reçut Mardochée n'eût-il pas été mieux placé après ? Nous avons une sorte de vraisemblance établie sur la Scène, dont les droits sont au-dessus même de la vérité, & les Poëtes sont maîtres de la disposition des incidens; & quoique l'Ecriture ait fait celle que Racine a suivie, il eût sans doute trouvé plus d'avantage à faire sortir ce grand événement des larmes & des représentations d'Esther, & je ne sçai si à la suite des réflexions que fait Assuerus, il y a de la décence & de l'équité à lui, de dire avec une espèce de satisfaction:

Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.

Le Poëte même nous ôte par-là le plaisir d'un attendrissement plus vif & plus intéressant. Esther dans son évanouissement aux pieds du Roi, qui ne l'avoit point appelée selon l'ordre établi, nous eût touché davantage, & notre crainte, à son égard, se trouve infiniment diminuée par le traitement que l'on vient de faire à son Oncle, qui est tel qu'il nous laisse toute espérance, & nous promet un changement d'état en bien pour eux, & qui doit sortir nécessairement du concours de tant de circonstances singulières; d'autant plus même que la disgrâce d'Aman paroît sûre, & qu'elle va donner à Mardochée autant de protecteurs,

342 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
que ce Ministre perfide a d'ennemis.

La peinture que Racine fait des Juifs , pour  
l'opposer aux préjugés & préventions d'As-  
suerus , met dans tout leur jour , jusqu'à son  
regne , les divers événemens qu'il plut à Dieu  
de faire servir à la destinée de son peuple.

Les Juifs à d'autres Dieux , osèrent s'adresser ,  
Rois , Peuples en un jour , tout se vit disperser ;  
Sous les Assyriens la triste servitude ,  
Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais pour punir enfin nos maîtres à leur tour ,  
Dieu fit choix de Cyrus , avant qu'il vît le jour ,  
L'appella par son nom , le promit à la Terre ,  
Le fit naître , & soudain l'arma de son Tonnerre ,  
Brisa les fiers remparts & les portes d'airain ,  
Mit des superbes Rois la dépouille en sa main ,  
De son Temple détruit vengea sur eux l'injure ,  
Babylone paya nos pleurs avec usure.

Ce Roy par lui vainqueur publia ses biens-faits ,  
Regarda notre peuple avec des yeux de paix ,  
Nous rendit & nos Loix , & nos Fêtes divines ,  
Et le Temple déjà, sortoit de ses ruines ;  
Mais de ce Roi si sage , héritier insensé ,  
Son fils interrompit l'ouvrage commencé ;  
Fut sourd à nos douleurs , Dieu rejetta sa race ,  
Le retrancha lui-même , & vous mit à sa place.

C'est de cette exposition superbe qu'Esther  
retombe



rétombe sur les projets cruels d'Aman , & ramène l'esprit d'Assuérus à son équité naturelle & à la clemence inséparable de la Royauté.

D'un juste étonnement , je demeure frappé ,  
Les ennemis des Juifs m'ont trahi , m'ont trompé.

En r'approchant ce que Corneille dans Polieucte nous rapporte des mœurs des premiers Chrétiens , de ce que Racine dans Esther nous dit de celles des Juifs , on sentira aisément dans celui-ci ces efforts d'émulation entre deux concurrens illustres, dont l'un est en possession de l'admiration publique , & l'autre , déjà entré dans les voyes qui y conduisent , avoit à fournir une carrière que lui laisse la diversité seule que la nature met entre les génies du premier ordre , & pour ne les réduire dans les plus grands hommes attachés au même genre de travail , qu'à deux ou trois caractères tout au plus. Voici le morceau de Racine , où il dit en parlant d'Aman.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?  
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?  
Les a-t'on vû marcher parmi vos ennemis ?  
Fut-il jamais au joug , esclaves plus soumis ?  
Adorant, dans leurs fers, le Dieu qui les châtie ;  
Pendant que votre main sur eux appesantie ,  
A leurs persécuteurs les livroit sans secours ,  
Ils conjuroient ce Dieu , de veiller sur vos jours.

*Tome I I.*

*FF. III*



# ATHALIE

## TRAGÉDIE.

**A**thalie, dit Racine lui-même dans sa Préface, avoit entrepris d'éteindre entièrement la race Royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Ochosias, ses petits-fils, mais heureusement Josabet sœur d'Ochosias, & fille de Joram, mais d'une autre mere qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les Princes ses neveux, trouva moyen de dérober du milieu des morts, le petit Joas encore à la mammelle, & le confia avec sa nourrice au Grand Prêtre son mari qui les cacha tous deux dans le Temple, où l'enfant fut élevé secretement, jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roi de Juda. Voilà le sujet d'Athalie, Tragédie qui a été regardée universellement comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

On a particulièrement observé que cette Pièce est devenue à ce point d'admiration, sans qu'il y fût question d'amour; c'est-à-dire, de la chaleur de cette passion qui malheureusement



est l'ame de toutes nos Tragédies, & de celles même dont les sujets sont pris des Livre Saints: ce qui donne lieu de croire que le goût de la véritable Tragédie n'est point entièrement éteint parmi nous; & que les regles primordiales de la plus belle des productions de l'esprit, ont leur fondement dans la nature & dans la Religion, ou pour mieux dire dans la Morale, qui en est l'expression la plus sublime. L'intérêt qui regne dans cette merveilleuse Piece, est un des plus puissans, & tient des trois intérêts qui agissent le plus vivement sur le cœur humain, je veux dire, l'affection des peuples pour le sang de leurs véritables Rois, sur-tout lorsqu'il est en péril: il forme alors l'équivalent de la nature & de l'amour qui doit être le plus foible des trois, & le moins capable de mettre en mouvement ces passions favorites du Theatre, la terreur & la compassion. Peut-être que ceux qui ont relevé la beauté de ce Poëme par la singularité d'une Piece aussi touchante, mais pourtant sans aucun amour, n'ont pas fait la même observation que moi, & n'ont mis que dans la sainteté du sujet & l'art du Poëte, le ressort de tout l'attendrissement que la représentation d'Athalie excite dans l'ame des Spectateurs. Ces loix d'une juste subordination, & d'une fidelité inviolable, émanées du sein de cette

puissance suprême dont les Rois font la véritable image, ne manquent jamais leur effet à l'égard du sang des Souverains, sur-tout dans une tendre enfance, & plus sûrement encore lorsqu'elle est échappée au glaive, & qu'elle reste en butte à la persécution.

Huit ans déjà passés, une impie étrangère,

Du Sceptre de David usurpe tous les droits,

Se baigne impunément dans le sang de nos Rois.

Les Poètes tragiques doivent avoir attention à ne prendre pour l'ouverture de leur Scène, qu'un moment éclatant, qu'un jour illustre. Racine choisit pour la représentation d'Athalie une des plus grandes fêtes des Juifs, celle où on célébroit la mémoire de la publication de la Loi sur le mont Sinaï, où on offroit à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson, & que l'on nommoit la Fête des Premices. Ces jours privilégiés ne manquent jamais de fournir des circonstances dont un Auteur tire aisément parti. Racine se servit de celles qu'il scût par là rassembler sous sa main, & qui contribuèrent beaucoup à jeter dans le chant de ses Chœurs cette variété qui devoit si nécessaire dans cette partie de la Tragédie.

Où, je viens dans son Temple adorer l'Eternel,

Je viens, selon l'usage antique & solennel,



Célébrer avec vous la fameuse journée ,  
Où sur le Mont Sina la Loi nous fut donnée.

C'est dès la premiere Scène que Racine prépare les incidens de sa Pièce , & que le Spectateur reçoit ces premieres impressions qui servent à lui faire sentir dans une gradation mesurée , toute la beauté de l'action. Abner , l'un des principaux Officiers des Rois de Juda , ouvre le Theatre avec Joad , autrement Joyada , Grand Prêtre , & déplore le changement arrivé dans la Religion & la persécution allumée par Mathan Prêtre apostat & Sacrificateur de Baal , tant par ses artifices , que par l'ascendant qu'il a sur l'espit d'Athalie : tantôt , lui dit-il ,

A cette Reine , il vous peint redoutable ,  
Tantôt voyant pour l'or sa soif insatiable ,  
Il lui peint qu'en un lieu que vous seul connoissez ,  
Vous cachez des Trésors par David amassés :  
Enfin depuis deux jours , la superbe Athalie ,  
Dans un sombre chagrin , paroît ensevelie.  
Je l'observois hier , & je voyois ses yeux ,  
Lancer dans le lieu Saint , des regards furieux ,  
Comme si dans le fond de ce vaste édifice ,  
Dieu cachoit un vengeur , armé pour son supplice.

Avec quel plaisir secret ceux qui jugent en  
connoissance de cause , ne rappellent-ils pas cette

348 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
préparation , c'est-à-dire , ces premiers traits figuratifs & jettés avec tant d'art , qui ôtent à la surprise des incidens , cette sécheresse historique qui ne se perd que dans ces Images préliminaires , dont on nous a fait des regles inviolables , & que Racine a toujours suivies si scrupuleusement. C'est dans cette premiere Scene de Joab & d'Abner , que cette précaution paroît plus sensible. Celui-ci croit la plus grande espérance des Juifs entierement perdue ; il croit cette succession de Rois impossible , quoique promise à la Maison de David ; mais qui lui paroît éteinte dans la personne de Joas , qu'il imagine véritablement massacré , & c'est dans cette situation qu'il s'écrie.

Ce Roi fils de David , où le chercherons-nous ?

Le Ciel même peut-il reparer les ruines

De cet Arbre séché jusques dans ses Racines ?

Athalie étouffa l'enfant même au berceau ,

Les morts après huit ans sortent-ils du Tombeau ?

Ah ! si dans sa fureur , elle s'étoit trompée ,

Si du sang de nos Rois , quelque goutte échappée . . .

Joab qui sçait à quoi s'en tenir lui replique sans s'expliquer davantage , & attendant le moment favorable de faire usage de son zele.

He bien , que feriez-vous ?

Cette ouverture , toute foible qu'elle est , ra-



nime dans Abner, je ne ſçai quel eſpoir confus , & le Spectateur joiit par avance du développement imperceptible de l'action : il ne la voit pas, à la vérité, telle qu'elle arrivera, mais il a le plaisir enſuite de comprendre qu'elle n'a pû arriver autrement. Son cœur & ſon eſprit ſont menés avec le ſujet par l'art du Poëte, & ayant paſſé par tous les mouvemens qu'il excite en lui, il ſent auſſi-bien qu'à l'action même, mettre le comble à ſon plaisir.

Les deux premieres Scenes d'Athalie ſont d'une excellente beauté. Elles préſentent l'ébauche de pluſieurs caracteres bien différens entre eux ; celui de Joab qui joint à la hauteur d'un grand Prêtre & au zele amer de ſa Religion, ſa confiance ſans bornes dans la Toute-Puiſſance de ſon Dieu ; celui d'Abner dont la vertu paroît ne ſe déterminer qu'à l'extrémité ; qui ne concevant qu'une eſpérance foible du rétablifſement de Juda, croit devoir garder à l'égard d'Athalie des menagemens dont Joab cherche en vain à le détacher ; & qui ayant, à la vérité, les yeux ouverts ſur les perils qui environnent ſa Nation, les tient fermés ſur des prodiges ſans nombre que Dieu a opéré en leur faveur.

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir, up le ingrat ?

Enfin le caractere de Jozabet en qui la ti-

350 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
midité de son Sexe & la tendresse du Sang, lais-  
sant toujours voir des foiblesses peu supporta-  
bles, au milieu même de toutes les vertus, qui  
semblent ne se soutenir en elle que par les con-  
seils continuels, & la fermeté exemplaire de  
son époux: de-là ces prieres si touchantes adres-  
sées au Seigneur.

Sur le point d'attaquer une Reine homicide ,  
A l'aspect du péril, si ma foi s'intimide ,  
Si la chair & le sang, se troublant aujourd'hui  
Ont trop de part aux pleurs que je répans pour lui,  
Conserve l'heritier de tes saintes ptomeffes ,  
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

C'est du mélange de ces caracteres que for-  
tent les contrastes, c'est-à-dire, cette diversité  
de beautés qui se servent mutuellement par leur  
opposition, & ne manquent jamais de donner  
plus d'éclat aux sentimens, aussi-bien qu'aux  
traits & aux pensées.

C'est à l'égard de la même Scene entre Joad  
& Jozabet, que je n'ai pû m'empêcher de faire  
une observation particuliere. Un Poëte doit voir  
dans ses Heros toute l'étendue de leur destinée;  
cela donne lieu souvent à des allusions interes-  
santes: c'est ainsi qu'Iphigenie dans la pièce qui  
porte son nom, dit à Clitemnestre pour la con-  
soler, en quelque sorte, de sa perte.

mon n'emporte pas tout le fruit de vos vœux ,  
De



De l'amour qui vous joint, vous avez d'autres nœuds :  
Vos yeux me verront dans Oreste mon frere :  
Puisse-t'il être hélas ! moins funeste à sa mere.

Cette douceur offerte à Clitemnestre en retombant sur Oreste , qui doit la tuer un jour , fait son impression sur l'esprit du Spectateur , au profit du Poëte , qui ne doit jamais manquer l'occasion d'un trait sensible ; mais Racine sçait que Joas sorti de la race de David, doit s'écarter un jour des voyes de ce saint Roi , & il ne laisse pas de faire dire à Joad.

Grand Dieu , si tu prévois, qu'indigne de ta race,  
Il doive de David abandonner la trace,  
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,  
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.

Qui ne sçait que Joas après trente années d'un regne fort pieux , s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs , & se soüilla du meurtre de Zacharie ; que ce meurtre commis dans le Temple , fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs , & que ce fut de ce jour-là que les oracles cessèrent dans le Sanctuaire ? En supposant donc ce changement de Joas l'imprécation du grand Prêtre est ici déplacée ; & sa demande au Seigneur , loin d'être prophétique pour avoir toute sa beauté théatrale , se trouve en pure perte par un évé-

*Tome II,*

G g

nement aussi éclatant que celui du rétablissement de Joas sur le trône de ses Peres.

Homere nous represente Astyanax effrayé du casque & de l'aigrete de son pere , & qui se rejette sur le sein de sa nourrice. Et ce mouvement simple & vrai passe pour une expression touchante de la nature : quel effet ne doit point faire sur nous cet endroit remarquable , de la description que fait Jozabet de l'état horrible où le Ciel lui offrit cet auguste Enfant , ce reste précieux du Sang de David , qu'elle sauva d'un massacre général.

De Princes égorgés la Chambre étoit remplie  
Un poignard à la main , l'implacable Athalie ,  
Au carnage animoit ses barbares Soldats ,  
Et poursuivoit le cours de ses assassinats ;  
Joas laissé pour mort , frappe soudain ma vue.  
Je me figure encor sa nourrice éperdue ,  
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain ,  
Et foible le tenoit renversé sur son sein.  
Je le pris tout sanglant , en baignant son visage ,  
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage :  
Et soit frayeur encore , ou pour me caresser ,  
De ses bras innocens je me sentis presser.

L'Action dès la seconde Scene commence à prendre beaucoup de feu , du moins les esprits sont plus en mouvement.



Les temps sont accomplis , Princesse il faut parler ,  
 Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.  
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence ,  
 Abuse contre lui de ce profond silence ,

Montrons ce jeune Roi , que vos mains ont sauvé ,  
 Sous l'aîle du Seigneur dans le Temple élevé.

Il seroit difficile de trouver ailleurs un Dialogue plus suivi & plus lié que dans Athalie. J'appelle Dialogues , non-seulement ces entretiens coupés entre les personnages d'une Piece , & ces reparties amenées , & qui se terminent par une chute heureuse , ou un trait éclatant & quelquefois sublime ; mais j'y comprends aussi ces couplets raisonnés & conséquens & toujours pris dans le sujet. Le Dialogue de l'une & l'autre espece, est ici dans la justesse, & la précision requises. Rien n'y porte à faux , il n'y a point d'écarts , rien d'allongé. C'est l'action même Dialoguée. Dans la plupart de nos Pieces modernes , c'est une des choses des plus négligées , & apparemment parce qu'elle demande le plus d'art , & qu'en fait de Tragédie tout doit être dessiné.

Athalie est déjà entrée dans le Temple sans en respecter les loix , les Sacrifices & les Cérémonies augustes. La vûe de Joas sous le nom d'Eliacim, qui servoit lui-même à l'Autel , l'a

Gg ij

354 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
frappée extraordinairement. Avec quels traits le  
Poète rend-il la surprise où s'est trouvée cette  
Reine superbe !

J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant  
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;  
Mais sa langue en sa bouche aussi-tôt s'est glacée ;  
Et toute son audace a paru terrassée :  
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner ;  
Sur tout Eliacim a paru l'étonner.

Un pareil objet en effet , avoit droit de l'épouvanter. Par lui tout disparut de son esprit. Elle ne fut plus occupée que de la vûe de cet enfant ; & en effet, c'étoit le même qu'elle avoit vû la nuit précédente dans un songe accompagné de toutes les circonstances qui devoient rendre ce songe effroyable.

L'exemple de Racine dans Athalie doit être d'une grande autorité pour tout Ecrivain qui traite des fujets pris dans l'Ecriture. Ce grand Poète à cru pouvoir hasarder avec confiance ce songe qu'il donne à Athalie , quoiqu'il n'y soit rapporté en aucune façon : il a cru pouvoir se permettre des libertés de convenance , & mêler parmi des incidens consacrés , un fait rapporté par Joseph , & aussi glorieux à la Religion ; & cela d'autant plus , que l'application en étoit ingénieuse & digne du fujet.



C'est dans cet Auteur Grec qu'il se trouve placé, comme étant un songe d'Alexandre Roi de Macédoine; & voici de quelle manière Joseph en parle. Lorsqu'Alexandre eut pris Gaza de force, il s'avança vers Jerusalem, & le Grand Sacrificateur qui sçavoit qu'elle étoit sa colere contre lui, se voyant avec tout le peuple dans un péril inévitable, eut recours à Dieu, ordonna des prières publiques pour implorer son assistance, & lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, & lui dit de faire répandre des fleurs dans la Ville, de faire ouvrir toutes les portes, & d'aller revêtu de ses habits Pontificaux avec tous les Sacrificateurs aussi revêtus des leurs, & tous les autres vêtus de blanc, au-devant d'Alexandre sans rien apprehender de ce Prince, parce qu'il les protégeoit. Jaddus fit sçavoir avec grande joye à tout le Peuple la révélation qu'il avoit eue, & tous se préparèrent pour attendre en cet état la venue du Roi. Lorsqu'on sçut qu'il étoit proche, le Grand Sacrificateur accompagné des autres Sacrificateurs & de tout le Peuple, allèrent au-devant de lui dans une pompe si sainte, & si différente des autres Nations, jusqu'au lieu nommé Sapha qui signifie en Grec, guerite, parce que l'on peut de-là voir la ville de Jerusalem & le Tem-

356 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
ple. Les Pheniciens & les Caldéens qui étoient  
dans l'armée d'Alexandre , ne douterent point  
que dans la colere où il étoit contre les Juifs ,  
il ne leur permît de saccager Jerusalem, & qu'il  
ne fit une punition exemplaire du Grand Sacri-  
ficateur ; mais il arriva tout le contraire : car ce  
Prince n'eut pas plutôt apperçu cette grande  
multitude d'hommes vêtus de blanc , cette  
troupe de Sacrificateurs vêtus de lin, & le grand  
Sacrificateur avec son Ephod de couleur d'a-  
zur , enrichi d'or, & sa Tiare sur la tête , avec  
une lame d'or sur laquelle le Nom de Dieu  
étoit écrit , qu'il s'approcha seul de lui , ado-  
ra ce nom si Auguste , & salua le Grand Sacri-  
ficateur , que nul autre n'avoit encore salué.  
Alors les Juifs s'assemblerent autour d'Alexan-  
dre , & éleverent leur voix pour lui souhaiter  
toute sorte de prospérités. Mais au contraire ,  
les Rois de Syrie & les autres Grands qui l'ac-  
compagnoient , furent surpris d'un tel étonne-  
ment , qu'ils croyoient qu'il avoit perdu l'es-  
prit. Parmenion même qui étoit en grande fa-  
veur auprès de lui , lui demanda d'où venoit  
donc , que lui qui étoit adoré de tout le mon-  
de , adoroit le Grand Sacrificateur des Juifs.  
Ce n'est pas le Grand Sacrificateur des Juifs que  
j'adore , répondit Alexandre ; mais c'est le Dieu  
de qui il est le Ministre. Car lorsque j'étois en-



core en Macedoine , & que je déliberois par quel moyen je pouvois conquerir l'Asie , il m'apparut en songe en ce même habit , m'exhorta de ne rien craindre , me dit de passer hardiment le Détroit de l'Hellespont , m'assûra qu'il feroit à la tête de mon armée , & me feroit conquerir l'Empire des Perses.

Quelque déguisé que paroisse le songe d'Athalie , quelque difference qu'il y ait dans les circonstances de celui d'Alexandre , il est aisé de comprendre que c'est d'après celui-ci que Racine a formé le sien. La dignité de cette révélation , ces Images si nobles qui ne servent pas moins à relever la majesté de la Religion , qu'à exalter la gloire d'un Conquerant , devant qui l'Ecriture dit que la Terre se tut, n'ont pû manquer de frapper l'esprit de Racine : & comme les songes sont d'un grand usage parmi les Poëtes tragiques , que la fin terrible de Jesabel aidoit à la brillante imagination du Poëte , Racine n'a pas manqué de monter ses idées sur les traces qu'un événement si auguste avoit pû faire en lui , d'autant plus même que ne perdant point de vûe la gloire du grand Corneille , une secrete émulation le portoit sans doute à la composition d'un songe qui pût marcher à côté de celui qui est dans Polieucte , surtout dans le tissu d'une Piece , qui en devoit

être le pendant d'oreille , s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Mais ce n'est pas sur le songe d'Alexandre que je prétends faire tomber mon observation ; c'est sur la délicatesse des personnes respectables qui n'admettent dans nos Pièces saintes , ni incidens , ni Episodes , qui ne soient fondés sur le texte ; & cela toutefois contre le sentiment & l'exemple des maîtres du Théâtre. Sur ce principe , Racine n'a pû hazarder le songe d'Athalie , non plus que le Rolle d'Abner , qui vivoit du tems de Saül ; il n'a pû mettre Mathan sur la Scene comme un de ses principaux personnages , puisqu'il n'est parlé de lui dans l'Ecriture, que dans le moment seul de la destruction du Temple de Baal , où il fut égorgé par ordre du grand Prêtre : au lieu qu'il agit infiniment dans le cours de la Piece , & qu'on y voit soutenu d'un bout à l'autre le caractère d'un Prêtre ambitieux , qui ne connoît rien de sacré dans le chemin de la fortune , mais qui en même tems n'échape point à ses remords ; & qui pour s'étourdir sur sa conduite passée , n'a de ressource , que de nouveaux crimes. Pour en juger sûrement , il suffit de la maxime suivante.

Est-ce aux Rois à garder une lente justice ?

Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

N'allons



N'allons point les gêner d'un soin embarrassant,  
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

C'est donc à l'oubli de ce principe, que nous devons ce qui a été mis successive-  
ment de plus parfait, sur la Scene François-  
se, Polieucte & Athalie; Ouvrages immortels;  
qui, tant par la dignité du sujet, que par les  
beautés que l'art y déploie, ont à l'occasion  
des jours consacrés à la Penitence, été long-  
tems en possession d'ouvrir & de fermer nos  
Spectacles, par la conformité de pareilles re-  
presentations, à la sainteté des tems; comme  
si c'eût été un moyen de disposer les esprits à  
la piété, ou d'en maintenir le goût. Ce tribut  
de respect faisoit honneur aux Auteurs de ces  
Pièces, & encore plus aux Comédiens; & on  
n'eût jamais cru que leur troupe en viendrait  
à les proscrire en quelque sorte, pour leur substi-  
tuer des Tragédies dont les maximes dangereu-  
ses & peu chrétiennes leur sont si directement  
opposées. C'est un abus digne d'être corrigé par  
une autorité supérieure, tant pour rétablir un  
hommage qui est dû si légitimement à deux  
grands Poëtes, que pour l'honneur de la Re-  
ligion, & l'édification du Public.

Au reste comme tout est à recueillir dans les  
Poëtes du premier ordre, & que parmi les  
beautés de sentiment, ils versent les préceptes.

de l'art ; on a lieu de remarquer ici en passant l'extrême attention de Racine , à fixer dans sa Tragédie l'unité de lieu. Zacharie, fils de Joad, qui étoit dans le Temple lorsqu'Athalie s'y est présentée , vient tout effrayé en porter la nouvelle à J'ozabet sa mere , qui est dans le vestibule de l'appartement du grand Prêtre , & c'est-là où se passe la Scene. La maniere hautaine dont Joad l'a reçue dans le Temple , & la vûe d'Eliacim qui l'a frappée encore davantage , l'a jettée dans un trouble terrible dont elle ne peut revenir ; elle s'affied dans le vestibule même , d'où elle mande Mathan en diligence , & en attendant c'est-là qu'Abner cherche à justifier Joad auprès d'elle , & en rejette les hauteurs sur le zele de la Loi. Mathan survient & s'étonne de la trouver-là.

Grande Reyne est-ce ici votre place ;  
De ce Temple profane osez-vous approcher ?

Ainsi le lieu de la Scene ne peut être plus marqué , ni son unité plus constatée : c'est en présence de Mathan & de celle d'Abner, qu'elle y retient exprès , qu'elle fait le recit du songe dont elle est agitée , & qu'il est nécessaire de rapporter, du moins en partie, pour le rapprocher de celui d'Alexandre , & les mettre tous deux sous le même coup d'œil , pour juger plus sûrement de l'imitation.



C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit,  
 Ma mere Jesabel devant moi s'est montrée,  
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.  
 Ses malheurs n'avoient point abbatu sa fierté;  
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté,  
 Dont elle eut soin de peindre, & d'orner son visage  
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage:  
 Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables;  
 Ma fille: en achevant ces mots épouvantables,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser,  
 Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser;  
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange,  
 D'os & de chair meurtris, & trainés dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux,  
 Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.  
 ..... Dans ce desordre à mes yeux se présente  
 Un jeune Enfant, couvert d'une Robbe éclatante;  
 Tel qu'on voit des Hebreux les Prêtres revêtus.  
 Sa vûe a ranimé mes esprits abbatus;  
 Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,  
 J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,  
 J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,  
 Que le traître en mon sein, a plongé tout entier.  
 De tant d'objers divers le bizarre assemblage,  
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage;  
 Moi-même quelque tems, honteuse de ma peur,

## 362 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE

Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur :  
 Mais de ce souvenir, mon ame possédée,  
 A deux fois, en dormant, revû la même idée,  
 Deux fois mes tristes yeux se sont vûs retracer  
 Ce même Enfant, toujours tout prêt à me percer.  
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,  
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,  
 Et chercher du repos aux pieds de ses Autels :  
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ?  
 Dans le Temple des Juifs, un instinct m'a poussée ;  
 Et d'apaiser leur Dieu, j'ai conçu la pensée.  
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;  
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus  
 doux ;

Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.  
 J'entre, le peuple fuit, le sacrifice cesse,  
 Le Grand Prêtre vers moi, s'avance avec fureur :  
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô Terreur !  
 J'ai vû ce même Enfant dont j'étois menacée,  
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée :  
 Je l'ai vû, son même air, son même habit de lin,  
 Sa démarche, ses yeux, & tous ses traits enfin,  
 C'est lui-même : il marchoit à côté du Grand Prêtre,  
 Mais bien-tôt à ma vûë, on l'a fait disparaître.  
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,  
 Et surquoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

C'est de la place où étoit Athalie qu'elle  
 avoit donné ordre qu'on lui amenât Eliacim ;



D'ATHALIE, DE RACINE. 363  
Et avoit insisté sur l'exécution de cet ordre avec  
hauteur.

.... Manqueroit-on pour moi de complaisance ?

Vos Prêtres, je veux bien Abner vous l'avouer,  
Des bontés d'Athalie, ont lieu de se louer.

Je sçai sur ma conduite, & contre ma puissance,  
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :  
Ils vivent cependant, & leur Temple est debout.

Quel sublime ne renferme point ce dernier  
Vers ! N'est-ce pas dire que sa parole seule peut  
réduire leur Temple en poudre ? qu'elle peut  
les exterminer ? *Verbum Regis nuncius mortis.*

La septième Scene du second Acte quoique  
d'un style plus négligé en apparence, est une des  
plus travaillées de la Piece : l'art s'y cache sous  
la simplicité d'un Dialogue dont les demandes  
& les reponses ont leur objet, & produisent  
tous leurs effets ; elles servent par-là à la con-  
tinuité de l'action. Autant que la situation est  
interessante pour les Spectateurs instruits, au-  
tant elle augmente la terreur d'Athalie. La  
beauté de la representation dérobe la langueur  
de pareils détails ; il semble que l'on sçait de  
part & d'autre à quoi s'en tenir. Athalie affecte  
une fausse joye, nous nous reverrons, dit-elle,  
à Jozabet.

A Dieu, je fors contente,  
J'ai voulu voir, j'ai vû.

Dans les premières représentations d'Athalie sur le Théâtre de Paris, les Comédiens changèrent ces deux Vers, comme peu intelligibles, selon le jugement d'un de leurs camarades. Quel est à la vérité ce contentement d'Athalie ?

Adieu, je fors contente,

Sont-ce des idées flatteuses, ou plutôt des impressions funestes quelle emporte ? L'éclaircissement qu'elle vient d'avoir ne jette-t'il point plus de jour dans l'horreur de sa destinée ? Est-ce ici l'aveu d'une curiosité dangereuse ? Est-ce le mouvement d'un orgueil qui s'élève au-dessus de tout, ou d'un courage qui croit pouvoir tout hazader, & toujours sûr de la réparation d'une démarche téméraire ?

J'ai voulu voir, j'ai vû.

Quoiqu'il en soit, l'expression demeure toujours noble & énergique ; s'il y a quelque obscurité, elle tient quelque chose de celle des Oracles, & c'est à la plupart des Acteurs de s'en tenir à leurs Rolles, & même d'y respecter ce qu'ils n'entendent pas. Un Comédien dit un jour à Corneille, qu'un endroit de son Rolle lui paroissoit obscur, & que les Spectateurs en jugeroient peut-être ainsi. Ne crains rien, lui répondit ce grand Poëte, ceux qui ne m'entendront pas m'admireront. Baron, ce célèbre Ac-



teur, qui s'est acquis autant de gloire que Roscius,\* & qui par la beauté de ses tons étoit bien capable de faire passer les *Vers les plus barzardés*, pour la diction, ou pour le sens ; & de donner sur cela le change par les inflexions de sa voix, voulut changer, à sa rentrée au Théâtre, quelques mots surannés dans les Tragédies de Corneille, & entre'autres dans Nicomède : il révolta tout le Parterre qui restituoit lui-même sur le champ, & tout haut, sa véritable & première expression. Le langage des Dieux ne vieillit point.

Ce même Baron prétendoit que la force ou le jeu de la déclamation étoient tels, que des sons tendres & tristes, venant à porter sur des paroles guayes, & même comiques, n'en excitent pas moins dans l'ame, ces émotions douloureuses qui nous arrachent des larmes : On lui a vû faire plus d'une fois l'épreuve d'un effet si surprenant, sur les paroles d'une chanson que Moliere rapporte dans sa Comédie du Misanthrope, & dont il oppose le naturel au précieux du Sonnet d'Oronte.

L'espoir, il est vrai, nous soulage.

Voici la Chanson.

Si le Roi m'avoit donné,

\* Fameux Comédien dont Cicéron parle dans une de ses Oraisons.

Paris , sa grand Ville ,  
 Et qu'il me fallût quitter  
 L'amour de ma mie ,  
 Je dirois au Roi Henri ,  
 Reprenez votre Paris ,  
 J'aime mieux ma mie , au gay ,  
 J'aime mieux ma mie .

Baron prenoit ces tons de douleur & de sentiment , qu'il avoit si fort à sa disposition ; il montoit à l'unisson , ce visage qu'il avoit si noble : ses yeux se remplissoient de pleurs , les sanglots lui coupoient la voix. On sentoît , dit-on , de la difficulté à se refuser à l'espece nouvelle de cette fiction interessante ; le sang s'ébranloit , la nature se trouvoit surprise ; & dans cette illusion d'un art porté à sa perfection , il eût été mal-aisé que les ris , s'il en eût échappé , n'eussent pas été forcés.

Le retour de Baron à la Comédie après tant d'années d'intervalle , y laissa des traces d'une ancienne & noble d'écclamation ; c'est-à-dire , de la vraie , & dont quelques-uns des Comédiens sçurent profiter , tant Acteurs qu'Actrices : & pour citer quelques traits sensibles de sa maniere , un jour que la Demoiselle Desmarres jouoit Agrippine dans Britannicus , & qu'elle étoit à cet endroit de son Rolle , où Agrippine en cherchant à se justifier auprès de  
 Bri-



Britannicus , des soupçons qu'il concevoit  
contre elle , lui disoit pour le rassûrer :

Seigneur , à vos soupçons donnez moins de créance ,  
Notre salut dépend de notre intelligence.  
J'ai promis, il suffit : malgré vos ennemis ,  
Je ne revoque rien de ce que j'ai promis.  
Le coupable Neron fuit en vain ma colere ,  
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mere.  
J'essayerai tour à tour , la force & la douceur ;  
Ou moi-même , avec moi conduisant votre sœur ;  
J'irai semer par tout ma crainte & ses allarmes.  
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes ,  
Adieu , j'assiégerai Neron de toutes parts :  
Vous , si vous m'en croyez , évitez ses regards.

Ce jour-là , dis-je , Baron fit remarquer à  
cette célèbre Actrice , que si elle divisoit l'ac-  
tion des deux derniers Vers , & marquât deux  
tems , en sorte qu'après le premier Vers qui est  
celui-ci ,

Adieu , j'assiégerai Neron de toutes parts ;

elle se mît en marche pour la sortie du Théâ-  
tre , puis se rabbatît tout d'un coup sur elle-  
même , & lachât à Britannicus à voix basse , &  
par forme de confidence , ce second & dernier  
Vers du Couplet ,

Vous , si vous m'en croyez , évitez ses regards ,

*Tome II.*

H h

que cet intervalle gardé , & ce mouvement sur elle-même , feroit tout un autre effet sur le Spectateur : elle profita de l'avis avec tout l'avantage espéré , & en reporta le fruit dans la suite sur une infinité de morceaux de ses Rolles ; il n'avoit manqué à ses talens que les dernières leçons d'un pareil maître , pour laisser au Théâtre François , lorsqu'elle en est sortie , les regrets d'une aussi grande perte en elle , que celle qu'il avoit faite à la retraite de l'illustre Champmeslé , sa Tante ?

On a fait une autre observation & assez singulière sur le jeu de Baron : il n'entroit jamais sur la Scene , qu'après s'être mis dans l'esprit & dans le mouvement de son Rolle. Il y avoit telle Piece , ou au fond du Théâtre & derrière les coulisses , il se battoit , pour ainsi dire , les flancs pour se passionner , il apostrophoit avec aigreur & injurieusement tout ce qui se trouvoit sous sa main , de valets , & même de camarades , de l'un & de l'autre sexe , jusqu'à ne point ménager les termes , & il appelloit cela respecter le Parterre : il ne se montrait en effet à lui qu'avec je ne sçai quelle altération de ses traits , & qu'avec ces expressions muettes & par là plus significatives , & devant être regardées comme l'ébauche du caractère de ses différens personnages. Comme c'est à l'occasion d'Athalie que l'on a parlé de lui ; on lui doit



encore la justice de dire ici, qu'en rendant, comme il a fait, dans cette Picce, les inspirations & mouvemens prophétiques qui y sont exprimés, la magnificence de sa déclamation a ôté, si toutefois elle y étoit, l'indécence que quelques personnes pieuses ont cru devoir leur imputer, sur un Théâtre & dans une bouche profanes.

Avec quelque assujettissement aux regles de l'art, que se doivent peindre les mœurs des Peuples, quelque peu de condescendance que la Religion puisse permettre alors, il est difficile de ne pas s'étonner des propos que l'on tient à Mathan. Après avoir essuyé de Jozabet des traits où elle semble sortir de la douceur de son sexe, après qu'elle l'a traité de méchant & de blasphémateur,

Par qui la vérité ne peut être attestée,  
De malheureux assis dans la chaire empestée,  
Où le mensonge regne, & répand son poison,  
Et nourri dans la fourbe, & dans la trahison.

Joad survient & son zele se jette encore dans de plus grands excès.

Où suis-je ? de Baal, ne vois-je pas le Prêtre ?

Quoi, fille de David, vous parlez à ce traître ?

Vous souffrez qu'il vous parle, & vous ne craignez pas,

H h ij

Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas ;  
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent ?  
 Ou qu'en tombant sur lui , ces murs ne vous écrasent  
 Que veut-il ? de quel front cet ennemi de Dieu ,  
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

Il n'y a pas jusqu'à Zacharie , dont la surprise  
 a sa violence.

Que cherchez-vous ? Mon Pere , en ce lieu solem-  
 nel ,  
 De l'Idolâtre impur fuit l'aspect criminel.

Ce même Mathan n'avoit abordé Jozabet  
 qu'avec ces paroles flatteuses.

Princesse , en qui le Ciel mit un esprit si doux ,

Il venoit de dire au sujet du grand Prêtre :

De Joad contre moi , je sçai les injustices ,  
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.

A l'égard du jeune Zacharie , il se contente  
 de dire.

Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.

Abner pense sur le compte de Mathan , com-  
 me fait Joad & les autres Juifs ; mais il garde  
 plus de ménagement : sa modération & sa



prudence paroissent plus capables de faire leur impression, que toute l'aigreur employée de l'autre part.

He quoi, Mathan, d'un Prêtre est-ce là le langage ?  
 Moi nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage  
 Des vengeances des Rois, ministre rigoureux,  
 C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux ;  
 Et vous qui leur devez des entrailles de pere,  
 Vous, ministre de paix dans les tems de colere,  
 Couvrant d'un zele faux votre ressentiment,  
 Le sang à votre gré coule trop lentement.

Il semble pourtant qu'il y auroit quelque observation à faire sur le Rolle d'Abner. C'est un caractere factice, aussi-bien que le personnage ; je ne sçai où Racine l'a été chercher ; il paroît dès la premiere Scene, & il y promet plus qu'il n'exécute dans la suite. Il lui faut pour agir qu'il soit au pied du mur. Sa foi ne tient rien de la vivacité d'un Juif pour les intérêts de sa Religion.

Eh, que puis-je au milieu de ce peuple abbatu ?  
 Benjamin est sans force, & Juda sans vertu

Peu s'en faut que Mathan ne perce tous les secrets des Juifs ; au milieu du trouble qui ne le quitte point, présage de sa chute & de son châtiment, ses découvertes sont justes. Quel est, dit-il à Jozabet,

372 DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE

Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?

Ce grand attachement me surprend à mon tour ,

Est-ce un trésor pour vous si précieux , si rare ?

Est-ce un libérateur que le Ciel vous prépare ?

Et quel soupçon n'avoit-il point déjà jetté  
dans l'esprit d'Athalie. La politique d'Abner  
éclairée du flambeau de sa foi & animé par son  
zele , n'en va pas plus loin , il ne lui tombe  
point dans l'esprit , que ce trésor de David  
caché dans le Temple , n'est autre qu'un pré-  
cieux reste du Sang de ses Rois , que la Provi-  
dence a sauvé. Joad à beau lui dire ,

Dès que l'Astre du jour ,  
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour ,  
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle ;  
Retrouvez-vous au Temple avec le même zele ,  
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits.  
Que sa parole est stable , & ne périt jamais.

Ce même Abner est celui dont Joad nous  
donne une si haute opinion dans les Vers sui-  
vans.

Et vous , l'un des soutiens de ce tremblant Etat ;  
Vous nourri dans les camps du saint Roi Josaphat ;  
Qui sous son fils Joram commandiez ses armées ,  
Qui rassurâtes seul nos Villes alarmées ,  
Lorsque d'Ochosias , le trépas imprévu ,



Disperfa tout fon camp à l'afpect de Jébu ,

Qui croiroit à ce superbe éloge , qu'Abner n'eût affisté ni au Couronnement de Joas , ni à fa proclamation ; qu'il n'eût été d'aucun des confeils qui ont regardé l'exécution d'un auffi grand projet que celui du rétabliffement de Joas fur le Trône de David , & qui doit avoir précédé l'emprifonnement d'Abner ?

Ce n'eft qu'au cinquième Acte qu'il n'agit qu'avec quelque forte de dignité ; mais n'en feroit-il point de lui comme de ces perfonnages , plus néceffaires que brillans , & qui ne font faits que pour tirer parti de l'action , & la reprendre quelquefois fans œuvre. Ce ne font là du moins que de ces défauts qui ne déparent point les ouvrages des Maîtres , ou pour mieux dire ce ne font que des ombres au tableau.

C'eft au troifième Acte que Joad prend le parti de faire reconnoître le jeune Eliacim , foit à caufe des mefures que Mathan de fon côté prend contre lui : foit à caufe des instances preffantes de Jozabet , de confier un dépôt fi cher dans une Cour Etrangère. Il y a dans cet Acte plufieurs morceaux éclatans ; celui de Mathan qui fe met à découvert aux yeux de Nabal , & qui peint dans fa perfonne toutes les fouplesfes d'un courtifan ambitieux , & la fauffeté intérieure d'un Miniftre des Autels ,

que sa passion dominante aveugle. L'autre morceau est la prédiction de Joad, & son inspiration Prophétique, c'est-à-dire, l'esprit Saint, que Racine introduit sur la Scene; & la chose lui a paru à lui-même si délicate & si hardie, qu'il a pris la précaution de ne mettre dans la bouche de Joad, que des expressions tirées de l'Ecriture; & que d'ailleurs il estoit que sa qualité de Grand-Prêtre l'autorisoit à cela: Et quel étoit le sujet de ces tons Prophétiques, qui, quoique sur un Théâtre profane, ne laissent pas d'inspirer une sainte frayeur? C'est non-seulement la ruïne du Temple, & la destruction de Jerusalem, mais la venue même du Messie, que les Justes attendoient avec tant de foi & d'attendrissement. Cette même Scene ou Episode, que Racine paroît avoir travaillé avec tant de soin & de complaisance, jette dans la Piece cette terreur si recommandable, & dont les traits sont d'autant plus rares, sur-tout dans les Auteurs modernes, que leur effet est plus sûr & plus général sur les esprits, par je ne sçai quelle analogie secrete, entre la sublimité de l'art & la simplicité même de la nature.

Le quatrième Acte d'Athalie, s'ouvre par une marche auguste, & avec tout l'appareil d'une cérémonie aussi éclatante, que le peut être celle du Couronnement d'un Roi de la ra-

ce



ce de David , & sur-tout dans le concours des circonstances presentes. C'est une chose bien remarquable que la netteté des deux derniers Actes : parmi tant d'incidens , tant d'ordres donnés & reçus , tout se débrouille , tout se rapproche sans peine ; c'est un rideau qu'une main invisible ouvre insensiblement , & qui laisse presque voir réunies dans un même point, toutes les beautés dont une pareille catastrophe se trouve susceptible.

Ismaël vient annoncer à Joad la victoire du Peuple de Dieu , sur l'armée de cette Reine impie.

Seigneur , le Temple est libre , & n'a plus d'ennemis ;  
L'Etranger est en fuite , & le Juif est soumis.

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée ,

La voix du Tout-Puissant a chassé cette Armée.

Nos Levites du haut de nos sacrés parvis ,

D'Okosias au Peuple ont annoncé le Fils ;

Ont conté son enfance au glaive dérobée ,

Et la fille d'Achab dans le piège tombée.

Tous chantent de David le fils ressuscité :

Baal est en horreur dans la Sainte Cité ;

De son Temple profane , on a brisé les portes ;

Mathan est égorgé.

#### ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'empportes !

C'est alors qu'Athalie reconnoît Joas. Cette

*Tome II.*

*II*

376. DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE  
reconnoissance qui se promène de l'un à l'autre,  
si j'ose ainsi parler, & où le Poëte n'a pas  
manqué de saisir avec avantage tous les tems,  
& cela au milieu de tout l'appareil de la guerre,  
& de celui de la Religion, dans les différens  
mouvemens des deux partis, & par conséquent  
dans le vif de toutes les passions opposées  
entr'elles, forme le plus beau coup de  
Théâtre, & le moment le plus éclatant qui ait  
jamais paru; & c'est du milieu de sa terreur,  
& de celle qui regne alors par-tout, qu'Athalie  
dont le châtiment, tout juste qu'il est, impose  
encore quelque sorte de compassion pour elle,  
tant le respect des Rois est puissant, laisse  
exhaler ses emportemens prophétiques, sur  
des événemens futurs, dont la vérité se trouve  
déjà constatée.

Qu'il regne donc, ce fils, ton soin & ton ouvrage :  
Et que pour signaler son Empire nouveau,  
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.  
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mere ;  
Que dis-je ? souhaiter ; je me flatte, j'espere,  
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,  
Conforme à son ayeul, à son pere semblable,  
On verra de David l'héritier détestable.  
Abolir tes honneurs, profaner ton Autel,  
Et venger Athalie, Achab & Jeshabel.



Cette imprécation d'Athalie , est ici plus heureusement placée que celle de Joad dans la seconde Scene du premier Acte , & sur laquelle j'ai déjà fait mon observation. Cette dernière prend de son accomplissement , sur lequel on est déjà prévenu , une beauté que l'autre n'a pas , & qui forme dans l'esprit du Spectateur , instruit , une sorte d'illusion flatteuse qui se fait mieux sentir , qu'exprimer.

Ces dissertations que j'ai faites sur le progrès du génie de Racine , en parcourant ses Tragédies de proche en proche , ont été l'exécution d'une ancienne idée , que j'avois eue dans le cours des travaux dont je me suis trouvé chargé , à l'Académie des Belles-Lettres. La plupart de ces dissertations ont précédé l'ouvrage de ce sçavant Auteur , à qui on doit la parfaite connoissance du Théâtre des Grecs : J'ai respecté avec le Public une production aussi excellente , sans croire en devoir discontinuer la suite de mon projet , d'autant plus même que je pouvois profiter de cette lumière , que les réflexions si justes & si délicates du Révérend Pere Brumoi , répandent sur tous les Théâtres , tant Anciens que Modernes : d'où il résulte une Poétique nouvelle , qui ne va pas moins à l'éclaircissement des Tragiques Grecs , & Latins , & à l'intelligence des nôtres , qu'à l'augmentation des plaisirs sensibles , & des

378 DISSERT. SUR L'ATHALIE  
cet attendrissement voluptueux , que l'on re-  
cueille de cette sorte de lecture , & encore  
plus de la représentation des Pièces ; mais  
quelque digne que soit ce célèbre Ecrivain ,  
d'une pareille louange , & toute fondée qu'elle  
est , sur d'illustres suffrages , j'ai lieu d'appré-  
hender , que si elle parvient jusqu'à lui , il ne  
la rejette au loin , autant par sa modestie na-  
turelle , que par l'extrême régularité de ses  
mœurs.

F I N.

TABLE





# T A B L E

## D E S P I E C E S

*Contenuës dans ce second Tome.*

### POESIES SPIRITUELLES.

<b>E</b> STHER, <i>Divertissement Spirituel.</i>	Pag. 1
<i>L'Epouse du Cantique</i> , Paraphrase selon l'esprit des Peres de l'Eglise : du pre- mier Chapitre du Cantique des Canti- ques,	15
Du troisieme Chapitre du Cantique des Cantiques, <i>In lectulo meo quasi vi</i> , &c.	25
<i>Le Paradis Terrestre</i> : Imité de Milton, An- glois, Divertissement en un Acte.	92

### POESIES DIVERSES.

<i>Elegie</i> sur la mort du Marquis d'Estampes de Sallebris, Guidon de la Gendarmerie, tué à la Bataille d'Hochter.	41
<i>Fête</i> donnée à Paris sur le double Mariage des Infants & des Infantes d'Espagne & de Portugal.	45

# T A B L E.

<i>Epithalame</i> sur ce Mariage.	57
Sur la Convalescence de <i>M. de Cailly</i> , Avocat- Général de la Cour des Aydes	65
<i>A Madame la Comtesse de Fiennes</i> sur la mort de Madame la Marquise d'Estampes sa Me- re : Elegie.	69
<i>A M. de Cailly</i> le Fils, Epitre.	73
<i>A Madame de la Vaupaliere</i> , sur un voyage qu'elle fit au Château de Cailly en Norman- die	78
<i>A Madame ***</i> sur ce qu'elle vouloit louer une Maison qu'avoit occupée long-tems <i>N**</i> , ou la célèbre <i>Leontium</i> .	81
<i>La Toilette</i> .	82
<i>Dialogue</i> de <i>Thémire</i> & <i>Tircis</i> .	84
<i>L'Amour</i> & <i>Thémis</i> . A Monsieur le Nain, In- tendant du Poitou.	86
Sur une Cavalcade.	90
<i>A Mademoiselle D***</i> sur la Retraite qu'elle habite, Chanson.	91
Sur la Même, Chanson.	93
Autre Chanson	<i>ibidem</i> .
Chanson. Une Dame avoit demandé à l'Auteur quelques paroles sur la mort du Marquis *** tué à l'affaire de Parme. Il prit sa pensée dans le mot de la belle dev se d'une Tourte- relle qui a perdu son pair; <i>Piango la sua mor- te &amp; la mia vita</i> .	94
<i>La Conque Marine</i> , à Mademoiselle d'Abin	95



# T A B L E.

<i>Epigramme.</i>	96
<i>Le Concert établi à Poitiers.</i>	97
<i>Chanson.</i>	98
<i>Autre.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Cantate sur la Paix.</i>	99
<i>Autre Cantate, sur la Paix procurée à l'Europe, par Monseigneur le Cardinal de Fleury.</i>	101
<i>Bersabée, Cantate,</i>	104
<i>Epiire à M * * sur les Travaux ordonnés pour beauté &amp; la commodité des Chemins,</i>	107
<i>A M. l'Argilliere, Peintre célèbre; sur le Por- trait qu'il a fait de Mad. * * sous le nom de Themire, &amp; peinte en Minerve.</i>	112
<i>A Monsieur le Duc D * * * sur la mort de Madame D * * *</i>	114
<i>Sur une Lettre de Madame la Marquise de Si- miane, où sous des idées très-riantes, &amp; un Dialogue enjoué, elle faisoit l'éloge de l'A- mitié.</i>	117
<i>Fragment de la Description d'une famine.</i>	119
<i>Fragment d'un Poème intitulé Radegonde, Rei- ne de France.</i>	121
<i>Description de l'Isle-Belle.</i>	130
<i>Epithalame: Les Nymphes de la Seine.</i>	135
<i>Brevet de Memus, Pour Mademoiselle Des- hayes.</i>	139
<i>Dissertations sur le progrès du Génie de Ra- cine.</i>	143

# T A B L E

*Observations* sur la Tragédie Ancienne & Moderne , pour servir de Préface aux Dissertations suivantes. 415

*Dissertations* sur les quatre premières Tragédies de Racine. 209

*Dissertation* sur sa *Berenice*. 256

*Dissertation* sur *Bajazeth*. 267

*Dissertation* sur *Mithridate*. 278

*Dissertation* sur *Iphigenie*. 288

*Dissertation* sur *Phedre*. 310

*Dissertation* sur *Esther*. 328

*Dissertation* sur *Athalie*. 349

F I N.









AB 110 407

S

(2.)

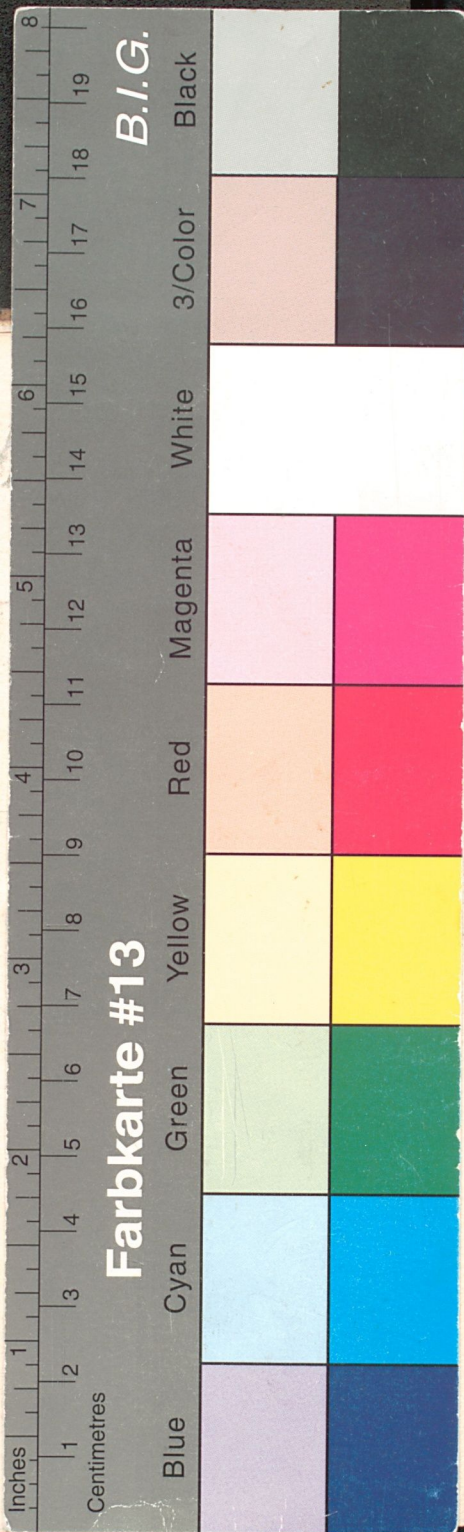
X 2599269

DE 4400P









# ŒUVRES MÊLÉES

DE MONSIEUR *Augustin*  
L'ABBÉ NADAL,  
De l'Academie des Inscriptions &  
Belles - Lettres.

TOME SECOND.

Contenant Plusieurs pièces fugitives & ses Dissertations sur les Tragédies de Racine.



[2 vol]

A PARIS;  
Chez BRIASSON, rue Saint - Jacques,  
à la Science.

M. DCC. XXXVIII.  
Avec Approbation & Privilege du Roy.